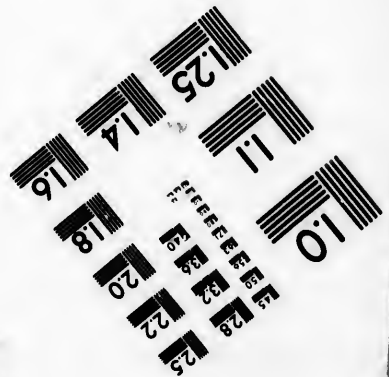
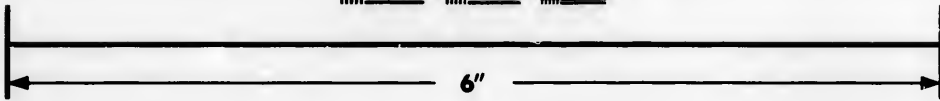
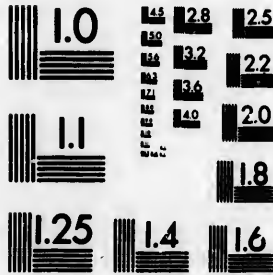


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

2.4  
2.5  
2.2  
2.0  
1.8

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

1.0  
1.1

**© 1985**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

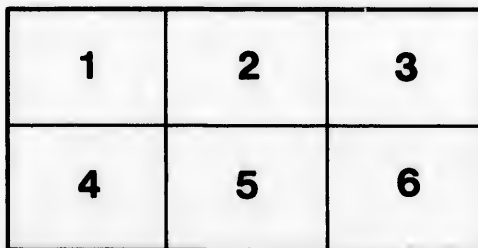
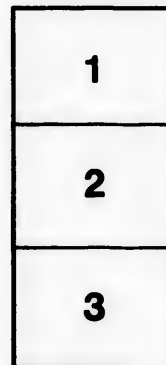
Morisset Library  
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset  
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata  
o

elure,  
n à

32X

ÉD

Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottaviensis

45 CE

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

---

**TOME TROISIÈME.**

PAR M. DE LA HARPE  
A PARIS, Chez M. DE LA HARPE, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, sous le Vestibule, par le Salon de Peinture, au Salon de Sculpture, au Salon de Gravure, au Salon de Musique, au Salon de Danse, au Salon de Poésie, au Salon de Littérature, au Salon de Philosophie, au Salon de Médecine, au Salon de Chirurgie, au Salon de Pharmacie, au Salon de Botanique, au Salon de Zoologie, au Salon de Minéralogie, au Salon de Médecine, au Salon de Chirurgie, au Salon de Pharmacie, au Salon de Botanique, au Salon de Zoologie, au Salon de Minéralogie.

ÉDI

PA

COLLA

AU BU

---

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,  
RUE PALATINE, n° 5, A PARIS.

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,**

ÉCRITES

**PAR DES MISSIONNAIRES**

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,  
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

—  
**MÉMOIRES DU LEVANT.**



Imprimerie de Béthune.



**A PARIS,**

**AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 8;**

**ET CHEZ GAUME FRÈRES,**

**RUE DU POT-DE-FER-SAINTE-SULPICE, N° 5.**

—  
**1829.**

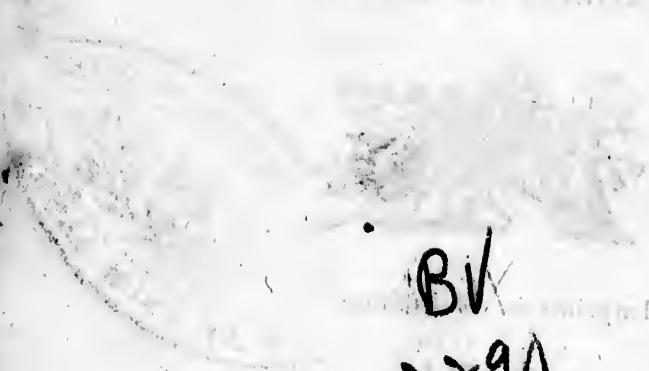
Universitas  
**BIBLIOTHECA**

Ottaviensis



LIBRARY  
UNIVERSITY OF TORONTO

1899



BV

2290

.A2

1899

V.3-4

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY  
1899

ÉD

D'un

Vo  
exact  
à Ale

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,**

**ÉCRITES**

**PAR DES MISSIONNAIRES**

**DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.**

---

**MÉMOIRES DU LEVANT.**

---

**LETTRE**

**D'un missionnaire au P. Procureur des missions du  
Levant.**

**MON RÉVÉREND PÈRE,**

**Vous voulez que je vous rende un compte  
exact du voyage que j'ai fait de Constantinople  
à Alep; je ne puis vous refuser cette satisfac-**

**III.**

**I**

tion. Je sais que vous ne désirez être instruit qu'afin de prendre les arrangements convenables pour contribuer à la conversion et au salut des ames dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Destiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Constantinople; j'étois chargé d'y obtenir de la sublime Porte des commandements importants pour le bien de la religion et de nos missions. M. l'ambassadeur devoit les demander de la part du Roi. Il avoit eu la bonté de dresser lui-même les requêtes qu'il falloit présenter au grand visir, et elles étoient conçues dans les termes les plus avantageux et les plus favorables pour la catholicité : mais quelques démêlés survenus au sujet du cérémonial en retardèrent l'expédition. Comme je sentis qu'elles ne seroient pas sitôt répondues, je me lassai d'être inutile, et je fis agréer à son excellence mon départ pour Alep. J'allai prendre congé de madame l'ambassadrice, qui me dit obligeamment que, comme nos affaires étoient celles de Dieu, elle vouloit que désormais elles fussent les siennes, et que je pouvois me reposer sur elle du soin de les poursuivre et de les solliciter. A qui les aurois-je mieux confiées? Les remettre entre ses mains, c'étoit les re-

mett  
la p  
lui e  
ne s

O  
par t  
sur l  
mer;  
pein  
le vo  
temp  
aussi  
sabu  
d'Al  
beau  
froid  
rout  
jour  
des l  
froid  
char  
d'êtr  
gnat  
tout  
sou  
C  
à R

mettre entre les mains de la vertu même et de la piété. J'acceptai ces offres si gracieuses, je lui en témoignai toute ma reconnaissance, et je ne songeai plus qu'à partir.

On peut se rendre de Constantinople à Alep par terre ou par mer. Je balançai quelque temps sur la route que je devois choisir. Je crains la mer; elle me fatigue extraordinairement, et j'ai peine à la soutenir; j'étois presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au printemps, et je croyois trouver partout la saison aussi belle qu'à Constantinople; mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges et du froid. Un autre voyageur qui avoit fait la même route, et qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes et les animaux gelés et morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de saison: malgré mes répugnances, je me déterminai à aller par mer, et tout bien considéré, j'aimai mieux m'exposer à souffrir qu'à périr.

On me proposa de me rendre à Scio, de Scio à Rhodes, et de Rhodes en Chypre. On me fit

entendre que le séjour que je ferois à Rhodes ne seroit pas inutile au bien des ames ; que dans cette ile il y avoit sur les galères du grand-seigneur quantité d'esclaves chrétiens qui se trouvoient sans prêtres ; que ces esclaves avoient leur chapelle où je pourrois faire librement les fonctions de la religion ; que Pâques approchant, ce seroit pour ces pauvres gens une consolation de me voir, et de pouvoir par mon secours satisfaire entre mes mains à leur devoir pascal. Ce fut un attrait pour moi ; mais vous verrez par la suite de mes aventures que si j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avois besoin d'une lettre de recommandation ; un révérend père Capucin, missionnaire zélé, m'en obtint une du capitain-bacha, grand amiral de l'empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre ce seigneur prioit les cadis de Scio et de Rhodes de me regarder comme un de ses domestiques, et de me procurer partout un libre passage. En reconnoissance des bons offices que m'a rendus ce révérend père, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du bacha pour placer un archevêque catholique dans l'église

des  
pro  
l'av  
son  
tre  
com  
vag  
être  
hon  
état  
méd  
des  
surt  
leur  
Quo  
voit  
baro  
prê  
dati  
J  
tite  
et  
ma  
de  
qui  
ma  
leu

des nestoriens du Diarbekir, et il n'emploie sa protection que pour le bien de la religion et l'avancement du christianisme. Il a accompagné son protecteur dans la dernière campagne contre les Moscovites; il est encore ici à sa suite comme son médecin : c'est une espèce d'esclavage où le zèle le retient; esclavage qui pour être volontaire n'en est pas moins rude à un homme de la vertu et du mérite de ce père. Son état m'a fait concevoir que, si l'exercice de la médecine est utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, surtout avec les grands. On commence par être leur médecin, et on finit par être leur esclave. Quoi qu'il en soit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne songeai plus qu'à m'embarquer: il se trouva une grande saïque grecque prête à faire voile pour Sciø; à la recommandation d'un ami j'y fus reçu sans rien payer.

Je m'embarquai le 22 de mars, avec mes petites provisions, résolu de jeûner avec les Grecs, et de n'être pas moins austère qu'eux : ils ne mangent point de poisson, si ce n'est le jour de l'Annonciation et du dimanche des Rameaux qui sont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes et de légumes. On leur permet les huîtres et les coquillages, les

écrevisses et autres poissons qui n'ont point de sang, et qui s'attachent aux rochers. Ils sont si rigides dans l'abstinence d'œufs, de beurre, de laitage, qu'étant malades ils aiment mieux se laisser mourir que de la violer. On ne sait ce que c'est que d'accorder les dispenses, de quelque considération que soient les personnes qui les demandent, et pour quelque raison que ce soit. Je vous avoue, mon révérend père, que cette sévérité, peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire souvent d'affligeantes réflexions sur l'audacieuse liberté avec laquelle on insulte aujourd'hui en France à ces saintes lois.

Une des choses qui inspire aux Orientaux le plus d'aversion pour l'Église romaine est le relâchement où ils se persuadent faussement qu'elle nous entretient sur ce point. Quelque mal fondée que soit cette aversion, je ne voulus pas l'augmenter : elle eût été extrême, s'ils eussent vu un religieux comme moi aussi immortifié que les séculiers ; et malgré toute ma régularité, il y avoit encore parmi les passagers des gens qui ne me regardoient pas de bon œil, et qui n'écoutant que leurs préventions ne pouvoient se persuader que je fusse fidèle à ces observances. Un jour que j'invitai une personne

du va  
riz as  
de hu  
fils d  
gard  
et qu  
rétab

No  
nous  
quelo  
de Co  
rente  
et qu  
tion.

presq  
de ce  
tende  
je m  
chos  
dois  
de le  
vois  
coup  
trait

N  
avec  
rant

du vaisseau à venir manger avec moi un peu de riz assaisonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui étoit à ce que je crois le fils d'un prêtre, l'arrêta, et lui dit qu'il prit garde à ce qu'il alloit faire, que j'étois romain, et que je mangeois gras; on le désabusa, et cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partimes en assez bonne compagnie; nous avions sur notre bord un métropolitain et quelques-ecclesiastiques, la mère du patriarche de Constantinople, et quelques-unes de ses parentes qui retournoient à Scio, d'où il est natif, et qui étoient venues le féliciter sur sa promotion. L'équipage étoit composé de bonnes gens, presque tous des îles de l'Archipel, et surtout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'italien; c'étoit à ceux-là que je m'adressois pour m'informer de diverses choses dont je voulois être instruit; je leur rendois instruction pour instruction, en tâchant de leur inspirer des pensées de salut; et si j'avois su le grec vulgaire, j'aurois pu faire beaucoup de bien, car ils étoient fort dociles et fort traitables.

Nous sortimes du port de Constantinople avec un vent très favorable; secondés des courants, nous fîmes bien du chemin en peu de



temps, et nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous côtoyions la Thrace, et nos matelots qui connoissoient parfaitement cette route me nommoient tous les lieux qui se présentoient. J'avois toujours la carte et le compas à la main : je fus bien surpris de trouver tant de mécompte, et en vérité, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait et que l'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, et que nous n'ayons encore rien d'exact? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos géographes; ce n'étoit partout que villes omises ou déplacées, et c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques, ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles.

A douze milles de Constantinople, on me fit remarquer Agios Stephanos <sup>1</sup>; à deux milles plus loin, Sicomesé; à six milles au-delà, Milo; et à une égale distance, Sicomesé-Grande. On trouve ensuite Panagia, qui n'en est éloignée que de trois milles; on voit à huit milles de là Pénatis; puis dans un égal éloignement, Sélivrée <sup>2</sup>, d'où Héraclée n'est éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la vue de cette dernière

<sup>1</sup> Saint-Étienne. (*N. des Ed.*)

<sup>2</sup> Ou Sélivri. (*N. des Ed.*)

place que nous jetâmes l'ancre pour y passer la nuit. La situation d'Héraclée est extrêmement belle. Cette ville est bâtie sur une petite montagne qui s'avance dans la mer, et y forme un cap. J'aurois bien souhaité d'y entrer, mais la mer étoit si agitée, qu'il n'y avoit pas d'apparence de se hasarder à y aller avec la chaloupe; je me contentai de la voir par les dehors qui ne présentent à la vue que de faibles murailles et des maisons mal bâties. Celui qui en est archevêque est un des plus considérables métropolités du patriarcat de Constantinople; et c'est lui qui a droit de couronner le patriarche, comme l'évêque d'Ostie a droit de couronner le Pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le soleil levé, et nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en huit heures. Le premier lieu remarquable que nous aperçûmes sur la côte fut Rhodosto <sup>1</sup>, à quarante milles d'Héraclée; à sept milles, la Suandersi; à pareille distance, Ganofano <sup>2</sup>; Mircophilo, à trois milles plus loin; et dans un égal éloignement, Peristasi et Panili; enfin, après avoir fait encore vingt-six milles, nous arrivâmes à Gallipoli. Là tous les

<sup>1</sup> Ou *Rhædeste*. (*N. des Ed.*)

<sup>2</sup> Ou *Ganos*. (*N. des Ed.*)

vaisseaux qui viennent de Constantinople sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin pour voir s'ils n'ont point quelques esclaves fugitifs ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un prêtre sciote du rit latin qui y fait les fonctions de consul pour les Vénitiens ; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique, et s'il n'avoit point d'autre revenu, M. le consul seroit mal à son aise. Il n'y avoit dans toute la ville de catholiques que lui et son valet. Je l'avois connu assez particulièrement à Constantinople, il me fit tout l'accueil possible ; il m'engagea à aller loger chez lui ; j'y couchai même, et le lendemain, qui étoit un dimanche, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe. C'est une grande consolation, mon révérend père, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguste et divin sacrifice les outrages que Dieu reçoit des infidèles dans ces lieux, et d'ôter, pour ainsi dire, au démon la prescription qu'il veut y établir. La ville est de médiocre grandeur, et le château qui la défend n'est pas fort. La mer qui s'enfonce là dans les terres n'y forme pas un port parfait, et le lieu où les vaisseaux jettent l'ancre n'est proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Galli-

poli  
que ;  
Cons  
Darc  
ne co  
river  
la vu  
quat  
Euro  
qui  
vaiss  
quen  
fallu  
visite  
ces n  
et ne  
restà  
un p  
et pr  
à M  
Elle  
ne c  
dom  
si el  
en f

poli, on voit les restes de l'ancienne Lampsaque; elle est située entre Serak <sup>1</sup>, qui tire vers Constantinople, et Prégaz, qui tire vers les Dardanelles. De Gallipoli aux Dardanelles on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers châteaux nous passâmes à la vue de Mayto, qui n'en est éloigné que de quatre ou cinq milles; c'est un bourg situé en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui est d'une très-grande commodité pour les vaisseaux qui en allant et en revenant ne manquent pas d'y en faire de grosses provisions. Il fallut encore essuyer aux Dardanelles la même visite qu'à Gallipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous primes le large, et nous allâmes mouiller à Ténédos. Nous y restâmes à l'ancre un jour entier, pour laisser un peu abattre le vent qui étoit et fort violent, et presque contraire. De là nous nous rendîmes à Métélin; c'est la fameuse *Lesbos* de anciens. Elle n'est plus ce qu'elle étoit autrefois; elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus sur l'Éolide: je ne vous dirai pas si elle est féconde en beaux esprits, je n'ai pu en faire l'épreuve; mais je puis vous assurer

<sup>1</sup> Ou *Serakino*. (*N. des Ed.*)

avec vérité qu'on n'y trouve plus ni de poète Alcée, ni de savante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote, et qui enrichisse l'île de ses écrits. Les muses sont amies de la liberté, et ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux-arts. Lesbos fut la partie de Pittacus, l'un des sept Sages de la Grèce. Il y vécut longtemps, et joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tirans. L'île paroît extrêmement fertile, elle renferme trois cent soixante villages; elle a trois petits ports, qui sont Métélin, Navagia et Tokmak.

Métélin est un gros bourg, ou, vous si voulez, une petite ville, mais sans murailles; elle est couverte d'une petite montagne qui en s'avancant dans la mer fait un cap. Sur le haut de ce monticule il y a un grand château bien bâti; c'est l'ouvrage des Génois qui l'élevèrent pour la défense de l'île lorsqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, et la langue de terre qui la joint au continent est couverte de maisons qui forment la ville. Par là Métélin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paroît n'être guère bon parce qu'il n'est pas couvert; l'autre du côté du midi, qui est à l'abri des vents. Il est bon pour les ga-

lères, mais il n'y a pas assez d'eau pour y faire entrer les vaisseaux de haut-bord. Les habitants sont partie chrétiens, partie Turcs. Les chrétiens y sont en plus grand nombre, et ils sont tous du rit grec. Comme cette île n'est pas fort éloignée de Constantinople, et que souvent les galères du grand-seigneur y viennent mouiller, les corsaires n'osent presque y paroître, et les Turcs, pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établissent volontiers et ne s'y multiplient que trop. Il y a un métropolitain à Métélin, et un évêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, et plusieurs saïques et barques se disposèrent à partir. Le pilote de la petite barque qui devoit me porter ne vouloit mettre à la voile que le lendemain : il souhaitoit que je fusse sur son bord. Je n'en devinois pas la raison : je ne voyois pas de quel mal je pouvois garantir, et à quoi je pouvois lui être bon ; mais il me dit qu'il étoit persuadé que s'il rencontroit malheureusement des corsaires chrétiens, je le délivrerais de leurs insultes, et que je lui sauverois au moins son vaisseau ; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses désirs. C'étoit le samedi au soir : impatient de partir,

je voulois être à Scio le dimanche matin pour y dire la sainte messe; je me jetai donc dans une saïque qui levoit l'ancre, et je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos qui retournoient dans cette île. Je fus bien mal payé de mon empressement, et il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, et nous l'avions en poupe; mais notre pilote n'ayant pas bien distingué pendant les ténèbres de la nuit le canal que forme la mer entre Scio et la terre ferme, prit sa route par les derrières de cette île, et il ne s'aperçut de son égarement qu'au lever du soleil. Il n'étoit plus temps de rebrousser chemin, et le vent ne nous permettoit pas de retourner en arrière: nous fûmes obligés de continuer sur la même ligne, et de chercher quelque endroit où l'on pût jeter l'ancre et se mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, et l'on s'y arrêta. Ce fut là que je me rappelai et mis en pratique la belle maxime de Pittacus, ce sage de Métélin: Il faut se précautionner, dit-il, contre les accidents fâcheux; mais s'ils arrivent, il faut les supporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers escarpés sur des hauteurs pour voir si nous y découvririons ou quelque maison, ou

du  
ne  
pré  
peu  
tem  
ce  
n'a  
no  
Le  
et j  
de  
che  
dav  
ver  
qu'  
l'ca  
qu  
avo  
l'es  
con  
éti  
ne  
lai  
no  
pla  
cie  
qu

du moins quelque visage humain ; mais nous ne vîmes que montagnes sur montagnes , que précipices sur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire , pendant tout le temps qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce désert , nous n'en pûmes rencontrer ; nous n'apercevions pas même un seul arbre qui pût nous défendre du soleil qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches , et je trouvai une grotte assez profonde où j'eus de l'ombre tant que je voulus , et plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage , c'est que le vent paroissoit être un vent de tenue ; et nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer , et il falloit que j'en demandasse plus d'une fois pour en avoir. Après tout , rien ne troubloit davantage l'esprit de nos pauvres gens que la crainte des corsaires : on ne doutoit point que si nous étions aperçus ils ne vinsent droit à nous , et ne pillassent au moins notre saïque. Je vous laisse à penser ce que nous fussions devenus ; nous serions morts de faim et de soif dans cette plage déserte. Ce point de vue n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute estime que jamais de la vertu de saint François Xavier



et de ses généreux imitateurs, qui sont morts avec joie dans un semblable abandon ; celui où je me voyois n'étoit pas aussi extrême que le leur. Je l'agréois par soumission aux ordres de Dieu, mais je vous avoue de bonne foi que j'avois peine à en goûter la douceur ; et quoique par la grâce de notre Seigneur je me dévouasse à tout, ce n'étoit qu'avec des répugnances de la nature que je confesse avec honte.

Nous passâmes trois jours dans cette pénible situation ; enfin sur le minuit s'éleva un vent foible à la vérité, mais assez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, et nous faire avancer vers l'île de Samos. Notre pilote y avoit sa maison et ses affaires, et c'étoit là qu'il étoit résolu d'aller, sans se mettre en peine de toucher à Scio et d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus sur son bord avec promesse de les y porter : c'étoit une infidélité marquée, mais on sait assez que les Grecs ne sont pas fort scrupuleux sur l'article. Je m'aperçus dans cette traversée combien ces pauvres mariniers appréhendent les corsaires. Quoique nous fussions assez avant en mer, ils gardoient et ils faisoient garder un silence aussi profond que si l'ennemi eût été tout proche. Quand il falloit parler, ils ne le faisoient qu'à voix basse,

et c  
doi  
qu'  
mer  
mai  
N  
prio  
not  
que  
nou  
je v  
Sam  
une  
vint  
lote  
en t  
char  
De l  
tout  
enti  
dém  
moi  
je p  
dire  
d'un  
la t  
bar

et comme regardant si personne ne les entendoit. Quoique je ne fusse guère plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers moments de rire de cette espèce de comédie; mais il fallut s'y faire.

Nous côtoyions toujours l'île de Scio, et je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inspirât à notre pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voisin d'où nous puissions facilement nous y transporter. Je crus être exaucé quand je vis souffler un vent qui nous éloignoit de Samos; mais ce vent cessa bientôt, et après une bonace d'environ une demi-heure il rede-  
vint malgré mes prières favorable à notre pilote, et fraîchissant insensiblement, il le poussa en très peu de temps vers son île dans un méchant port où il n'y avoit pas un seul habitant. De là nous voyions l'île Icarie, et nous eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier; la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarrer. Le lendemain matin je pris avec moi mon petit bagage, et je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port; mais c'est un port d'une nouvelle espèce; ce n'est autre chose que la terre ferme où les mariniens mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que s'ils

les laissoient en mer dans une si mauvaise rade les corsaires ne vissent s'en saisir et les enlever.

Je trouvai là un pilote albanois qui devoit mettre à la voile au premier bon vent ; comme je crus qu'il s'éleveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis ; mais ayant fait mettre mes hardes dans sa barque qui étoit à sec sur le sable, je résolus d'y coucher et d'y passer la nuit. Vous jugez bien, mon révérend père, que mon lit fut bientôt fait, et qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un village qui se nomme *Carlovazi* pour y trouver une retraite, ou au moins du pain ; mais par malheur je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité. J'eus même de la peine à rencontrer mon Albanois ; je le déterrai cependant, et je lui exposai mes besoins : il m'envoya chez un de ses amis où je fis une légère collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, et en faire ma demeure trois jours et trois nuits. Enfin la place ne me parut plus tenable, et je commençois à être attaqué d'une grosse fluxion qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le dimanche après la messe je fis tant par mes

sup  
tit  
frit  
pou  
ni b  
cuir  
fois  
P  
nais  
nati  
dan  
mar  
sa fe  
et il  
pren  
son  
les s  
din,  
petit  
hom  
trou  
vrai  
J'eus  
retar  
Q  
la p  
mes

supplications, qu'on me loua bien cher un petit logis, et une bonne veille Sunamite s'offrit à faire ma cuisine. Il n'étoit pas nécessaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuse, ni bien habile; il ne s'agissoit que de me faire cuire un peu de riz avec de l'huile, et quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon séjour à Carlovazi je fis connaissance avec un caloyer ou religieux grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir servi dans les troupes de Venise, il étoit venu se marier dans cette bourgade; après la mort de sa femme il s'étoit fait moine au mont Athos, et il avoit quitté son monastère pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restoit de son mariage. Nous nous voyions presque tous les soirs: il gagnoit sa vie à cultiver un jardin, et il m'apportoit de temps en temps un petit rafraîchissement de salades; c'étoit un homme fort simple, et je fus bien aise de le trouver de ce caractère pour savoir plus au vrai les choses dont je voulois être informé. J'eus le temps de le questionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fusse pas fort à mon aise dans la position que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas tou-

jours tournées sur moi-même; je m'attendrissois sur la triste situation de nos passagers de Pathmos. Ils n'en étoient qu'à quinze lieues, et ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience et leur résignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en étois édifié, et c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma solitude et dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort à les suivre jusqu'à leur île, pour avoir la consolation d'y visiter la grotte où saint Jean l'évangéliste a écrit son Apocalypse : j'aurois été fort curieux de voir un monument si respectable, mais je ne pouvois désespérer. Hors cette grotte et le monastère des caloyers, il n'y a rien à voir à Pathmos; ce n'est qu'un grand rocher habité par ces religieux, et par quelques familles chrétiennes : le terroir est ingrat, et l'on n'y peut rien recueillir pour les nécessités de la vie; les habitans vont chercher tout en terre ferme; ils se louent pour mariniers à des pilotes, et à leur retour ils rapportent de quoi vivre : mes compagnons de voyage étoient dans ce cas.

Ces bonnes gens se plaignoient fort des corsaires chrétiens, qui sans aucun respect pour un lieu si saint, et en quelque sorte consacré

par  
pill  
et tr  
plus  
suj  
une  
mais  
sair  
gné  
oub  
tout  
dés  
em  
Cett  
des  
gad  
ner  
viss  
et c  
cha  
leur  
cile  
suc  
tran  
Fra  
éto  
Mo

par le séjour d'un Evangéliste, étoient venus piller leur île, n'épargnant pas même les autels, et traitant les religieux et les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau sujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les corsaires firent une descente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions, et oubliant qu'ils étoient chrétiens, ils enlevèrent tout, jusqu'aux femmes et aux filles qui furent déshonorées, et retenues avec menace de les emmener si on ne leur donnoit de l'argent. Cette triste aventure m'attira une députation des plus considérables habitans de notre bourgade : ils crurent que mon caractère me donneroît de l'autorité, et qu'en parlant à ces ravisseurs je retirerois de leurs mains ces femmes et ces filles chrétiennes. C'étoit une œuvre de charité; je m'y offris de bon cœur; mais je leur représentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du succès de mon ambassade et de mes remontrances; que le capitaine étoit Italien et moi François; que la plupart de ces aventuriers étoient des Maïnotes, méchans chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi maître, et

que ne craignant point Dieu, il n'y avoit guère d'apparence qu'ils eussent beaucoup de considération pour son ministre; que cependant j'étois prêt à partir; qu'il se pourroit faire qu'ils fussent plus traitables que je ne pensois, et que peut-être le Seigneur, qui tient les cœurs entre ses mains, donneroit sa bénédiction à mes paroles. Contents de cette réponse, ils se retirèrent pour délibérer entre eux sur ce qu'ils avoient à faire. Leur conseil étoit encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les pirates, après avoir ruiné le village, avoient rendu les femmes et les filles, et que ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés selon leur coutume chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractère d'ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevue.

Peut-être, mon révérend père, êtes-vous curieux de savoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demurai dans ce désagréable séjour. Comme je n'entendois pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministère, je m'entretenois pendant la journée avec saint Paul, dont je lisois les divines épîtres; et le soir j'avois une assez longue conversation avec mon caloyer

bou  
me f  
l'éta  
n'a p  
étoit  
pelle  
sur l  
le m  
ture  
seign  
l'occ  
ces b  
on tr  
et Fo  
color  
puis  
quel  
tenir  
Arak  
L'  
quan  
comm  
Cepé  
sont  
abon  
d'env  
peup

boulonois qui m'instruisoit de mille choses qui me faisoient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette île : elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos qui en étoit la capitale a perdu ce nom, et elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora* ; elle est située sur le bord de la mer à l'orient ; c'est là que le métropolitain a son siège, et que réside l'aga turc chargé de percevoir les droits du grand-seigneur. Marato Cavo est au septentrion ; à l'occident, Carlovazi, Nécori et Vathi. Toutes ces bourgades sont sur la côte. Dans les terres on trouve Platano, Castagne, Arvanito, Cora et Forni. Les montagnes sont habitées par une colonie d'Albanois, qui s'y sont réfugiés depuis plus d'un siècle ; on n'a pu me dire à quelle occasion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux à peu près comme les Arabes.

L'argent est bien rare dans cette île, et quand une fois le Turc en a tiré 15,000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reste guère. Cependant les terres et les montagnes même sont d'un assez bon rapport. Sa fertilité et son abondance en faisoient autrefois un objet d'envie, et attirèrent les armes de divers peuples qui vouloient s'en rendre maîtres. Elles



donnèrent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, et l'on disoit communément qu'à Samos les poules même avoient du lait. Les habitans, qui sont tous chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne lèvent aucun droit sur les vignes, et les laissent posséder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en est pas ainsi des terres ensemencées; outre qu'ils en tirent de grands droits, si le chrétien à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent et les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles et les terres labourables; j'en étois embarrassé comme vous, et voici ce qu'on m'a répondu. Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette île. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueilloit; cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, et ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou que les façons aient changé depuis le siècle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son temps

Sam  
iles  
abor  
circu  
pres  
von  
les v  
visid  
l'eau  
vill  
sez  
bite  
que  
fois  
tout  
autr  
men  
en  
des  
mor  
à ce  
J  
tée  
grec  
caré  
mén  
d'au

Samos étoit malheureuse en vin, tandis que les îles voisines en produisoient d'excellent et en abondance : *Ex vino infelix est, cum cæteræ circumvicinæ vino optimo abundant.* Le vin fait presque tout le revenu de ces insulaires; ils vont le vendre à Scio, et surtout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions. Il est chargé en couleur; il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort délicat : le curé du village où j'étois m'en fit cependant boire d'assez bon, mais cette espèce est rare. On le débite en France pour du vin de Scio, et je crois que nos gourmets françois en sont quelquefois la dupe. Le vin et un peu de soie, voilà tout le trafic de cette île. Le blé, l'huile et les autres denrées qu'elle produit, s'y consomment. Il me semble qu'il me fut dit aussi qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des saïques et des barques. Cela se peut, car on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres propres à cette sorte de bâtisse.

Je vous ai déjà dit que toute l'île n'est habitée que par des chrétiens; ils sont tous du rit grec, et de grands jeûneurs; ils passent tout le carême avec un peu de légumes; il n'usent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits de les assaisonner avec de

l'huile; ils ne s'en servent que le samedi et le dimanche, qui sont des jours privilégiés où le jeûne est défendu. Ils sont gouvernés par un métropolitain, dont le revenu qui ne consiste presque qu'en casuel est à peu près de deux cents écus; chaque famille lui donne cinq sous par an, et autant au patriarche, et dix sous pour les autres droits de l'église. Pauvres et riches, tous doivent la même somme, et personne n'en est dispensé. Là, comme dans tout le district du patriarcat de Constantinople, les prêtres mariés n'ont permission de confesser que dans une grande nécessité. Le patriarche et les évêques ne confient cette importante fonction qu'à des religieux, qui aux grandes fêtes vont par les villages et par les maisons entendre les confessions de ceux qui veulent s'approcher du sacrement de pénitence. Hors ces temps de solennité les confessions sont très rares, faute de père spirituel, car c'est ainsi qu'on appelle le confesseur; je puis ajouter, et plus souvent encore faute de dévotion.

Ce qui est digne de compassion, c'est que ces pauvres Grecs sont très attachés à leur religion; mais peu en observent les préceptes, et presque personne n'en atteint la perfection. J'allois tous les dimanches et toutes les fêtes

dans  
ne p  
croir  
révén  
pour  
que p  
cause  
plus  
sont  
voit p  
chées  
ques  
assist  
nous  
les tr  
condu  
que c  
profa  
rare c  
une p  
gues  
prière  
pierre  
ces m  
une h  
nastè  
diés à

medi et le  
giés où le  
és par un  
e consiste  
de deux  
cinq sous  
dix sous  
vuvres et  
e, et per-  
dans tout  
ntinople,  
le confes-  
patriarche  
portante  
grandes  
maisons  
i veulent  
nce. Hors  
ons sont  
car c'est  
puis ajou-  
dévotion.  
c'est que  
leur re-  
réceptes,  
perfection.  
les fêtes

dans leurs églises pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne sauroit croire jusqu'où ils portent l'immodestie et l'ir-révérance; leurs prières peuvent passer plutôt pour une profanation du temple du Seigneur que pour des actions de piété. On chante, on cause, on rit en même temps, et ce qui est plus scandaleux encore, c'est que les prêtres sont souvent de la partie; en un mot, on n'y voit presque aucun signe d'ames vraiment touchées de Dieu, et qui paroissent avoir quelques sentiments des divins mystères où elles assistent. Ils les appellent cependant comme nous les redoutables mystères, tandis qu'ils les traitent avec la dernière indignité. Leur conduite est une énigme inexplicable: ce n'est que contradictions et qu'inconséquences. Ils profanent les églises, et ils les révèrent: il est rare qu'ils passent devant quelqu'une sans faire une profonde inclination et deux ou trois signes de croix, et sans réciter quelque courte prière; souvent même ils vont en baiser les pierres par dévotion, et ils se persuadent qu'à ces marques extérieures de respect est attachée une bénédiction particulière. Il y a cinq monastères dans cette île; des deux qui sont dédiés à la sainte Vierge, le plus considérable

s'appelle *Panagia Megali* ; les trois autres sont *Stavros* <sup>1</sup>, *Age Elias*, *Age Georgios*, parce qu'ils sont consacrés en l'honneur de la Croix, de saint Elie et de saint Georges. Les religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle de leur ame, et plutôt à Dieu qu'ils eussent une égale ardeur pour l'une et pour l'autre. Les connoissances saintes aussi bien que les profanes sont bannies, non seulement de cette île, mais encore du reste de l'Orient, tant il y a peu de gens qui soient instruits et qui veuillent l'être!

Au reste je fus d'abord regardé là comme un hérétique et un excommunié. Comme ces chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités constantes tout ce que leurs prêtres et leurs caloyers mal affectionnés leur débitent sur notre compte, et ils entrent aveuglément dans leurs sentiments. Quoiqu'ils visent que j'étois religieux, et que nous étions en carême, ils crurent que je ne le gardois pas; on leur avoit fait entendre que tous les Francs mangeoient de la chair et des œufs pendant ce temps-là. Par bonheur la femme du curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de

<sup>1</sup> Ou *Stavros*. ( *N. des Ed.* )

ses  
fait  
La  
œu  
dre  
édi  
que  
du  
imp  
C  
neu  
priv  
men  
m'ou  
pon  
à pe  
mot  
rend  
ente  
parl  
rien  
calo  
jardi  
son  
mieu  
dant  
mille

ses enfants d'une grande blessure qu'il s'étoit faite; je lui en donnai, et le remède réussit. La mère reconnoissante vint me présenter des œufs, je les refusai; elle fut surprise d'apprendre que je n'en mangeois pas, et encore plus édifiée de voir que c'étoit par pure charité que je lui avois rendu ce service. L'exemple du désintéressement fait toujours ici de fortes impressions, parce qu'il y est toujours nouveau.

Cet acte prétendu héroïque me mit en honneur dans le village, et l'on commençoit à s'approprier peu à peu avec moi; mais moi je commençois à m'ennuyer. J'aurois trouvé de quoi m'occuper si j'avois su assez de grec vulgaire pour pouvoir faire quelques instructions, mais à peine pouvois-je en bégayer trois ou quatre mots de suite. C'est une grande peine, mon révérend père, d'avoir des oreilles et de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet et de ne pouvoir parler: je le sentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de ressource que dans mon caloyer, mais il passoit toute la journée à son jardin. Il est vrai que quand il étoit revenu de son travail, je me dédommageois de mon mieux du silence forcé que j'avois gardé pendant tout le jour et que je lui faisais mille et mille questions. Je m'informai de lui si lorsqu'il

embrassa le rit gree pour se marier , on lui avoit fait faire quelque abjuration de la doctrine de l'Évangile romaine , et si on lui avoit parlé de le rebaptiser , ou de le confirmer une seconde fois. Il m'assura qu'on ne lui en avoit jamais fait la proposition , ni à Samos , quand il se maria , ni au mont Athos , quand il se fit religieux ; et il m'ajouta que jamais il n'y auroit consenti. Je voulus aussi savoir de lui des nouvelles du mont Athos , que les Grecs appellent *Agion oros* , c'est-à-dire la sainte Montagne ; il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article. Je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des relations , mais que je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté ; et il l'a fait d'un air si naïf et si ingénu , que je me vandrois du mal de soupçonner son récit d'infidélité.

L'Athos est cette fameuse montagne que Xerxès , roi des Perses , sépara autrefois du continent par un détroit de quinze cents pas , à ce que dit Pline. Elle est si élevée , dit le même auteur , qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'île de Lemnos qui en est éloignée de quatre vingt-sept milles. Sa hauteur , selon le rapport qu'en a fait au père Riccioli le père Loredano , qui l'a exactement mesurée , est de

dix  
des  
tain  
été  
tro  
n'e  
par  
fair  
tag  
for  
Ma  
ent  
nas  
été  
gue  
heu  
et  
aus  
A  
pre  
mar  
mer  
dép  
n'es  
heu  
rep  
pas

dix mille pas italiques; elle porte sa cime au-dessus des vents et des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qui y a été écrit sur la cendre ou sur le sable se retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'est pas de mon caloyer que j'ai appris ces particularités; jamais il n'a eu la curiosité de faire de ces sortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espèce de péninsule, et qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de religieux grecs. De vingt-deux monastères qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, et il en reste encore vingt. La longueur des offices qu'on y chante à diverses heures du jour et de la nuit fatigue beaucoup, et la rigueur des jeûnes rend la vie fort austère.

Au commencement du grand carême on est presque trois jours entiers sans boire et sans manger, c'est-à-dire, le lundi, le mardi et le mercredi de la Quinquagésime; la cuisine, la dépense et le réfectoire, tout est fermé, et ce n'est que le mercredi sur les trois ou quatre heures du soir qu'on va prendre le premier repas. Mon caloyer m'avoua que tous n'étoient pas si mortifiés, et que quelques-uns résér-



voient dans leur chambre de quoi se donner en secret quelques petits soulagemens. La même austérité se pratique à la fin du carême; et après avoir pris un repas le jeudi saint, on demeure sans boire et sans manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, et parce qu'on est alors affoibli par les jeûnes passés, et parce qu'on demeure plus long-temps au chœur. L'huile est défendue pendant tout le carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi et le vendredi, comme en carême, excepté le temps pascal qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de règle, et quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des religieux plus mortifiés qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappelez-vous ce qui se pratique à la Trappe et à Sept-Fonds: on n'y voit rien de semblable; et il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude, y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige. Que de mérites perdus, et que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur et de schisme?

I  
tifs  
nou  
men  
aut  
pré  
pla  
sen  
que  
fau  
me  
et d  
un  
fon  
le c  
on  
les  
pro  
aux  
exp  
du  
pli  
cel  
cés  
ab  
pa

Les supérieurs de ces monastères sont électifs, et l'assemblée capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On n'est pas ordinairement si posé à avoir tant de respect pour une autorité de courte durée, et presque toujours prête à expirer : mais les caloyers qui sont en place savent bien se faire obéir, et ils punissent sévèrement les inférieurs qui leur manquent. La prison n'est la punition que des fautes grièves : mais au moindre mécontentement ils mettent leurs inférieurs en pénitence, et cette pénitence est d'un goût singulier. C'est un grand nombre de bastonnades qu'ils leur font décharger sous la plante des pieds ; et si le coupable est trop rebelle et veut s'enfuir, on a recours au bras séculier ; on le livre entre les mains de l'aga turc, qui en fait bonne et prompte justice, et qui sur-le-champ le remet aux exécuteurs de ses volontés qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'est ainsi qu'on maintient la discipline monastique : il n'est point nécessaire pour cela d'assembler de chapitre, de faire de procès, de prononcer de sentence ; je ne dis pas on abrège, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet aga est envoyé par la Porte, et proposé par le grand-seigneur pour lever le tribut

annuel qu'on fait payer à ces pauvres religieux : ce tribut est de vingt mille écus : il n'y a pas long-temps qu'il leur a été imposé. Mon caloyer n'a pu me dire à quelle occasion; il m'a seulement assuré qu'on le levoit avec la dernière exactitude et la dernière rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire: on peut s'en rapporter aux Turcs sur l'article. Il n'est point de nation dans le monde plus intéressée : en voici un trait qui paroît incroyable, et qui cependant est vrai; je le tiens de témoins oculaires, et c'est à Scio que la scène s'est passée. Deux Grecs portèrent une affaire devant le cadi, c'est-à-dire devant le juge de la ville. Une des parties avoit des papiers et des raisons qui décidoient en sa faveur; il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer et l'esprit d'intérêt, et l'assurance du bon droit. Les assistants croyoient le plaidoyer sans réplique, et condamnoit déjà son adversaire. La partie adverse se présenta cependant avec un air de confiance qui se ressentoit un peu du triomphe: pour toutes pièces justificatives, il n'avoit à la main qu'un simple papier blanc dans lequel il avoit enveloppé quelques pièces d'or. Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, ils'avance, et sans perdre le temps à haranguer,

il va  
plein  
que  
la p  
mine  
déplo  
il dit  
bonn  
sincér  
suis d  
n'en  
nomb  
pouv  
l'emp  
cette  
loyer  
laga  
sont d  
ce qu  
et d'  
achèt  
pense  
certai  
non s  
l'Arch  
la M  
ceux

religieux :  
y a pas  
Mon ca-  
; il m'a  
la der-  
. Je n'ai  
apporter  
e nation  
voici un  
pendant  
ires, et  
e. Deux  
de cadi,  
Une des  
qui dé-  
use avec  
et l'es-  
oit. Les  
pplique,  
a partie  
n air de  
omphe :  
oit à la  
quel il  
Après  
à dire,  
ngner,

il va droit au fait. Présentant au cadi ce papier plein de pièces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma partie vient d'avancer est faux, en voici la preuve par témoins ; je vous prie de l'examiner vous-même. Le cadi reçut le papier, il le déploya, et après avoir compté les sequins, il dit au premier : Mon ami, tes raisons sont bonnes, mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée qui déposent contre toi : je suis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons et en aussi grand nombre. Comme ce misérable n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté, les quarante sequins l'emportèrent sur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digression. Je reviens à mon caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'aga : il oblige les religieux de payer, et ils sont obligés de le défrayer. On est convenu de ce qu'on doit lui donner par semaine de vivres et d'argent, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils achètent sa protection. Pour subvenir à ces dépenses multipliées, les supérieurs envoient un certain nombre de religieux faire la quête, non seulement dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, mais jusque dans Constantinople et la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse et le plus d'es-

prit : et c'est ce qui perdra un jour ces monastères et en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siècle, toujours contagieux pour des personnes religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'âme que la retraite entretient, et que pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au monastère moins caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi que cela leur porte un préjudice très considérable ; mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux maux et aux dangers qui suivent la dissipation de l'âme. D'ailleurs quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, ils se croient nécessaires, ils font les importants, ils deviennent insolents, et ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs frères, et à ne pas respecter des supérieurs qui les ménagent par foiblesse et qui les caressent par intérêt.

Ces monastères sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée, et comme la communauté ne fournit pas aux particuliers certains besoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour s'acheter des habits, et se pourvoir de je ne sais combien de commodités. Le monastère où ils meurent hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, et il y en a

tels à  
mille  
mand  
maisc  
vienn  
donn  
que t  
qu'on  
peuv  
dustr  
On  
cette  
les co  
loyer  
viven  
pas a  
séver  
aisém  
surto  
ils se  
ne pe  
leur t  
faire  
exem  
Il  
tiers  
soins

es monas-  
est bien  
toujours  
ieuses, ne  
ue la re-  
qu'ils ont  
au monas-  
oient. Ils  
e cela leur  
; mais que  
sujets aux  
la dissipa-  
quêteurs  
roient né-  
eviennent  
iblement à  
pecter des  
biblesse et

tels à qui l'on trouve jusqu'à mille et deux mille écus de réserve dont le procureur ne manque pas de se saisir aussitôt au nom de la maison. Les cotes mortes les plus considérables viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie, pour une somme modique, quelque terre du monastère qu'ils font valoir, et qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail et par leur industrie.

On ne voit point régner parmi ces religieux cette uniformité si désirable et si précieuse dans les communautés. Ceux qui en se faisant caloyers donnent quelque somme considérable, vivent presque à discrétion; on ne les oblige pas aux observances régulières avec autant de sévérité que les autres; ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les offices divins, surtout quand ils sont trop longs; en un mot, ils se donnent des libertés et des douceurs qu'on ne permettroit pas aux autres, et il semble que leur titre de bienfaiteur les exempte de bien faire: je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions et ces dispenses.

Il y a des caloyers de toutes sortes de métiers chez qui les autres vont acheter leurs besoins; la plupart de ceux-là sont hors des

monastères; ils remplissent le lieu où l'aga ture fait sa demeure; ils y ont leurs boutiques, et le marché se tient une ou deux fois la semaine. Tous les monastères ont l'usage des cloches comme dans les pays chrétiens: on en obtient facilement la permission, et en cela comme en tout le reste, les Turcs sont toujours de bonne composition quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs françois qui aiment à exagérer et à peindre les choses en beau font monter le nombre de ces religieux jusqu'à dix ou douze mille. Je les avois crus sur leur parole: mais mon caloyer, homme vrai et bien instruit, m'a détrompé et m'a dit qu'il en falloit retrancher plus de la moitié; il n'en compte que quatre ou cinq mille, et c'est encore beaucoup, puisque c'est plus de deux cents par monastère.

Ces grands jeûneurs ne sont pas toujours les plus humbles et les plus patients de tous les hommes; leur bile échauffée s'allume aisément, et à la moindre contradiction ils s'injurient les uns les autres et se chargent d'imprécations: Puisses-tu avoir une mauvaise année, se disent-ils, puisses-tu être anathème! Mon caloyer m'a dit que les quêteurs dans leurs courses scandalisent souvent par de honteuses foiblesses, et

que  
pour  
ils fo  
tasie  
il m'  
à cra  
mesu  
perm  
ette  
Il  
pour  
et de  
gion  
qui p  
Pouv  
pères  
Mont  
le gr  
les p  
jeune  
droie  
seroit  
schis  
les pe  
de le  
tout l  
par u

l'aga turc  
tiques, et  
a semaine.  
es cloches  
en obtient  
comme en  
de bonne  
ux l'or ou  
ançois qui  
choses en  
religieux  
is crus sur  
omme vrai  
a dit qu'il  
ié; il n'en  
t c'est en-  
de deux  
jours les  
e tous les  
aisément,  
urient les  
écations :  
se disent-  
loyer m'a  
s scanda-  
lesses, et

que pour éviter les châtimens rigoureux que  
pourroient leur attirer leurs désordres connus,  
ils font banqueroute au monastère, ils apos-  
tasient et se retirent dans des terres étrangères;  
il m'ajouta que pareilles scènes n'étoient point  
à craindre à Monte-Santo; qu'on y prenoit des  
mesures infaillibles pour y parer, et qu'on ne  
permettoit point qu'aucune femme parût sur  
cette montagne.

Il n'étoit pas assez habile en architecture  
pour me faire une description juste des églises  
et des bâtimens : mais il savoit assez sa reli-  
gion, et c'est ce qui m'intéressoit le plus, et ce  
qui piquoit davantage ma curiosité. Je lui fis  
l'ouverture d'un projet que méditoient nos  
pères : ils voudroient, lui dis-je, s'établir à  
Monte-Santo, y former une école, y enseigner  
le grec littéral et la théologie, et élever dans  
les principes de la communion romaine de  
jeunes caloyers qui, devenus maîtres, répan-  
droient partout la bonne doctrine. Rien ne  
seroit plus avantageux pour la destruction du  
schisme. Vous avez raison, me répondit-il : ici  
les peuples suivent aveuglément les impressions  
de leurs pasteurs; ce sont les prêtres, et sur-  
tout les religieux; dont les discours, soutenus  
par une régularité constante et d'excessives



austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piège ; on se persuade difficilement que ceux qui paroissent bien vivre puissent mal penser, et je ne doute pas que la conquête de Monte-Santo ne fût suivie de celle de presque toute la Grèce. Je conviens que le projet est admirable, mais l'exécution n'en seroit pas aisée ; il faudroit trouver des missionnaires qui fussent aussi abstemés et aussi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'est pas donné à tout le monde. Ce n'est pas là ce qui nous arrêteroit, lui répliquai-je : nos pères dans les missions de Malabar et de Maduré vivent comme les pénitents du pays ; l'abstinence et le jeûne n'effraient point des hommes vraiment apostoliques ; un zèle ardent sait forcer la nature, et se fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il, mais comment vaincre l'aversion insurmontable qu'ils ont pour vous ? vous ne vous imagineriez jamais jusqu'à quel point ils la portent, et de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent les *Monocanons* ; c'est leur unique casuiste, il est pour eux comme un second évangile. Pour le rendre plus respectable, ils défendent aux séculiers de le lire, et il faut qu'ils les en croient sur leur parole. J'en ai eu par hasard un exemplaire

entr  
avo  
c'es  
avec  
prit  
trait  
qu'o  
nier  
au E  
depu  
apôt  
loi ce  
term  
ajout  
du P  
azym  
que n  
Judas  
contir  
ils jus  
crimin  
font p  
chent  
mère  
de je  
tombe  
sainte

entre les mains : je tombai sur un chapitre qui avoit pour titre : Πέρι τῶν Φραγκῶν καὶ Λατινῶν, c'est-à-dire, *des Francs et des Latins*. Je le lus avec attention, et je me l'imprimai dans l'esprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups; c'est la plus favorable épithète qu'on nous donne, et on y établit pour premier principe, que tous ceux qui sont soumis au Pape, et reconnoissent sa primauté, sont depuis long-temps hors de la tradition des apôtres et de l'Église catholique, et vivent sans loi comme des barbares : ce sont les propres termes. Outre l'accusation ordinaire d'avoir ajouté au *Credo* que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et de célébrer la messe en azymes, on y avance, comme un fait certain, que notre Seigneur consacra du pain levé; que Judas en ayant reçu un morceau, sortit incontinent, et l'alla montrer aux Juifs; et en cela ils justifient le traître, et rendent Jésus-Christ criminel et prévaricateur de la loi. Ils nous font passer pour nestoriens, et ils nous reprochent de ne point appeler la sainte Vierge mère de Dieu, mais seulement sainte Marie; de jeûner les samedis, lors même que Noël tombe un de ces jours; de ne commencer la sainte quarantaine que le mercredi de la Quin-

quagésime; de ne pas chanter en carême *Alléluia*; de ne pas faire le signe de la croix jusqu'à terre; de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la communion; de ne pas faire peindre dans nos églises l'histoire du martyr des saints, mais seulement la figure de la croix; ils nous font un crime de permettre à nos prêtres de se raser, et de leur défendre de se marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accusation : mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon révérend père, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, et je suis surpris que le savant Allatius, qui a composé de si beaux traités sur les hérésies contenues dans les ouvrages ecclésiastiques des Grecs, ne l'ait point cité; apparemment qu'il n'avoit point découvert cette source venimeuse, d'où cependant coule le poison dans toute la Grèce. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon caloyer, comment nos religieux voudroient-ils vous écouter? Je lui repartis que l'obstacle n'étoit pas insurmontable; qu'en s'établissant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit insensiblement à bout de leur faire sentir ou la fausseté de ces suppositions, ou

l'inju  
me di  
tique  
conva  
répon  
pour  
comm  
nent  
qu'un  
Rhod  
trefois  
répon  
leur a  
jeunes  
mépri  
que q  
tude,  
s'appl  
s'emp  
peut-  
évêqu  
bleme  
tinctio  
et que  
ter au  
verroi  
aux ha

l'injustice de ces reproches. Tout seroit inutile, me dit-il, en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raisons les plus claires et les plus convaincantes ; en vain les presseriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand apophtegme pour toute réponse : c'est ainsi que notre loi le commande. Ils s'en tiennent là, et ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai su des vieux caloyers qu'un de vos confrères, et après lui le docteur Rhodino, natif de l'île de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient ; que si les jeunes caloyers devenoient une fois savants, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorants ; que quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles ; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les monastères pour être évêques ; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes religieux ; que la distinction qu'on mettroit entre eux seroit odieuse, et que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil leurs frères occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon caloyer

ne me surprit point; je trouvai ses réponses très vraisemblables, et je crus y reconnoître le génie et le style de certaines communautés peu régulières : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissants, et elle craint que le mépris que l'on feroit d'elle ne soit suivi de la perte de l'autorité. Ils ajoutèrent, continua-t-il, que s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs monastères des religieux francs, ils seroient suspects aux Turcs, et se feroient des affaires avec les czars de Moscovie, dont il est de leur intérêt de se ménager la protection et les bonnes grâces. Ces réponses fermèrent la bouche aux supplians, et firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avoit point quelque objet particulier de culte, ou quelques reliques considérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils révèrent une image de Notre-Dame qui, selon la tradition du pays, fut jetée à la mer par les iconoclastes, et qui de Constantinople, vint surgir au mont Athos. Un saint ermite nommé Gabriel marcha sur les eaux, la retira et l'apporta dans une église : elle est ornée de quantité de perles et de pierres précieuses, et devant elle sont allumées jour et nuit plusieurs lampes d'or et d'argent : ce sont des présents

des  
par  
fave  
O  
vent  
le ch  
attri  
rir le  
insec  
Il y  
de R  
dépu  
lique  
sionn  
tous  
neme  
temp  
vode  
et ce  
dans  
l'hon  
j'ai  
quoi  
Pe  
nouv  
on se  
crific

des princes et seigneurs qui ont reçu de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge quelques faveurs singulières.

Outre cette image miraculeuse, ils conservent encore dans le monastère de Sainte-Laure, le chef du bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce chef sacré la vertu de faire mourir les chenilles, les sauterelles, et les autres insectes qui désolent les champs et les vignes. Il y a quelques années que les habitants de l'île de Rhodes affligés de ce fléau envoyèrent une députation solennelle pour demander cette relique; ils l'obtinent, et la portèrent processionnellement autour de leurs terres : aussitôt tous ces animaux disparurent, au grand étonnement des fidèles et des infidèles. Quelque temps après on accorda la même grâce au vavode de Valachie : le même prodige s'opéra; et ce prince reconnoissant donna de quoi bâtir dans l'enceinte du monastère une église en l'honneur de ce thaumaturge. C'est tout ce que j'ai pu tirer de mon bon caloyer; et voilà à quoi je me désennuyois.

Peut-être voudriez-vous que je vous dise des nouvelles de ces fameux vases de Samos dont on se servoit aux tables des princes et aux sacrifices même des dieux : non seulement il ne

s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne sache pas qu'on y en fasse même de terre commune; au moins les gens de notre saïque, en passant aux Dardanelles, en firent leur provision pour eux, pour leurs amis, et même pour leur trafic; s'il s'en étoit trouvé dans leur île, l'emplète eût été fort inutile. On y trouve quelques inscriptions anciennes, et quelques restes du temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Personne n'ignore que cette reine des dieux de la fable étoit née dans cette île, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, et qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos est célèbre dans l'histoire chez les poètes. Ce fut là que Bacchus fit une sanglante boucherie des pauvres Amazones qui s'y étoient retirées en fuyant d'Éphèse. Ce fut là que régna Polycrate, qui passoit pour le plus heureux mortel qui eût jamais paru sur la terre. Il se vantoit de son bonheur, et se croyoit au-dessus de tous les revers et de toutes les disgrâces: mais Dieu le punit de sa présomption, et lui fit sentir qu'il n'est point ici bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, satrape de Perse, qui le traita cruellement, et le fit enfin pendre. Le roi d'Égypte sembloit avoir prévu

ce faci  
félicité  
même  
que p  
la gloi  
Pythag  
d'Hom  
Enfi  
gea, n  
mer. I  
nue en  
qui on  
vinren  
nite, i  
chaque  
La cér  
leil co  
peur d  
mes to  
vent v  
de Scie  
long-t  
joie qu  
à leurs  
galère  
lendem  
reçu av

ce fâcheux retour. Entendant un jour louer la félicité de ce prince : Un homme, dit-il, qui mène une si heureuse vie, ne peut finir ses jours que par une mort malheureuse. Cette île a eu la gloire de donner la naissance au philosophe Pythagore, et à Créophile, qui fut le maître d'Homère.

Enfin au bout de quinze jours le vent changea, nos mariniers poussèrent leurs barques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaisseaux qui ont déjà fait quelques courses : les prêtres vinrent sur le rivage avec l'encens et l'eau bénite, ils récitèrent des prières, et firent sur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au soleil couchant : nous n'osions partir de jour, de peur d'être aperçus des corsaires. Nous voguâmes toute la nuit par un temps assez rude ; le vent varia, mais enfin il nous conduisit au port de Scio. Nos pères à qui j'étois annoncé depuis long-temps me croyoient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent ! Il fallut m'arracher à leurs empressements, et m'embarquer sur une galère du grand-seigneur qui devoit partir le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, et j'y fus reçu avec bonté : ainsi en usent toujours les



Turcs avec nos missionnaires , quand ils ont à passer d'une île à une autre , ou des îles à la terre ferme. Ces infidèles les prennent volontiers sur leurs galères , ils leur font des amitiés , et ils leur laissent du moins une liberté entière de consoler et d'instruire la chiourme chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit , et nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures : j'y étois annoncé comme à Scio , et l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le 18 d'avril , et j'appris en arrivant qu'une caravane devoit partir pour Alep le 13 de mai : je profitai de l'occasion. Quelques correspondants de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands arméniens de leur connoissance à qui ils me recommandèrent ; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie : c'étoient de fort aimables gens , et pendant tout le voyage j'en reçus toutes les caresses et toutes les civilités possibles. Ils étoient Persans , et presque tous d'Érivan. Je fus surpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet qu'il fournissoit pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix , afin qu'il eût un peu soin de moi ; et je remar-

qua  
tion  
com  
en  
vois  
ains  
un  
vois  
role  
tenc  
qui  
la r  
l'ais  
qui  
me s  
l'en  
O  
van  
le jo  
riz  
d'un  
peu  
du h  
ce q  
telle  
nair  
O

quai que cette petite gratification l'avoit affectionné. Dans toute notre caravane, qui étoit composée d'une centaine de personnes, il n'y en avoit aucun qui sût les langues que je savois. On n'y parloit que turc et arménien : ainsi je me vis encore réduit à garder forcément un profond silence. Je crus en vérité que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois mahométans qui savoient l'arabe se joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aise; je fis connoissance avec un des trois, qui me témoignoit beaucoup d'amitié, et qui me servoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mène une vie très frugale dans ces caravanes; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, et ce bon repas consiste en un peu de riz qu'on fait cuire à demi, et qu'on arrose d'un peu de beurre : quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir, on se sert du bouillon pour faire cuire le riz; c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau telle qu'elle se rencontre est la boisson ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, et le

plus que l'on peut auprès des ruisseaux et des rivières. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis; et pour se mettre à couvert de la rosée et de la pluie, on n'a que ses habits et la patience. Le jour, quand il falloit camper au soleil, nous faisons une espèce de tente avec deux petits tapis de bergame, qu'on attacheoit à de grands bâtons. Malgré tant d'incommodités et la délicatesse de mon tempérament, Dieu m'a fait la grâce de me conserver toujours en parfaite santé. Comptez, mon rérend père, qu'il y a des grâces d'état.

La première journée nous n'allâmes qu'à Pouïarbacha, à deux lieues de Smyrne; la traite n'étoit pas longue, et c'étoit seulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là que s'assembloit la caravane, et que je commençai à voir quantité de grues qui avoient leurs nids sur les arbres, et qui se tenoient dedans et dessus de la manière la plus niaise qui se puisse imaginer. Ce spectacle me réjouissoit. Je me rappelois nos proverbes françois, et j'en reconnoissois la vérité. Les petits oiseaux venoient en grand nombre insulter ces nids, qui sont extrêmement gros, et faits de petits branchages fort proprement entrelacés. Je ne sais s'ils y trouvoient des vers ou quelqu'autre chose à

man  
qu'i  
dive  
étoie  
plais

Le  
seule  
enco  
mettr  
à l'he  
cond  
temp  
bêtes  
font  
nées,  
pour  
faudr  
ne tro  
et cel  
vide e  
un pe  
ruisse  
qu'il  
Méan

Le  
chemi  
à la v

manger; mais je sais qu'ils s'y attachoient, qu'ils sembloient y gagner leur vie, et s'y divertir; et les nonchalantes grues qui en étoient témoins ne s'opposoient point à leurs plaisirs.

Le second jour nous marchâmes huit heures seulement, et nous fîmes halte qu'il n'étoit pas encore midi. La coutume de ce pays est de mettre tous les ans les chevaux et les mulets à l'herbe au printemps pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce temps-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elles ont de se refaire, ne font ordinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loisir de paître, et pour s'épargner la dépense de l'orge qu'il faudroit leur fournir; je dis de l'orge, car on ne trouve presque point d'avoine en ce pays, et celle qu'on voit en quelques endroits est vide et sans grain. Nous passâmes ce jour-là un petit fleuve, ou pour mieux dire un gros ruisseau qui fait plusieurs détours: on me dit qu'il s'appeloit *Nif*; je le pris pour le fleuve Méandre, mais je me trompois.

Le troisième jour nous n'avancâmes notre chemin que de deux lieues, et nous campâmes à la vue de Dorgot. Nous y demeurâmes le

reste du jour et le lendemain pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire, et qui devoient venir grossir notre caravane. Quoiqu'il n'y eût point là de pâturages, les herbes ne manquèrent pas : aussitôt que les gens de la ville nous aperçurent, ils en apportèrent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce séjour pour aller me promener dans Dorgot, et y chercher des médailles : on m'en présenta quelques-unes qui ne valaient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Asie mineure. C'étoit autrefois le Pérou des Romains, et l'on en briguoit les préconsulats pour s'enrichir ; ainsi la monnoie romaine et les médailles y avoient grand cours. Ni les Anglois, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France n'en ont point encore été chercher là, et par conséquent c'est une mine toute neuve qu'on ne fouilleroit pas inutilement.

Il n'y a presque dans Dorgot que des mahométans ; les chrétiens et les juifs n'y sont que comme en passant et pour y trafiquer : aussi les uns y sont-ils sans église, et les autres sans synagogue. Les chrétiens sont tous arméniens, et ils demeurent dans ces sortes de grands logis qu'on appelle *kates* ; ils y entretiennent

avec  
rus e  
leurs  
n'y di  
coutu  
sacrée  
sacrer  
pour  
en via  
sujet à  
nètes  
répon  
Je fus  
morts  
de leu  
sembl  
avec e  
des T  
par un  
ainsi d  
prince  
A q  
il y a  
sa<sup>1</sup>, c  
petite

<sup>1</sup> Ma

avec eux un de leurs prêtres pour être secourus en cas de nécessité ou de mort. Ils font leurs prières en secret dans une chambre; ils n'y disent point la messe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans les églises consacrées; ils n'y gardent pas même le saint-sacrement : un prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion pascale, et pour le donner en viatique aux malades. Cet éloignement est sujet à bien de fâcheux inconvénients. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politesses ; j'y répondis de mon mieux par gestes et par signes. Je fus édifié du soin qu'ils ont de prier pour les morts. Le soir du jour que nous arrivâmes, un de leurs prêtres qui étoit de notre caravane assembla les plus dévots, et alla faire sa prière avec eux dans un cimetière qu'ils ont acheté des Turcs bien chèrement, et qu'ils conservent par un kaatif-schérif du grand-seigneur; c'est ainsi qu'on nomme les commandements que ce prince signe de sa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du nord, il y a une ville considérable, nommée *Magnisa*<sup>1</sup>, où le bacha fait sa résidence; et à une petite lieue du côté du sud, sur la frontière de

<sup>1</sup> *Magnesia ad Sipylum.* ( *N. des Éd.* )

Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui *Ak-Hissar*. C'est à l'évêque de cette ville qu'on reproche dans l'Apocalypse son peu de fermeté à réprimer les erreurs et les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de pourpre que saint Paul convertit à Philippes, étoit de cette ville. Un de nos marchands qui en venoit me dit qu'elle étoit encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot nous allâmes à Sardes, cette ville si renommée. Elle étoit jadis la capitale de la Lydie, et le siège du riche empire de Crésus; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village : mais on voit pas les grandes et superbes ruines qui en restent, que c'étoit une ville d'une étendue et d'une magnificence extraordinaires. J'avois bien envie de les aller voir, d'y lire de rares inscriptions, et d'y chercher des médailles; mais nos muletiers, qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruisseau un excellent pâturage pour leurs mulets, et les besoins l'emportèrent sur ma curiosité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *ua-Sher*<sup>1</sup>; je crois que c'est

<sup>1</sup> L'ancienne *Phila 'elphie*. (Note des Éditeurs.)

le ren  
raill  
gnâme  
mon  
moins  
troub  
tant  
étoit  
sauter  
venoi  
pays,  
fourni  
foibles  
forces  
l'air d  
aux ye  
les her  
même  
naître  
qui ac  
Dan  
Dieu  
de pe  
Perse,

<sup>1</sup> Le

le rendez-vous général des grues ; toutes les murailles en étoient couvertes. De là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre <sup>1</sup> des anciens, au moins à en juger par les cartes. Son eau est trouble et mauvaise à boire, et elle étoit d'autant plus mauvaise à notre passage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuse quantité de sauterelles, qui après avoir désolé la campagne venoient s'y noyer. Ces insectes ruineroient le pays, si l'aimable providence de notre Dieu ne fournissoit une ressource contre ces ennemis si foibles, et cependant si invincibles à toutes les forces de l'homme. J'en ai vu quelquefois en l'air des nuées entières qui déroboient le soleil aux yeux ; elles mangèrent cette année-là toutes les herbes, et jusqu'aux feuilles des arbres, et même des oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique, le remède que Dieu envoie de temps en temps est une espèce de petits oiseaux qui viennent du côté de la Perse, et qui ont un cri à peu près semblable

<sup>1</sup> Le Méandre se nomme aujourd'hui *Meinder*.

( *Note des Éditeurs.* )



à celui de nos martinets. En voltigeant sur les terres couvertes de ces sauterelles, ils les mettent en désordre, ils les dévorent, et la digestion est faite en un instant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiseaux une certaine eau, et on la garde précieusement dans les grandes villes de l'Orient, surtout à Damas et à Alep, qui sont plus souvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience constante que dès qu'on remue cette eau, ces oiseaux viennent en foule comme s'ils la sentoient et étoient attirés par son odeur.

Au reste on ne compte pas tellement sur ce secours, qu'on n'implore en même temps le secours du Ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les sauterelles désolèrent les environs d'Alep; cela donna occasion à une cérémonie assez bizarre et assez singulière : les Turcs obligèrent les chrétiens et les juifs à faire avec eux une procession publique et solennelle. Tel fut l'ordre de la marche : les mahométans alloient en tête, portant leur alcoran, en demandant à Dieu miséricorde avec un chant et des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les chrétiens et leurs papas suivoient avec le saint Évangile, les croix, les reliques, les images sacrées et les prêtres en chapes, chacun d'eux

faisant  
syriaq  
dernie  
que,  
harmo  
que to  
et 4lo  
pronie  
sie ma  
confus  
tière d  
toit pa  
tiers a  
mais il  
préfer  
le pas  
tiens s  
rain,  
quelqu  
profite  
ment. J  
l'arran  
flatter  
pareil  
bénédi  
fiance  
avoit e

faisant leurs prières en leurs langues, grecque, syriaque et arménienne. Les juifs venoient les derniers de tous avec leur tora ou pentateuque, chantant à leur mode, qui n'est pas fort harmonieuse. Vous jugez, mon révérend père, que tous ces différents chœurs étoient séparés et éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalousie mal entendue troubla la fête, et mit quelque confusion. Les juifs, contre nos idées en matière de procession, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable; ils cédoient volontiers aux Turcs, qui étoient les dominants: mais ils se crurent méprisés, voyant qu'on leur préféroit les chrétiens; ils voulurent prendre le pas sur eux, et user de violence. Les chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrain, et de conserver leur préséance; il y eut quelques coups donnés; et les Turcs, qui savent profiter de tout se les firent payer bien chèrement. Du reste toutes choses demeurèrent dans l'arrangement prescrit. On ne devoit pas se flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de religion pût attirer les bénédictions du Ciel: aussi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé; on en avoit envoyé chercher; on l'apporta, on la

remua, les oiseaux parurent, ils dévorèrent les insectes, et bientôt le fléau cessa. Raisonnez là-dessus comme il vous plaira. Ces oiseaux se nomment *zémarmars*. Nous eûmes le plaisir de les voir arriver en grosses troupes, mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, et après nous être reposés une partie de la nuit, nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne nous avons toujours marché pendant trente lieues dans des plaines également agréables et fertiles; mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étoient fort difficiles, et le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en passant beaucoup d'inscriptions grecques, mais nos conducteurs, qui marchaient fort vite, ne me donnoient pas le temps de les lire; j'en lus quelques-unes à demi; il me parut que c'étoit des épitaphes.

Le onzième jour de notre voyage nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres: les voleurs y ont souvent pillé les caravanes, et dévalisé les voyageurs. Ce lieu se nomme *Hamamelou-Bogaz*, comme qui diroit le passage étroit de Ha-

mame  
les ar  
tir les  
qu'il n  
ne les  
aurion  
inutile  
d'un  
autres  
de cha  
ce fut  
nouve  
d'eux  
pâte,  
ner. C  
étant t  
petit m  
de fer  
est à  
l'autre  
momen  
mince,  
ferme s  
de plat  
pour es  
mais je  
est bon

mamelou. Là notre petite troupe se mit sous les armes, et fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voisinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, et qu'on ne les craignoit pas : nous étions braves, nous aurions été deux cents contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper sur le bord d'un très beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après nous, et ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle manière de boulanger. Quelques-uns d'eux commencèrent à mettre la main à la pâte, et à faire sans four du pain pour leur dîner. Ce pain se fait en moins de rien : la pâte étant faite et bien pétrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent sur une platine de fer sous laquelle il y a du feu ; quand elle est à demi cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre ; ils la laissent cuire pendant quelques moments, et leur pain est fait. Il est fort mince, on le plie comme l'on veut ; on y enferme son fromage, sa viande, ses œufs ; il sert de plats, d'assiettes, et même de serviettes pour essuyer les doigts ; cela vous dégoûte, mais je vous assure qu'en caravane tout cela est bon. Quoique je fusse avec de riches mar-

chands , nous avions un autre mets qui n'étoit guère plus ragoûtant, et que nous mangions cependant avec délices. Après le repas on gardoit les restes du pain; et quand on trouvoit l'occasion d'acheter un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le méloit avec plus de moitié d'eau dans un bassin de cuivre étamé; on y jetoit ces morceaux de pain, moitié gras, moitié moisis, et tout cela faisoit un potage rafraichissant que nous trouvions de grand goût : tant il est vrai que la faim est le meilleur de tous les assaisonnements ! Pour le riz , on ne le fait pas en bouillie ; on le laisse en son grain , qui s'enfle dans l'eau bouillante. On l'en tire dès qu'il est devenu tendre, ou qu'il l'a bue; on verse dessus un peu de graisse, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'oignon ; on le laisse mitonner : c'est un mets excellent qu'on nomme *pilau* ; on en sert aux tables des plus considérables de l'empire, et même à celle du grand-seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il est plus délicatement assaisonné, et fait plus proprement que celui dont nous usions ; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit et tant de plaisir : ne trouvez-vous point en cela un peu de sensualité ?

Le douzième jour nous arrivâmes à Balma-

mon  
du  
prai  
tout  
bêtes  
par t

Le  
nom  
empa  
c'est  
j'en f  
sur se  
le do  
Quoi  
néces  
on vi  
suppl  
ces m  
extrê  
la mèn  
pirent

No  
ce mé  
d'Égy

<sup>1</sup> Bé  
gneur.

mont, qui est un des riches timars<sup>1</sup> du favori du grand-seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie et beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, et on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans ces près à deux sous par tête.

Le seize nous trouvâmes à un petit village nommé *Capicadoukam* quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vu un tel spectacle, c'est en vérité quelque chose d'horrible, et j'en frémissais encore. Ils étoient chacun planté sur son pal, qui passoit aux uns par derrière le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorsqu'on l'enfonçoit, rompoit nécessairement les boyaux et le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce supplice, et des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne se plaignoient que de la soif extrême qu'ils endurent; vous savez qu'on dit la même chose en France des criminels qui expirent sur la roue.

Nous eûmes un spectacle plus agréable dans ce même endroit; ce fut une grosse caravane d'Égypte qui portoit au sultan le trésor des

<sup>1</sup> Bénéfice militaire dans les états du grand-seigneur.

( Note des Éditeurs. )

oiseaux de proie : c'est de ce nom précieux qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paie aux plaisirs du grand-saigneur. Il y en avoit une très grande quantité ; tel homme monté sur son mulet en portait jusqu'à quatre ou cinq ; ils en avoient sur le poing, sur les bras, sur les épaules. Le sandgiac qui conduisoit la troupe étoit renfermé dans sa litière, suivi et précédé de ses domestiques : un More monté sur un chameau battoit devant lui à coups lents une espèce de tambour ou de timbale. Les grands officiers de la Porte se distinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De là nous nous rendimes à Ladik <sup>1</sup>, qui est une des anciennes *Laodicées*. Les inscriptions grecques qui s'y lisent, les colonnes et les tables de marbre renversées et semées partout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville considérable : elle n'est fameuse aujourd'hui que par la détestable apostasie de ses habitants. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous chrétiens du rit grec, et qu'un beau jour, ou pour mieux dire, qu'un mal-

<sup>1</sup> *Jurehiam-Ladik*, appelé anciennement *Laodicea Combusta*.  
(N. des Éd.)

heur  
à re  
tism  
tinre

Je  
ger  
conit  
dans  
l'évit  
qu'on  
quan  
et po  
dans  
que  
minis

Le  
trave  
vanta  
fleuve  
l'app  
quara  
rante  
gne f  
une v  
et de

<sup>1</sup> A

heureux jour, ils s'accordèrent tous ensemble à renier la foi, et à embrasser le mahométisme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger ni à Héraclée; mais nous approchions d'Iconium<sup>1</sup>. Je désirois voir cette ville célèbre dans les Actes des Apôtres. Nos marchands l'évitèrent, et pour ne point payer le tribut qu'on exige des chrétiens dans toutes les villes, quand ils n'y demeureroient qu'un seul jour, et pour ne point s'exposer à quelque avanie, dans un pays où une caravane aussi nombreuse que la nôtre auroit pu réveiller l'avarice des ministres turcs.

Le vingt-cinq et le vingt-sixième jour nous traversâmes des montagnes et des vallées épouvantables, et nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on passe à gué quantité de fois; on l'appelle en turc *Herkeakir*, c'est-à-dire les quarante passages, comme si on le passoit quarante fois. Nous passâmes ensuite une montagne fort haute, d'où nous descendîmes dans une vallée profonde toute couverte de pierres et de rochers.

<sup>1</sup> Aujourd'hui *Koniéh*.

(N. des Édit.)



Le vingt-huitième jour, après avoir passé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre, et par la mort de l'empereur Frédéric, nous vîmes à Adana. C'est dans cette ville que s'opéra par l'intercession de la sainte Vierge ce miracle si célèbre dans toute l'Asie. Le diacre Théophile s'étoit donné au démon, et avoit signé sa donation de son sang. Le terme expiré, le tyran de l'enfer voulut se mettre en possession de sa conquête; mais la reine des Cieux la lui arracha d'entre les mains, et le força de rendre cette sacrilège obligation. Ce pénitent d'Adana devint dans la suite un grand saint dont l'Église révère la mémoire. Adana est une ville fort jolie, et assez commerçante, surtout en cire, en soie et en coton.

Nous passâmes à Masis le fleuve Geihoun, ou l'ancien Sarus, et le trentième jour nous descendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve, dans un passage fort étroit, une porte d'une structure fort ancienne qu'on nomme *Caraulac Capi* : c'est une de ces pyles ou portes célèbres de la Cilicie par lesquelles seules on peut entrer dans la Syrie. Un fort bâti dans cet endroit en seroit le boulevard,

et ar  
A  
Paya  
tins.  
leur  
des  
et plu  
rende  
six m  
prair  
bâti  
règne  
vane,  
d'Alex  
Ale  
deron  
ans, q  
qu'on  
coup  
il y a  
terre e  
église.  
bataille  
mémor

<sup>1</sup> L'ar  
est à 8 li

et arrêteroit et feroit périr de grosses armées.

A quelque distance de là nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Issus*<sup>1</sup> des Latins. Les Grecs et les Maronites y ont chacun leur église; les Arméniens ont emprunté celle des Maronites; et comme ils sont plus riches et plus puissants qu'eux, ils s'en sont presque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou six milles, et nous allâmes camper dans des prairies fort marécageuses, près d'un château bâti sur la pente d'une haute montagne qui règne le long de la mer. Là je quittai la caravane, et comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scanderona*, n'étoit, il y a cinquante ou soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beaucoup bâti, et c'est maintenant un gros bourg; il y a des vice-consuls de France, d'Angleterre et de Venise. Les François y ont une jolie église. Je crois que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius, et que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On

<sup>1</sup> L'ancienne *Issus*, aujourd'hui *Ayas* au *Aïasso*, est à 8 lieues au N. O. d'Alexandrette. (*N. des Éd.*)

trouve dans la campagne un fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon, du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un bacha avoit commencé d'y élever une forteresse, sous prétexte de se défendre contre les corsaires ; mais la Porte n'approuva pas ce projet, et lui envoya ordre de raser et de détruire ce qui en étoit déjà fait.

L'air est fort malsain à Alexandrette et sur toute la côte ; on ne sauroit y demeurer même un jour sans être incommodé, et sans contracter des maladies dont on a peine à revenir. Bien des gens en meurent en très peu de jours, et ceux qui en sont quittes à meilleur marché sont tourmentés pendant un ou deux mois de fièvres malignes d'une espèce inconnue en Europe ; les plus fortes complexions en sont altérées. On se fait cependant quelquefois à cet air ; mais après tout, on n'y voit guère de vieillards : ce qui est admirable, c'est que si on demeure sur la mer dans un vaisseau, on n'est point incommodé. C'est à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correspondants d'Alep, se servent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts et les plus rapides messagers de l'univers : ils

font  
font

La  
passa  
les ea  
la rou  
gauch  
u in  
Sa. uq  
ment

Le  
le fleu  
tagne  
pénite  
nom,  
*Sema*  
méon  
l'origi  
racon  
avec j  
pour l  
révére  
peu de  
ces per  
de reli  
dit un  
faire

font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en passant, nous marchâmes à Bellom, où l'air, les eaux, le vin, tout est bon. Pour abréger la route, nous laissâmes Antioche sur notre gauche, et nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruisseau que les Turcs appellent *Sa. uq sou*, c'est-à-dire eau froide. Effectivement l'eau en est extrêmement fraîche.

Le trente-quatrième jour, après avoir passé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que saint Siméon Stylite a sanctifiée par sa pénitence : elle porte encore aujourd'hui son nom, et les Turcs l'appellent *Giabal Scheyks Semaon*, c'est-à-dire la montagne de saint Siméon. Ceux qui m'environnoient ignoroient l'origine de ce nom ; je la leur appris, en leur racontant l'histoire du saint. Ils l'écoutèrent avec joie, et me donnèrent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaisir. Vous voyez, mon révérend père, qu'on passe ici pour savant à peu de frais. Vous ne sauriez croire combien ces peuples sont ignorants, surtout en matière de religion : jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort sérieusement qu'on pouvoit faire pénitence de ses péchés après la mort.

La proposition vous paroît extravagante ; la preuve qu'il en apporta ne l'est pas moins. N'est-il pas vrai, dit-il, qu'aussitôt que Judas eut vendu Jésus-Christ, il alla se pendre ? Cela est vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il ? N'est-ce pas, ajouta-t-il, parce qu'il étoit convaincu que s'il se trouvoit dans les limbes lorsque Jésus-Christ y descendroit, et qu'alors il lui demandât pardon de son crime, il l'obtiendrait, et iroit dans le Ciel jouir de la gloire avec les âmes des saints pères ? Ce n'est pas tout, me dit-il encore ; Jésus-Christ qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu, penchât presque jusqu'à terre, de manière qu'il ne pouvoit pas être étranglé, et il demeura dans cet état jusqu'après la résurrection du Sauveur : alors la branche se redressa et il mourut. Je suis sûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement ; ni moi non plus ; et je vous avoue que cette histoire me fit rire, et que je demeurai sans réponse.

Revenons à l'inimitable Stylite. Le lieu qu'il avoit choisi est en été comme une fournaise ardente. Je ne fis qu'y passer, et toute la peau de mon visage fut enlevée par la violence de la chaleur. En hiver c'est le règne des frimats, des neiges et des vents, et cependant ce saint y

a pass  
injure  
étroit  
son le  
carém  
ayant  
de ver  
et fais  
nation  
pris, a  
qu'il  
d'une  
autori  
faire i  
ses au  
De  
des ca  
duisir  
cinq  
de là  
profon

a passé quatre-vingts ans , exposé à toutes les injures de l'air , sur le haut d'une colonne si étroite qu'on ne pouvoit s'y coucher tout de son long , jeûnant toute l'année , passant les carêmes entiers sans boire et sans manger , ayant eu long-temps à la jambe un ulcère plein de vers qui lui causoit des douleurs extrêmes , et faisant tous les jours plus de mille prosternations pour adorer Dieu. Je ne suis pas surpris , après cela , des conversions innombrables qu'il opéroit. Un prédicateur qui , du haut d'une parçille chaire , annonce des vérités qu'il autorise par ses exemples , est bien capable de faire impression sur l'esprit et sur le cœur de ses auditeurs.

De cette montagne nous descendîmes dans des campagnes vastes et fertiles , qui nous conduisirent au terme de notre voyage , et le trente-cinquième jour nous arrivâmes à Alep. C'est de là que j'ai l'honneur de vous assurer du profond respect avec lequel je suis , etc.

---

**LETTRE**

**D'un missionnaire d'Alep, sur le Ramadan des Turcs, sur la Fête des Chrétiens, et sur les principales circonstances de son voyage.**

**A Alep, en Syrie.**

**MON RÉVÉREND PÈRE,**

**P. C.**

Je me suis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus curieux et de plus remarquable dans les différentes contrées que je serois obligé de parcourir. Pour satisfaire à mes engagements, voici le système que je me suis proposé de suivre. Dans les voyages je me contente d'examiner attentivement la position des lieux, la situation des villes, la différence des climats; mais quand je suis une fois fixé dans quelque endroit, les usages du

pays  
qui  
culié  
sir q  
les;  
missi  
jésui  
cont  
rapp  
flatter  
peut  
pare  
nou  
lez,  
Vous  
récit;  
moin  
Je ne  
d'exa  
me p  
ques  
ront  
supers  
doiver  
attend  
le cha  
heure

pays, les coutumes des peuples, surtout en ce qui concerne la religion, font mon étude particulière : étude qui remplit les moments de loisir que me laissent mes occupations essentielles ; étude que je ne crois pas indigne d'un missionnaire. Vous êtes François, vous êtes jésuite ; je suis sûr que ce que je vais vous raconter vous fera plaisir. Les mœurs étrangères rapprochées des mœurs françoises doivent flatter notre nation, et notre sainte religion ne peut que gagner beaucoup quand on la compare aux autres religions ; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallèle, ou, si vous voulez, de ce contraste qui lui est si glorieux. Vous pouvez compter sur la fidélité de mon récit ; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin, et que je n'aie vu de mes propres yeux. Je ne sais ce que c'est ni que d'inventer, ni que d'exagérer, ni même que de hasarder. Vous me permettrez de finir cette lettre par quelques aventures de mon voyage ; elles vous feront connoître jusqu'où les infidèles portent la superstition, et jusqu'où les missionnaires doivent porter la patience ; du moins elles vous attendriront sur l'état pitoyable où se trouve le christianisme dans l'Orient, et sur le malheureux sort de tant d'ames infortunées qui,



avec les meilleures dispositions du monde pour le salut, périssent faute de secours. Je commencerai par la comparaison du carême des Turcs et du carême des chrétiens, des pâques chrétiennes et des pâques turques.

Le grand ramadan, ou le carême des Turcs, est une pratique solennelle de religion prescrite par l'alcoran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune toute entière. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la religion chrétienne, il n'est pas étonnant qu'il ait assujetti ses disciples à cette loi. Les fausses religions se font souvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'est ordinairement le temps de l'hiver qu'on choisit pour ce jeûne; vous en verrez dans la suite la raison, et combien la brièveté des jours et la longueur des nuits adoucissent cette pratique. Cette année on y a consacré dans cette ville la lune de janvier. Dès que la lune de décembre cessa de paroître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi pour avertir les musulmans que le grand ramadan commençoit le lendemain. Voici la manière de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire ni de

mang  
le co  
filet  
donne  
un av  
sans  
ceux  
la prie  
toute  
bles d  
gnal c  
mang  
assez  
sembl  
ments  
des la  
ville s  
parce  
autori  
chréti  
à dem  
leurs  
les M  
roient  
traité  
Ap  
chez s

manger, ni de prendre la pipe, jusqu'après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc et du filet noir prise à la lettre donne à ceux qui n'ont pas la vue bonne un avantage sur les autres, et ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la prière, et dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les mosquées. A ce signal on reprend la pipe, et l'on commence à manger. Ce premier repas est ordinairement assez léger; il est suivi de promenades, d'assemblées, et de toutes sortes de divertissements. On court les rues, partout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville sont ouvertes, on se croit tout permis parce que l'on jeûne, et cette pénitence semble autoriser les plus grands désordres. Aussi les chrétiens disent-ils que les Turcs sont alors à demi fous, et ils sont plus que jamais sur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les Musulmans, bien persuadés qu'ils n'en auroient aucune justice s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courses nocturnes chacun rentre chez soi, et quelques heures avant qu'on puisse

distinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là se voyent réunies l'abondance et la délicatesse des viandes, et l'on réserve pour ce temps du grand rama-dan tout ce qu'il y a de plus succulent et de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'est là une plaisante manière de jeûner. Quand vous demandez à un Musulman pourquoi il se fait servir tant de mets exquis et recherchés: c'est que je jeûne, dit il; si je ne jeûnois pas, mon repas seroit plus frugal, mais il faut me soutenir. Après ce grand repas, dès que le soleil paroît, la plupart se couchent, non pas dans leurs maisons, mais sur des divans qui sont placés au-devant de leurs maisons, afin que tout le monde soit témoin de leur pénitence, et ils ne paroissent guère en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos: c'est-à-dire, que toute l'austérité du jeûne consiste et à faire meilleure chère et à faire le jour de la nuit. Vous connoissez en Europe bien des gens, surtout dans un certain monde, qui pratiquent cette espèce de jeûne presque toute l'année, et qui ne prétendent pas se mortifier.

Nos jeûneurs ont un grand soin de se défigurer par un masque affreux de sévérité et

de m  
se m  
extén  
lent,  
malad  
la pr  
cheur  
leur  
mauv  
que c

Jan  
que p  
le jeû  
punit  
un au  
l'accu  
pond  
traité,  
visage  
roit au  
affoibl  
où j'en  
tourne  
sou qu  
Que ve  
même  
prêt à t

de mélancolie ; ils marchent lentement , ils ne se montrent qu'avec un air abattu et un visage exténué , auquel ils donnent le tour qu'ils veulent , et dans ces sortes de grimaces les plus maladroits sont assez habiles pour réussir dès la première fois. Les féliciter alors sur la fraîcheur de leur teint , sur leur embonpoint , sur leur bonne santé , ce seroit leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce soit paroître pénitents.

Jamais la justice n'est plus mal administrée que pendant le temps de ce grand ramadan : le jeûne assure aux coupables une espèce d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en justice , quand il le dénonce et l'accuse devant le cadi , cet équitable juge répond à l'accusateur : « Il est vrai qu'il t'a maltraité , mais le pauvre homme jeûne. Vois son visage , il fait pitié ; il est si foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoiblit le corps et l'esprit , je ne sais presque où j'en suis moi-même : la défaillance nous fait tourner la tête ; il étoit apparemment à demi fou quand il t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse ? je t'en fais toi-même le juge : le voilà sans forces et presque prêt à tomber de foiblesse. Veux-tu que je le fasse

expirer sous les coups ? Ce seroit une cruauté. » L'accusateur, si c'est un chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons, et s'il n'est pas satisfait de ce procédé, il a du moins la consolation de s'être plaint. Si c'est un Musulman, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnements du cadî, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, surtout si l'accusé trouve le moyen de faire passer secrètement quelque somme d'argent entre les mains de son juge : cette somme attire infailliblement la compassion sur son épuisement et sa prétendue foiblesse. Il se trouve cependant quelquefois des gens de mauvaise humeur qui ne se contentent pas de ces raisons, et qui veulent absolument une satisfaction proportionnée, mais quelquefois aussi ils en sont mauvais marchands, et c'est ce qui arriva le carême passé.

Un Turc traduisit devant le tribunal public un autre Turc dont il avoit reçu un affront sanglant. Le juge gagné penchoit vers la clémence ; et pour être autorisé à ménager le coupable qu'il protégeoit et qu'il vouloit sauver, il fit beaucoup valoir la raison tirée du jeûne. Elle ne parut pas

à l'a  
à son  
ter l  
parl  
cadi  
tion  
man  
dit-  
rem  
puise  
la fo  
cham  
à un  
il ne  
ment  
toire  
dre o  
A  
trois  
leme  
Dès  
les ba  
charg  
mang  
sites  
aise d  
qui so

à l'accusateur une raison suffisante, il s'obstina à soutenir que l'accusé étoit en état de supporter la punition méritée, il élevoit la voix, et parloit avec beaucoup de feu et de vivacité. Le cadi qui ne pouvoit opposer à ses représentations rien de raisonnable, y répondit d'une manière singulière, mais efficace. Ah, ah, lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi; apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puisque tu parles tant, et que tu ne sens pas la foiblesse que nous éprouvons; et sur-le-champ il lui fait donner la bastonnade comme à un prévaricateur de la loi de Mahomet dont il ne gardoit pas le grand ramadan. L'argument n'étoit pas juste, mais il étoit péremptoire, et le pauvre malheureux ne put y répondre que par ses cris.

A ces trente jours de pénitence succèdent trois jours de réjouissance qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille on commence à dresser dans tous les bazars, et dans toutes les places, des divans chargés de tapis et de carreaux. C'est là qu'on mange en public; c'est là qu'on reçoit les visites, c'est là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font balancer avec des cordes qui sont attachées des deux côtés aux fenêtres

du dôme, et qui descendent jusqu'à terre : ce spectacle est le plus couru, et il tient presque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'il n'en coûte rien pour être spectateur, et que pour son argent on peut être à son tour acteur si l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur sur un ais en triangle, dont chaque coin est soutenu par quatre cordes. Dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes et d'autres instruments barbaresques, dont le son se mêle avec celui des tambours qui font comme la basse de la musique. Dans l'espace de quelques moments, l'homme se trouve élevé jusqu'à la voûte, dont la hauteur égale celle de nos églises de France les plus exhaussées. Dans cette position les plus hardis et les plus habiles se prennent avec les pieds à des cordes attachées en travers; alors ils quittent leur siège, ils se roulent sur ces cordes quelque temps, puis avec le secours d'autres cordes ils descendent jusqu'à terre, la musique cesse, et fait place aux battements de mains et aux applaudissements des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force et de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sous de France pour se don-

ner  
à ce  
des  
n'en  
plac  
dont  
haut  
nies  
sont  
jusq  
rapie  
veme  
cher  
les p  
outr  
en li  
pivo  
tant  
au-d  
en re  
est la  
pend  
matin  
que j  
sure  
ces cr  
mach

ner ainsi en spectacle au public. Un aga préside à ces jeux, et reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge : les jeunes gens n'en sont pas exclus, ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, et le haut à égale distance de la voûte; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises sur lesquelles sont assis les garçons et les filles depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, et les chaises, qui suivant son mouvement se tiennent toujours droites et sans pencher, font voir ces enfants successivement sous les pieds et sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela de petits tours composés de planches en ligne horizontale, et qui roulent sur un pivot. Dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, sont placés les enfants au-dessous de dix ans, et ils passent rapidement en revue devant toute l'assemblée. Voilà quelle est la principale occupation des Musulmans pendant ces trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et voilà ce que j'ai appelé les pâques turques. Je vous assure que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horizontales, le bruit effroyable des machines, et le mélange de tant de voix con-



fuses, font un spectacle qui donne plus d'horreur que de plaisir. Ah, que ces pâques sont différentes des pâques chrétiennes ! Commençons par le carême qui les précède.

Nous sommes ici presque aux portes de la fameuse Antioche, où saint Pierre établit d'abord et la Chaire de vérité et le Siège apostolique. Vous savez que cette ville fut la première de toutes les villes de l'univers qui eut le bonheur et la gloire de voir naître dans son sein des adorateurs fidèles, et de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ses murs. Docile à la voix des apôtres, ils lui transmirent leur esprit, elle en suivit les réglemens ; ce fut d'eux qu'elle apprit la manière de célébrer les fêtes, et toutes les autres pratiques de la religion. Bientôt toutes les villes d'alentour se formèrent sur elle ; et comme Alep (autrefois appelée *Hiérapolis* et ensuite *Béroé*<sup>1</sup>) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement et le plus religieusement à ses traditions et à ses coutumes. Elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu ; c'est ce qui rend ses tra-

<sup>1</sup> *Berœa.* ( *N. des Éd.* )

ditions plus sûres et ses pratiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austère, et l'on y fait un carême fort rigoureux.

Les Maronites suivent l'usage de l'Église romaine; mais les Grecs, les Arméniens, les Suriens, ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi; ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile, et à l'abstinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste on ne parle jamais de dispense : les enfants de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres; les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujetties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour se soutenir dans leur faiblesse, en rompant le jeûne, jamais ils ne rompent l'abstinence. Si par hasard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'est, selon eux, un péché presque impardonnable dont ils n'osent se confesser, et dont on a bien de la peine à leur donner

l'absolution. Un médecin qui au commencement du carême viendroit leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire grâs pour conserver leur précieuse santé, ne feroit pas fortune; on le regarderoit, je ne dis pas seulement comme un prévaricateur, mais comme un monstre, et comme un ministre du démon: on en auroit horreur, et on le fueroit. Voilà jnsqu'où les Orientaux portent la sévérité dans les sentiments et dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment font les Anglois et les Hollandois. Ici, comme en Hollande et en Angleterre, ils n'observent ni jeûne, ni abstinence, mais on en est scandalisé: les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent commes des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et ne pouvant lessoutenir, plusieurs d'entre eux pendant le carême ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur disons-nous, c'est aux temps heureux du christianisme naissant

que vous voulez qu'on remonte pour justifier les traditions; c'est aux quatre premiers siècles de l'Église que vous en appelez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent que les traditions apostoliques; traditions qu'ils ont reçues de la fameuse Antioche, qu'ils regardent comme leur mère. Cette objection embarrasse nos protestants; ils n'osent avancer que la confession, le jeûne, le carême, l'abstinence, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le purgatoire, l'adoration de la croix, l'invocation des saints, etc., sont des inventions papistiques et sorties de la boutique de Satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'est point ici question ni des papistes, ni de la Babylone, ni de l'Antechrist : ce sont là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardiesse qu'inspire l'hérésie, peuvent en imposer en Europe, mais qui ne signifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche et abandonner les apôtres. Le pas est difficile à faire; aussi ces messieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une dispute où ils auroient du dessous; et plus

sages qu'en France, ils gardent sur tous les points contestés, sur toutes les pratiques de la religion, un respectueux et profond silence, bien persuadés qu'ils n'auroient pas pour eux le suffrage de l'Église grecque. Cette conformité de sentiments entre l'Église grecque et l'Église latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions. Je connoissois il y a quelques années fort particulièrement un ministre de la nation hollandoise; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit : je m'entretenois souvent avec lui, parce qu'il parloit fort aisément latin. Il s'embarqua, et avant son départ il me dit en confidence qu'il alloit en Italie pour y songer sérieusement à une affaire importante sur laquelle ses yeux lui avoient fait faire de sérieuses réflexions qui l'avoient changé.

Messieurs de la religion prétendue réformée n'oseroient ici dogmatiser; du moins ils ne le feroient pas impunément. Il y a quelque temps qu'un ministre anglois zélé pour sa secte, fit imprimer à grands frais un catéchisme de sa façon : il prétendoit faire couler dans l'esprit et le cœur de tous les chrétiens le poison dont il étoit rempli; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, sans que les mission-

nain  
le n  
les  
que  
Chr  
atta  
rém  
quer  
et le  
prie  
et en  
chèr  
hach  
rien  
Turc  
mère  
qual  
les J  
Que  
le se  
honn  
enne  
Au  
born  
du M  
nages  
visité

naires fussent obligés de se donner pour cela le moindre mouvement. Les chrétiens de toutes les nations de l'Orient ne savent ce que c'est que de douter de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie; et ils ont un si grand attachement pour leurs jeûnes et leurs carêmes, qu'ils mourroient plutôt que d'y manquer. Ils ont aussi reçu d'Antioche, leur voisine et leur maîtresse dans la foi, la coutume de prier pour les morts. L'invocation des saints, et en particulier de saint Georges, leur est si chère et si précieuse, qu'ils se feroient plutôt hacher en pièces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs même ont pour Marie : ils l'appellent la mère du grand prophète Jésus, et en cette qualité, ils la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle. Quel étrange contraste! Des hommes nés dans le sein du christianisme refusent à Marie des honneurs que lui rendent les plus implacables ennemis du nom chrétien.

Au reste le respect des Musulmans ne se borne pas à la mère de notre Dieu; le sépulcre du Messie est un des termes de leurs pèlerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont visité les sépulcres des deux prophètes comme

dés hommes d'une piété extraordinaire; et à ce double pèlerinage sont attachées des marques de distinction : c'est un saint, dit-on, il a été à Jérusalem et à la Mecque. Un de nos marchands qui a demeuré long-temps dans la cité sainte, et qui avoit vu plusieurs fois de ces pèlerins turcs, m'a raconté qu'ils alloient sur leurs genoux, et se trañoient à terre depuis la porte jusqu'au saint sépulcre; qu'avant d'y entrer ils ôtoient la cesse de leur turban (c'est chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, et une marque de respect quand on le fait volontairement); qu'ensuite ils se prosternoient; qu'ils faisoient des inclinations profondes, et qu'ils frappaient de leur tête le pavé. Ce spectacle, ajoutoit-il, m'a toujours édifié, et m'a quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le grand-seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux et magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du trône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur et de conservateur de la cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible pour de pauvres chrétiens captifs de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent : aussi croient-ils fermement tous les articles de la foi, tandis que des

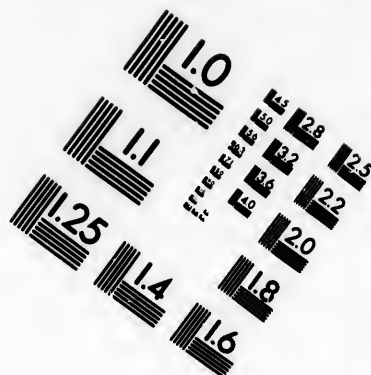
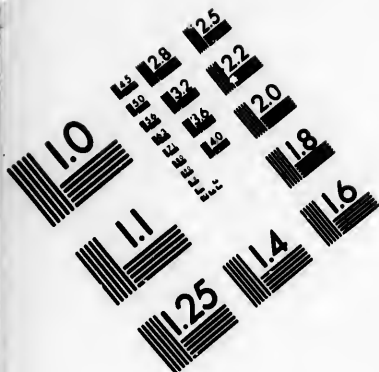
chr  
mal  
dou  
de r  
don  
revi  
bren  
Il  
jour  
fête.  
Mar  
schis  
les m  
fête c  
en E  
medi  
ques,  
medi  
mang  
soleil  
fessé  
son s  
que le  
romai  
qu'il  
croyo  
à en f

chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels et affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet , mon révérend père; mais pardonnez à mon zèle cette petite digression. Je reviens à la manière dont nos chrétiens célèbrent la pâque.

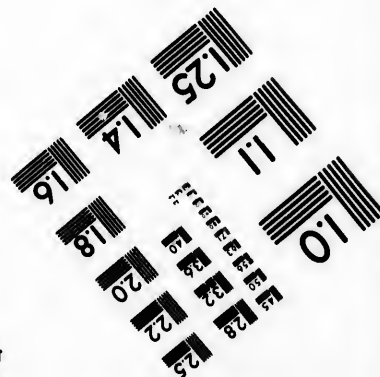
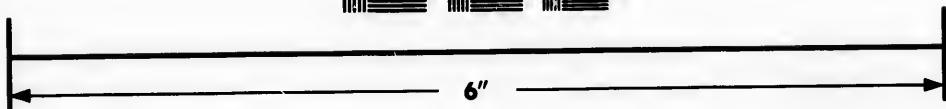
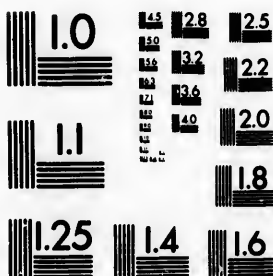
Ils appellent le jour de la Résurrection , le jour de la grande fête, ou simplement la grande fête. Les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Maronites , tous enfin, soit hérétiques, soit schismatiques, soit catholiques, tous observent les mêmes pratiques; tous font trois jours de fête consécutifs comme en Europe , et , comme en Europe, la soleanité commence dès le samedi saint; ils ne jeûnent pas la veille de Pâques, parce que jamais ils ne jeûnent le samedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le soleil couché. Il y en eut un qui s'étant confessé à notre supérieur, après avoir abjuré son schisme, lui promit qu'il n'en mangeroit que le lendemain, pour se conformer à l'Église romaine , et il lui ajouta que c'étoit tout ce qu'il lui pouvoit promettre, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir encore engager sa famille à en faire de même.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18 20 22 25  
16 19 28 32

51 52 53  
01

Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils se rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles : Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité : Oui, lui répond-on, il est véritablement ressuscité : Réjouissons-nous donc, ajoute-t-il. Dans ce beau jour, on pare les maisons, on porte ses habits les plus magnifiques, et il n'est personne qui n'ait sur lui quelque chose de neuf. On sort de l'église sur les dix heures, et jusqu'au soir on rend ses visites. Tout s'y passe avec une décence et une cordialité charmante. Partout on voit régner une innocente joie, et l'on s'aperçoit bien que c'est la religion qui l'inspire.

Dès le samedi saint toute la nation françoise et tous les religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes : messieurs les Hollandois et les Anglois nous firent le même honneur. Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel et de ces politesses réciproques : François, Anglois, Italiens, Hollandois, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux nations au milieu desquelles nous vivons ; et ces nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient.

Nous destinâmes le lundi à rendre nos visi-

tes ; nous passâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'est la demeure des chrétiens. Toutes les rues étoient remplies de gens de toutes les nations , et même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs , pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfants. Ceux qui se rencontroient se disoient à l'envi : Réjouissez-vous , car Jésus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours on n'entend que ces paroles que la religion met à la bouche de tous les chrétiens, et toutes les langues paroissent consacrées à annoncer le grand mystère de la Résurrection.

Notre première visite fut chez l'archevêque des Maronites. Un curé nous reçut à la porte, et nous conduisit à la grande salle du prélat : c'étoit la salle d'honneur, et par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon révérend père, cette salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire ; cela choque vos idées françoises ; mais cela n'en est pas moins vrai, et je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis , sur lequel sa grandeur étoit assise les jambes

croisées à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ses côtés étoit son grand-vicaire, et après le grand-vicaire deux ou trois curés, tous dans la même posture. Dès que nous parâmes, aussitôt l'archevêque se leva; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira. C'est la coutume en ce pays. Les prêtres et les religieux baisent la main des évêques, et les laïques celles des prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues, et en présence des Turcs.

De là nous allâmes chez le patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son divan, dans une salle aussi belle et aussi magnifique que le peuvent être nos églises d'Europe. Ne soyez pas scandalisé de ce changement de décoration, et ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété. Le vertueux prélat à ses vûes; son dessein, en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire un jour une église: c'est le tour que prennent ici les chrétiens. Comme il leur est défendu par l'alcoran d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de la loi, ils font bâtir de grandes salles voutées qu'ils habitent quelques an-

né  
la  
l'o  
au  
do  
fit  
mè  
bo  
sch  
con  
da  
sir  
ob  
ho  
et  
Il  
ass  
dir  
pre  
dés  
et  
de  
ha  
nit  
me  
tab

nées ; ils demandent ensuite à la sublime Porte la permission de les changer en églises , et ils l'obtiennent aisément , pourvu qu'ils donnent au grand visir une certaine somme d'argent dont on convient. Cette petite explication suffit pour excuser la magnificence du prélat , et même pour lui attirer des éloges. Il est très bon catholique. Après sa conversion, les Grecs schismatiques qui ne voulurent pas être de sa communion , et qui étoient le parti dominant dans la ville de Damas, où il résidoit, se choisirent un autre patriarche , et ce partage l'a obligé de venir fixer son siège à Alep. C'est un homme très bien fait, qui a beaucoup d'esprit, et des manières fort polies et fort engageantes. Il voulut que nous eussions l'honneur d'être assis à ses côtés sur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux prélats il fallut prendre du café. Les Orientaux se croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs hôtes, et méprisés si leurs hôtes refusoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux princes de l'Église, nous passâmes chez les principaux habitants suriens, arméniens, grecs et maronites; partout on nous reçut dans un appartement bien paré , où pendant les trois jours la table est toujours dressée pour régaler ceux

qui se présentent. Il y avoit partout des œufs durs , des dattes , des raisins , des figues , des pistaches , et plusieurs sortes de confitures. Chacun choisit parmi cès mets différents ; et dès qu'on en a goûté , on vous présente un coup de vin et d'eau. On vous laisse la liberté de ne boire et de ne manger que si peu que vous voulez ; mais à chaque visite il faut manger et boire , et en user autrement , ce seroit une impolitesse. Cette liberté rend ces visites supportables , et quelque multipliées qu'elles soient , nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvénients et qu'on en soit incommodé.

En voilà assez , mon révérend père , pour faire sentir la différence qui se trouve entre notre carême et le ramadan , entre les solennités turques et les solennités chrétiennes. A ne juger des deux religions que par cet extérieur, la nôtre l'emporteroit de beaucoup dans l'esprit de tout homme sensé et raisonnable. L'innocence , la piété , la décence , tout parle en sa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonstanciés vous fatiguent ou vous ennuient : on est si curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de l'étranger : les coutumes , la religion , les mœurs piqueroient-elles moins notre curiosité ?

1  
cès  
sur  
ton  
d'A  
Ar  
les  
ces  
son  
extr  
tent  
vou  
teur  
d'id  
cher  
le r  
pèce  
C  
jour  
latic  
inéb  
que  
Il  
noit  
sa r  
N'es  
tion



Nos pères d'Alep ont toujours le même succès dans leurs missions ; la moitié de la nation surienne est déjà catholique, et nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep seront réunis au bercail de l'Église. Les Arméniens et les Grecs reviennent aussi tous les jours de leurs erreurs. Ne méprisons point ces conquêtes, mon révérend père ; elles ne sont quelquefois rares, que parce qu'elles sont extrêmement difficiles, et si quelqu'un étoit tenté de les mépriser, faites-le souvenir, je vous en conjure, de ce que dit un saint docteur, qu'il est plus aisé d'éclairer des milliers d'idolâtres, et de toucher des milliers de pécheurs, que de persuader un hérétique, et que le retour sincère d'un schismatique est une espèce de prodige.

Ce prodige se renouvelle cependant tous les jours sous nos yeux, et nous avons la consolation de voir de nouveaux convertis, fermes et inébranlables dans la foi, la confesser publiquement et généreusement.

Il y a quelques jours qu'un Surien qui venoit de faire son abjuration fut interrogé sur sa religion par un patriarche schismatique. N'es-tu pas Franc, lui dit le prélat ? La question étoit susceptible d'ambiguïté et d'équivo-

que : par le nom de Franc on entend ici et les Européens et les catholiques romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'étoit pas assez claire pour être obligé de se déclarer nettement. Non, dit-il, je ne suis pas Franc. Mais, poursuivit le prélat, n'as-tu pas embrassé la religion des Francs ? De quels Francs me parles-tu, répondit le Surien ? Pour bien comprendre cette réponse, il faut savoir que les chrétiens de ce pays abhorrent la religion des Anglois et des Hollandois, qu'ils disent n'être pas bons Francs. Pour couper pied à toute tergiversation, je te demande, dit le patriarche, si tu ne suis pas les dogmes du Pape et de l'Église romaine ? La question étoit trop pressante pour ne pas s'expliquer : dissimuler, c'eût été trahir sa foi. Oh ! oui, répondit le Surien, et je m'en fais gloire. A quoi penses-tu, infidèle ? répliqua le schismatique. A quoi je pense ? et ne sais-tu pas, Seigneur, que presque toute notre nation croit déjà comme moi ; et que bientôt nous serons tous réunis à l'Église de saint Pierre de Rome ? Vous vous vantez d'être mieux instruits que nous, d'être nos maîtres et nos pères en Jésus-Christ, ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, et n'est-il pas honteux que nous soyons obligés de vous pré-

ven  
n'y  
In p  
lui r  
lui p  
que  
vol  
aut  
ques  
ridic  
port  
et ex  
com  
lide  
com  
s'avi  
faire  
pas

Je  
finir  
tures  
qui  
pas  
En  
chef  
que  
déjà

venir ? Piqué de ces justes reproches, le prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Évangile : *In peccatis natus es totus*, etc. ; et de dépit il lui rendit les six piastres qu'il avoit reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau catholique qui ne s'attendoit pas à ce présent les reçut volontiers ; ce fut autant de gagné pour lui, et autant de perdu pour le patriarche, qui quelques jours après en tira une vengeance aussi ridicule qu'impuissante. En passant devant la porte de ce Surien, il anathématisa sa maison, et excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication étoit-elle bien juste et bien valide ? Vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne s'avisa pas de reporter les six piastres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conseillé.

Je vous ai promis, mon révérend père, de finir cette lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjouiront ; mais elles ne me firent pas rire dans le temps.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman ; et tandis que je préparois mon petit bagage, on le fit déjeuner. Il n'étoit pas scrupuleux, surtout sur

le vin, et comme il ne vit aucun Turc qui pût le déferer, il en but à son aise. Cette petite gracieuseté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine, qu'il me fit monter sur mon mulet qui n'avoit ni sangle ni étriers. Il poussa le sien, le mien voulut aller de compagnie, et au premier mouvement je tombai sur la tête dans un chemin semé de cailloux. Mon équipage suivit en même temps, et tomba sur moi. Je me relevai cependant sans être blessé, et comme j'avois perdu mon conducteur de vue, j'appelai à mon secours. Un Turc descendit de la colline voisine, il m'aida officieusement à remettre la charge sur le mulet, et après m'avoir demandé si je n'avois point de mal, il me prit entre ses bras et me remonta sur ma bête. Ce petit accident me rendit sage à mes dépens, et je n'allai plus que le pas. J'arrivai sur le midi auprès d'un vieux château ruiné, où devoit s'assembler la caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à cinquante ou soixante pas de ce château m'asseoir sur le bord d'une rivière pour y diner. Mon dîner consistoit en deux œufs durs et un peu de fromage; mais je comptois du moins le manger seul et tranquillement, lorsque tout-à-coup je vis deux Arabes à mes côtés qui m'en demandèrent leur

part  
beau  
pro  
dou  
noix  
poin  
men  
J'ain  
dant  
don  
de p  
Q  
la pl  
lequ  
tôt  
char  
La p  
ceper  
dépo  
parce  
agréa  
c'est  
étoile  
je dé  
teur  
voir  
tour

part; je ne sais par où ils étoient venus. J'eus beau leur protester que je n'avois pour toutes provisions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biscuits, quelques noix, et la moitié d'un fromage; ils n'eurent point égard à mes représentations, et ils me menacèrent avec leurs fusils et leur hangiar. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route que d'être poignardé; je leur donnai quelque chose, et ils se contentèrent de peu.

Quand il fallut se coucher, je choisis pour la place de mon lit un rebord de muraille sur lequel j'étendis une méchante pailleasse, ou plutôt un de ces paillassons qu'on met sous la charge des mulets de peur qu'ils ne se blessent. La place n'étoit pas trop bonne, elle me fut cependant enviée et disputée. Un Turc y vint déposer ses armes, et me dit qu'il la retenoit, parce qu'elle étoit la plus commode et la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvois, c'est qu'on y voyoit la mer, la lune et les étoiles. J'avois de la peine à céder, et comme je défendois le terrain, Soliman mon conducteur accourut au son de ma voix; après m'avoir gracieusement et fait mille honnêtetés, il se tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de

maître, et lui dit qu'il me connoissoit, que j'aurois cette place, parce que j'étois un docteur de ma loi, et un docteur Franc. Ce mot de docteur étourdit mon adversaire qui se retira. Vous voyez, mon révérend père, que cette honorable qualité dont certaines gens font si peu de cas n'est pas toujours inutile.

Le lendemain au soir ce fut encore une nouvelle scène. Nous étions campés dans une prairie qui n'étoit séparée du cimetièrè des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverois dans ce cimetièrè un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'est une espèce de surtout dont se servent les voyageurs sur mer et sur terre, comme on se sert aujourd'hui en France de redingote, et qui ne diffère en rien de la robe d'un capucin, sinon qu'il s'ouvre par-devant, et qu'en dedans il est doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote, et j'allai m'étendre sur le sépulcre d'un Turc qu'on avoit enterré depuis quelques jours : la pierre qui le fermoit me parut disposée à mon gré pour reposer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit raffinement de délicatesse me coûta cher. A peine eus-je dormi l'espace d'un quart d'heure d'un sommeil profond et tranquille, que plu-

sieurs Turcs de notre caravane commencèrent à s'écrier que je profanois et le sépulcre et le cimetièrre, et tous concluoient que c'étoit un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidèle fût couché sur le corps d'un de leurs fidèles à qui le grand prophète Mahomet avoit ouvert les portes du Ciel. Mon charitable Soliman n'étoit pas dévot, il traitoit ce zèle outré de superstition : mais il sentoit bien que nous n'étions pas les plus forts, et il craignoit pour moi. Il les apaisa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étois, et il me fit coucher sur une couverture qu'il étendit par terre entre ses mulets et ses ballots de marchandises. Je dormis là, sans que les mulets, qui me touchoient, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fissent aucun mal. Rien n'est plus doux que ces animaux, et dans tout ce pays c'est un proverbe assez commun parmi les Francs, que les bêtes ont ici la douceur et l'humanité des hommes, et les hommes la férocité et la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, et au milieu d'une nuit obscure et noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux et bordé de précipices. Comme on ne pouvoit aller qu'un à un, chacun s'étu-



doit à suivre ce'ui qui le précédoit. J'avois heureusement devant moi un Turc que j'apercevois plus aisément, parce que la cesse de son turban étoit blanche; c'est ce qui distingue les Turcs d'avec les chrétiens. La mienne étoit bleue, comme l'est celle de tous les prêtres Grecs ou Maronites; ceux qui ne sont pas prêtres peuvent en porter de rouges ou de violettes, et celle des Juifs est ordinairement rayée. La cesse de soie verte est le partage des seuls descendants de Mahomet.

Il y a quelque temps qu'un ambassadeur du grand-seigneur auprès du roi de Perse se plaignoit à ce prince, de la part du sultan son maître, de ce qu'il permettoit aux domestiques et aux personnes de la plus basse condition, de porter cette couleur qui étoit celle du grand prophète. Le roi de Perse répondit en riant à cet ambassadeur, que de toutes les couleurs la verte étoit la plus commune et la plus méprisable, parce que les hommes et les bêtes la fouloient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu est la couleur du Ciel qui est au-dessus de nos têtes. Cette réponse déconcerta l'ambassadeur, et il n'insista plus sur cet article de ses instructions.

Fatigué d'une si pénible marche, j'aperçus



plusieurs arbres dans un petit vallon ; je voulus aller m'y reposer , je trouyai que les plus distingués d'entre les Turcs y avoient déjà dressé leurs tentes : je me retirai , et j'allai m'appuyer contre nos ballots, exposé à l'ardeur du soleil qui étoit insupportable, quoiqu'au mois de novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un fingham de café sans sucre ; ce n'étoit pas un grand régal pour moi. Instruit des coutumes du pays , je l'acceptai cependant, et je m'en accommodai, parce que j'étois tout baigné de sueur ; en revanche je lui donnai six noix : je dis six, car il m'étoit important de les compter ; il me parut content, et pendant le reste du voyage nous nous fimes réciproquement tous les jours ce petit présent.

Le jour suivant nous campâmes sur le bord d'une rivière, sous un ombrage frais et charmant. Mais ce fut un autre embarras, mes provisions étoient bien diminuées, et je n'avois presque rien pour souper. Soliman, mon incomparable Soliman, seul confident de mes besoins et de mon indigence, m'apporta deux petits oiseaux grillés sur la braise ; les chasseurs de notre caravane les lui avoient donnés. J'en pris un, et je lui laissai l'autre ; il y joignit un bassin rempli d'un riz si solide, que la cuiller

pouvoit à peine y entrer, et par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'étoit point là question de répugnances, j'étois fait aux façons du pays; nous nous en servîmes alternativement; il commença à manger le premier, en me disant: Mange, cela est bon, ne crains rien. Nous bûmes dans la même cruche de l'eau tant que nous voulûmes, sans frais et sans scandale; je dis dans la même cruche, en France ce seroit incivil d'en user ainsi, et parmi eux ce seroit n'être pas homme d'en user autrement: ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vu des esclaves mores manger à la table de leurs maîtres, et choisir ce qui étoit de leur goût. Tout cela est contre la politesse française; mais ils prétendent eux que cela est selon les lois de la nature et de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent: Nous sommes tous hommes, disent-ils, et par conséquent tous égaux dans notre origine: un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourroit leur répondre que cela est selon les lois de la nature, mais non pas de la nature civilisée et perfectionnée par l'éducation: ils n'entendent point tous ces raisonnements, et ils se moquent des règles austères et gênantes de notre politesse.

De là nous arrivâmes aux portes d'une ville, et nous n'y entrâmes point. Tous les habitants sortirent en foule, les uns par curiosité, pour voir de nouveaux visages, les autres par inclination, pour trouver des gens de connoissance. Les Turcs cherchoient des Turcs, les Grecs cherchoient des Grecs, et les catholiques des catholiques. Comme je n'étois connu de personne, je fus le spectateur tranquille de ces empressements, et je ne pouvois faire qu'un personnage muet. Je n'avois point de diner à commander, et il me restoit encore quelques biscuits dans mon sac. Je ne songeois qu'à me délasser, et qu'à considérer la situation des lieux, lorsque des gens s'approchèrent de moi, me saluèrent respectueusement, et me baisèrent la main; c'étoient des chrétiens maronites qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étois prêtre. Je les laissai faire, et quand ils virent que je ne me défendois point, ils vinrent en foule faire la même cérémonie, et me donnèrent en présence des Turcs cette marque de leur respect. Le curé vint lui-même; mais comme il étoit mon collègue dans le sacerdoce, il ne me baisa point la main. Il me pria de le suivre, et il me conduisit dans sa maison : il me donna à diner. On servit des œufs

brouillés, et c'étoit tout, mais c'étoit beaucoup pour moi. Après le dîner il me montra son église. Dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voisinage me suivirent; ils vouloient voir un prêtre Franc. Je chantai tout haut les vêpres et les complies de la Toussaint, et matines et laudes pour le jour suivant. On me tint toujours compagnie; si l'on m'avoit laissé seul, j'aurois cessé de chanter, et l'on ne m'abandonnoit point parce que je chantois toujours. Le chant de l'Église romaine, qu'ils n'avoient jamais entendu, avoit sans doute pour eux des agréments; il avoit du moins celui de la nouveauté.

Si je vous faisois la description de cette église, mon révérend père, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur vous feroit verser bien des larmes. C'étoit une étable; non, ce n'étoit pas une étable, c'étoit quelque chose encore de plus indécent. Tout l'édifice consistoit en un petit carré que formoient quatre murailles, qui portoient quatre soliveaux, sur lesquels on avoit mis des fagots de bois ou d'épines. On avoit fait au-dessus une terrasse sur laquelle on se promenoit, et qui se trouvoit au niveau d'un pré auquel elle étoit contiguë. Le bon curé m'éta la tous ses orne-

ments; ils consistoient en une pauvre chasuble; l'aube et la nappe étoient extrêmement noires, et je crois qu'il s'en servoit depuis plus de six mois. Il n'y avoit point de devant d'autel, et la pierre étoit toute nue. Il me dit qu'il alloit le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, et il en tira quatre images rouges assez grandes qu'il attacha sur la muraille avec des épingles: c'étoit un présent que lui avoit fait en passant un missionnaire jésuite. Le présent n'étoit pas considérable; c'étoit de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sous. Il me regarda ensuite, et je lui fis connoître que j'étois content de ce nouvel ornement. Si j'avois pu ouvrir mon paquet, je lui aurois donné ce qui lui étoit nécessaire; quelque bonne ame en France n'en auroit dédommagé. Il n'y avoit point de lampe dans cette église, et cependant le saint-sacrement y étoit. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avoit point. Le saint-sacrement étoit dans une petite boîte rouge, et ce ciboire de bois peint étoit sur un des gradins de l'autel avec le chandelier: c'étoit encore un présent d'un missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermoit,

et l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la piscine des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien ! que notre Dieu est grand , mon révérend père , mais qu'il est bon , il s'abaisse à tout pour nous sanctifier !

Aussitôt que j'eus rejoint ma brigade , mon curé reconnoissant m'envoya deux poules cuites et une courge remplie de vin. Avec cette augmentation , ou plutôt ce supplément de provision que la Providence m'avoit ménagé , je me crus riche , et dès le lendemain je comptois en faire part à mon charitable Soliman. J'avois mangé de ses oiseaux , il étoit bien juste qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner je versai du vin dans ma tasse , et pour y mettre de l'eau , je pris la cruche de mon voisin , le Turc au café ; il me laissa faire , et alla la laver à la fontaine : il la croyoit immonde , parce qu'il en étoit tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à sa superstition , et dès qu'il l'eut rapportée , je recommençai ; il se leva et recommença la même cérémonie ; enfin je dévoilai le mystère , et je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva , je lui contai ma petite disgrâce , et je le priai de me mener dans quelque endroit

sép  
den  
pet  
par  
il ét  
reg  
suln  
T  
Tur  
qui  
le sc  
fraic  
plir  
tasse  
allha  
tes,  
je tr  
crier  
soif.  
Turc  
de pr  
avec  
boire  
moqu  
son a  
pond  
sur m

séparé où nous puissions dîner ensemble. Il ne demandoit pas mieux, il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachoient; d'ailleurs il étoit du pays des Druses, et les Druses sont regardés comme des hérétiques par les Musulmans.

Tout alloit bien jusque-là, mais bientôt mon Turc superstitieux me fit encore une chicane, qui pensa me susciter une mauvaise affaire. Sur le soir j'avois soif, et je voulois boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine, il venoit d'y remplir sa cruche; dès qu'il me vit puiser avec ma tasse, il se mit à crier de toutes ses forces; *ia allha!* (ô Dieu!) A son embarras, à ses gestes, à ses cris, à ses plaintes, je sentis bien que je transgressois quelque loi: mais je le laissai crier, et je me hâtai de boire, parce que j'avois soif. Sur ces entrefaites arrivoient d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce chrétien en a puisé avec son *finghen* avec lequel il a coutume de boire du vin, la fontaine est immonde. Ils se moquèrent de lui en disant: *â lâ nafra!* (sur son ame, sur sa conscience); et moi je répondis, *naâm â lâ nâfsi*, oui, sur mon ame, sur ma conscience, je me charge volontiers de

cette affaire , je la prends sur moi. Je fus cru préférablement à lui ; cependant il est certain que selon leurs idées la fontaine est immonde, et je ne sais pas de quelle eau ils se serviroient pour la purifier.

Nous descendîmes dans une vallée où j'aperçus une infinité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on est étranger on admire tout. De ces cabanes je vis sortir des personnes habillées d'une manière qui me frappa : leurs habits étoient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries et de sequins d'or de Venise ; les femmes avoient non seulement des pendants d'oreilles, mais des pendants de nez. L'expression est neuve ; mais elle est juste. Elles avoient des perles aux deux narines ; et les plus riches en avoient le nez si chargé , que je m'étonnois comment il pouvoit les soutenir sans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, et nous passâmes fièrement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, et encore plus les François sans armes que les Turcs armés. On me disoit dans la caravane : Un François contre cinq Arabes , et un Arabe contre cinq Turcs. Cela est bien glorieux à notre nation, et l'on

peu  
ter  
l  
pat.  
lui,  
dév  
voy  
com  
que  
me p  
min  
gent  
d'un  
dant  
orti  
main  
rend  
Le  
par  
m'eu  
et je  
les fe  
ger a  
Dans  
a des  
avoit  
n'y a



peut juger par là jusqu'où s'est répandue la terreur du nom françois.

Enfin nous arrivâmes à Cafetin; c'est la patrie de mon fidèle Soliman; je fus logé chez lui, et pour me faire compagnie il invita mon dévot Turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avois mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut pour la première fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me présenta me dégoûtoit, j'eus le temps d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vite, et le souper ne dura pas plus d'un quart d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais seulement quand ils sont sortis de table. Après le repas il se lavent les mains avec de l'eau et du savon: la malpropreté rend cette précaution nécessaire.

Les amis de mon hôte vinrent me voir, plus par curiosité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loisir, ils se retirèrent, et je fus fort surpris de voir toutes les filles et les femmes qui composoient la famille, se ranger autour de moi, et me tenir compagnie. Dans ce pays jamais elles ne paroissent où il y a des hommes: apparemment que Soliman leur avoit dit que j'étois un religieux franc, et qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour elles de res-

ter toutes ensemble avec moi. Ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles avoient leur voile levé. Il est vrai que je ne les regardai jamais au visage; ce seroit ici la plus grande incivilité, et dès qu'elles s'en aperçoivent, elles laissent tomber leur voile. Telles sont les lois austères que leur imposent et l'éducation et la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs sont différentes des nôtres! dans toutes mes missions d'Europe jamais j'en avois reçu tant de marques de bonté et de bienveillance que j'en reçus de cette famille infidèle. Ces bonnes gens me parloient éternellement, et je ne les entendois pas; ils avoient la patience de tourner la phrase en tant de manières, qu'enfin je comprenois quelque chose. Nos François, tout polis qu'ils sont, n'ont pas ordinairement cette complaisance pour les étrangers. Pour eux ils m'entendoient parfaitement, parce que je ne leur disois que ce que je savois. Il est vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expressions, mon accent, les faisoit quelquefois sourire, mais c'étoit d'une façon plutôt aimable que choquante, et plus capable de m'encourager que de me déconcerter. Savez-vous l'arabe, me disoient-ils? Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. Savez-vous le turc? Non. Que savez-vous

done  
le lat  
qu'il  
dont  
ment  
me té  
bien v  
prend  
sauver  
conno  
manqu  
seroit  
polyga  
d'avan  
çoivent  
dans la  
seroit  
conver  
Char  
noltre  
vois le  
mais j'e  
encore  
tites ba  
j'avois  
mais je  
la croix

donc? Je sais le françois, le grec, l'italien et le latin. Je sais toutes les religions; je sais qu'il n'y en a qu'une véritable, qui est celle dont je fais profession, et vous, malheureusement, vous l'ignorez. Mais puisque vous me témoignez tant d'amitié, quand je saurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous instruire, et tâcher de vous sauver. Ces promesses étoient reçues avec reconnaissance. Hélas! mon révérend père, il ne manque ici que des missionnaires; la moisson seroit abondante. Les Druses ont en horreur la polygamie, et quoique pour ne pas s'attirer d'avaries et de mauvais traitements ils ne reçoivent aucuns sacrements dans la pratique, dans la spéculation ils n'en rejettent aucun. Ce seroit là deux grands acheminements à leur conversion.

Charmé de tant d'attention, je voulois reconnoître une si affectueuse hospitalité; je ne pouvois le faire que par quelques petits présents, mais j'étois bien pauvre. Je trouvai cependant encore dans le fond de mon sac quelques petites bagatelles d'Europe que je leur distribuai: j'avois bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'osois les leur présenter, de peur que la croix ne leur fit peine, et qu'ils ne fissent

en ma présence quelque insulte à ce signe sacré de notre salut. Je m'enhardis pourtant, et je me hasardai d'en donner un à une petite fille qui étoit encore à la mamelle. Mais quelle fut ma surprise, quelle fut ma joie, quand je vis la mère ôter le chapelet à cet enfant, et en baiser la croix, et la porter sur sa tête pour marquer son respect ! le chapelet fit la ronde dans toute l'assemblée ; on l'admiroit, on le considéroit, on le baisoit. Voilà des infidèles bien chrétiens, me disois-je à moi-même. Hélas ! il ne leur manque que des missionnaires pour les instruire. Mais si nous ne les instruisons pas, c'en'est pas notre faute ; permettez-moi de vous le dire, mon révérend père, c'est la vôtre. Envoyez-nous du secours.

Tandis qu'on rendoit à la croix les hommages qui lui sont dus, un petit voisin âgé de dix ans s'étoit glissé dans la chambre pour me voir de plus près ; c'étoit le fils d'un Turc. Il voulut à son tour voir ce chapelet, qui faisoit l'objet de la curiosité ; mais dès qu'il en aperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui se trouva assez près de lui, et il se mettoit en disposition de la briser. La maitresse du logis l'arrêta ; elle lui arracha le bâton, et le chassa de la maison.

Après mille remerciements, on garnit d'huile la lampe de ma chambre; c'est ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées, en été comme en hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laissa seul; je fis ma prière, et je pris un peu de repos. Le jour suivant nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon révérend père; j'avoue que comme il est des nouvellistes que les nouvelles n'affectent que quand elles leur annoncent des événements extraordinaires, des villes prises, des batailles gagnées, il est des chrétiens qui ne prennent plaisir à nos relations, que quand on y parle de faits éclatants, de nations conquises à Jésus-Christ, d'empires et de royaumes convertis. Cette lecture ne sera pas du goût de ces sortes de personnes; mais elles me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéressants, ne laissent pas d'avoir leur utilité. Il nous font connoître le caractère des peuples, les pratiques de leur religion, les peines inséparables de la vie d'un missionnaire. Ce sont les objets que je me suis proposés, je crois les avoir remplis: ainsi j'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE

Du P. Fromage, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. le Camus, de la même compagnie, procureur des missions du Levant, avec la relation d'un concile national tenu chez les Maronites le 30 septembre 1736<sup>1</sup>.

A Tripoli de Syrie, le 15 octobre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je préviens vos demandes, et les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnois part du consolant et édifiant spectacle que la religion vient de nous présenter. C'est du synode des Maronites que je parle.

<sup>1</sup> La lettre du P. Nacchi, publiée dans le premier volume, page 106, donne des notions exactes de la nation et de la religion des Maronites.

Dep  
ils av  
géné  
s'éto  
mais  
nal. ?  
la dé  
d'une  
Per  
rend  
miné  
vous  
je suis  
Lon  
prédis  
vant u  
bien d  
tie: u  
mes fo  
taines  
par ob  
zèle e  
répugn  
N'a  
se so  
erreur  
fendre

Depuis leur réunion à la chaire de saint Pierre, ils avoient quelquefois assisté aux assemblées générales de l'Église, et en 1516 leur patriarche s'étoit trouvé au cinquième concile de Latran; mais jamais ils n'avoient tenu de synode national. Tout s'y est passé avec tout l'éclat et toute la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre infidèle.

Peut-être serez-vous bien aise, mon révérend père, de savoir les raisons qui ont déterminé à cette grande action. Je suis en état de vous en instruire : j'ai été l'orateur du synode; je suis assez au fait de tout.

Lorsque je partis de France, si l'on m'avoit prédit que j'aurois l'honneur de prêcher devant un concile, je vous avoue que j'aurois eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie : une pareille distinction est au-dessus de mes foibles talents; mais il est dans la vie certaines occasions, certaines circonstances, où, par obéissance et pour le bien de l'Église, le zèle est obligé de se prêter à tout, malgré ses répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos évêques se soient assemblés pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué; grâces au Ciel,

de pareils attentats sont inconnus depuis plusieurs siècles chez les Maronites. La contagion presque universelle qui s'est répandue dans tout l'Orient, a respecté la pureté de leur foi, et jamais le schisme et l'hérésie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Leur attachement invariable à la chaire de saint Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'Église les ont préservés de ces funestes malheurs, et s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles et plus fidèles. Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentiments et dans ces dispositions : on n'est point en danger d'errer quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos chrétiens étoit pure; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du temps la discipline s'étoit un peu affoiblie. Vous le savez, mon révérend père, l'Épouse de Jésus-Christ est toujours sans rides, mais ses enfants ne sont pas toujours sans souillures; l'Église est toujours sainte, mais la corruption altère quelquefois la sainteté des sujets qui la composent. Insensiblement la succession des années introduit le

relâc  
et ce  
triste  
cesse  
tien.  
nos M  
le san  
quelq  
au sai  
un re  
comm  
tife, c  
soins  
pas n  
zèle p  
dans  
mède  
seroit  
conve  
tiona  
et aux  
D'aill  
selon  
les lie  
décid  
porté  
ou à



relâchement dans les sociétés les plus saintes , et ces révolutions presque inévitables sont le triste apanage de la condition humaine. On ne cesse pas d'être homme parce qu'on est chrétien. Il s'étoit donc glissé quelques abus chez nos Maronites, et ils avoient gagné jusque dans le sanctuaire. Ces taches blessèrent les yeux de quelques personnes zélées ; elles en écrivirent au saint Siège pour demander qu'on apportât un remède prompt et efficace à des maux qui commençoient à s'invétérer. Le souverain Pontife, chargé par sa primauté de veiller aux besoins de l'Église universelle, crut ne devoir pas négliger des avis importants que dictoit un zèle pur et désintéressé. Il jugea que c'étoit dans le pays même qu'il falloit chercher ce remède ; que voyant les choses de plus près, on seroit plus à portée de prendre les mesures convenables. Ils se persuada qu'un concile national donneroit plus de poids aux réglemens et aux défenses qu'on seroit obligé de faire. D'ailleurs le saint Père n'ignoroit pas que, selon les règles ordinaires de l'Église, c'est sur les lieux que ces sortes de causes doivent être décidées en première instance, avant que d'être portées à son tribunal, sauf à lui à en rejeter, ou à en approuver le jugement et la décision.

C'est le parti que prit ce sage pontife; il avoit nommé Mgr Assemani <sup>1</sup>, ablégat apostolique dans ces cantons : c'est un prélat actif et judicieux : il le chargea d'une lettre adressée au patriarche des Maronites. L'ablégat dès la première visite la lui remit entre les mains; je l'ai lue; rien n'est plus sage ni plus ferme.

Sa Sainteté, après avoir exposé les abus qu'on lui avoit dénoncés, enjoignoit au patriarche d'assembler un concile, de concert avec l'ablégat, d'y proposer environ une douzaine d'articles qui regardoient la réforme, et de les faire recevoir, afin qu'appuyés de l'autorité du concile ils eussent plus de force. Comme il n'auroit été ni juste ni même prudent d'agir d'autorité, et de fermer la porte à toutes représentations, le Pape accordoit au patriarche la permission de suspendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos, pour de bonnes raisons, pourvu néanmoins qu'il s'engageât à faire savoir ces raisons

<sup>1</sup> Joseph Assemani, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le séminaire des Maronites, chanoine de l'église de Saint-Pierre, garde de la bibliothèque du Vatican, a été un des plus savants hommes de son siècle, et un prélat des plus vertueux.

au saint Siège, et qu'il promit de s'en tenir à la décision que Rome porteroit quand elles y auroient été mûrement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1° C'étoit une ancienne coutume des évêques maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs religieuses dont l'appartement n'étoit d'ordinaire séparé de celui de l'évêque que par une porte de communication. Les religieux en avoient aussi dans l'enceinte de leur monastère. Croiriez-vous bien, mon révérend père, qu'une chose si scandaleuse ne causoit point ici de scandale, ou n'en causoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée et de la sainteté des prélats et des religieux, et de la sagesse de ces vierges chrétiennes, surtout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, et où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, et répandent des nuages sur la vertu la plus irréprochable. Apparemment que ces religieuses avoient pris la place de ces veuves pieuses ou de ces filles dévotes qui, dans les premiers temps de l'Église, consacrées à l'ornement et à la décoration des autels, ne s'éloignoient guère des basiliques.

2° Le patriarche s'étoit arrogé le droit ex-

clusif de faire les saintes huiles : il les distribuoit aux évêques et aux curés. On étoit obligé de lui donner de l'argent quand on les alloit demander; la taxe étoit générale et sans exception, et le plus pauvre curé donnoit un écu; on ne les avoit pas à moins. Un jour en ma présence un curé venant les demander, n'offrit qu'une pièce de 50 sous; on eut bien de la peine à les lui accorder, et ce ne fut qu'en représentant l'excès de sa pauvreté, qu'il les obtint; un autre, après les avoir reçues, dit, en payant la somme prescrite, à celui qui les distribuoit : Prenez le prix des saintes huiles. J'étois présent à cette scène; elle me révolta, elle m'indigna; je pris la liberté de représenter que c'étoit une simonie. On me dit pour toute réponse que c'étoit la coutume, et l'on crut par-là se justifier pleinement.

3° Les dispenses dans les mariages se vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le patriarche se faisoit donner une certaine somme qui entroit dans son revenu. De là, que d'inconvénients! L'avidité du prélat rendoit les peines ecclésiastiques et moins justes et plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas! et de quoi n'abuse pas la cupidité! Vous

sent  
être

4°

dans  
il ne  
des r  
core  
bour

malg

5°

temp  
mari  
ai cor  
un au  
maria  
trise :  
scand

6°

cents,  
secour  
de po  
aux b  
mêmes  
digenc  
obliga  
petites  
le patr

sentez assez que ce casuel pouvoit quelquefois être arbitraire.

4° Le saint-sacrement ne se conservoit pas dans la plupart des églises de la campagne, et il ne se trouvoit d'ordinaire que dans les églises des religieux. De là, quels inconvénients encore, et combien de chrétiens dans certaines bourgades éloignées étoient, à la mort, privés malgré eux de ce secours privilégié !

5° Contre l'ancien usage établi et observé de temps immémorial, on permettoit à des prêtres mariés de convoler à de nouvelles noces. J'en ai connu un qui étoit dans le cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait prêtre après son mariage, s'étoit marié trois fois après sa prêtreise : on dissimuloit, on toléroit même ces scandales.

6° Les églises restoient sans ornements décents, et les membres de Jésus-Christ, sans les secours nécessaires. Ici les évêques sont chargés de pourvoir à la décoration des temples et aux besoins des pauvres ; mais pauvres eux-mêmes, par la multiplicité des sièges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que cent cinquante petites paroisses composent quinze diocèses et le patriarcat.

7° Les Maronites d'Alep, qui font une partie considérable de cette chrétienté, ne chantoient plus dans nos églises qu'en arabe depuis dix à douze ans, et avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'office divin et de réciter toutes les prières en langue syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence; c'étoit à-peu-près comme si on s'avisoit, dans une de nos grandes villes de France, de chanter l'office en langue vulgaire. Vous savez, mon révérend père, avec quelle fermeté nos prélats se sont élevés contre cet abus partout où l'esprit d'erreur et de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui faisoient l'objet de la réforme projetée, et sur lesquels devoit prononcer le concile. On ne sauroit disconvenir qu'il ne fût fort utile, et que c'étoit rendre un grand service à l'église des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguroient sa beauté. La bonne œuvre ne laissa pas de souffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve partout des partisans; et l'esprit d'intérêt, surtout quand il se couvre du manteau de la nécessité, n'est pas une passion qu'on persuade aisément de son dérèglement et de son désordre. Il est vrai qu'à la première proposition du concile le pa-

tria  
vire  
plei  
vie  
yues  
zèle.  
man  
ne d  
déjà  
d'en  
choi  
proc  
sorto  
cura  
assez  
de la  
le sud  
même  
religi  
s'abo  
saint  
missio  
missio  
sujet  
De  
porta  
il en

triarches et les évêques y consentirent ; ils écrivirent même au Pape une lettre commune, pleine de soumission et de respect : ils l'assuraient qu'ils entroient parfaitement dans ses vues, et qu'ils seconderoient volontiers son zèle. On fixa le temps du synode, et Mgr Assemani se retira plein de bonnes espérances. Il ne doutoit pas du succès de l'entreprise, et déjà il en bénissoit en secret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loisir les arrangements, il choisit pour lieu de sa retraite un monastère proche de notre résidence d'Antoura ; il n'en sortoit que rarement. La proximité nous procura l'honneur de sa première visite ; il eut assez de confiance en nous pour nous faire part de la situation des affaires, et il en recommanda le succès à nos prières et à nos soins. Il fit la même confiance au gardien de Jérusalem, religieux accrédité dans le pays ; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, et de la part du saint Siège il l'envoya au Caire chargé d'une mission importante et délicate. Nos pères missionnaires d'Égypte vous instruiront du sujet de ce voyage.

De Seyde le visiteur apostolique se transporta chez l'émir des Druses qui l'avoit invité ; il en fut reçu au mieux : ils eurent ensemble

quelques conférences ; ils y traitèrent de quelques affaires secrètes qui intéressoient la religion. L'émir extrêmement satisfait du prélat lui fit présent de son cheval de monture , et l'ablégat revint dans sa solitude de Louaisé, pour mettre la dernière main aux arrangements du synode projeté.

Le terme convenu et fixé pour le concile approchoit. Mgr Assemanni crut qu'il étoit temps de sommer de leur parole le patriarche et les évêques, et d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choses n'en étoient pas encore au point où il pensoit ; il trouva du refroidissement, et même une espèce d'aliénation dans les esprits. L'enfer avoit ourdi bien des trames et fait jouer bien des ressorts pour indisposer les prélats maronites, et traverser le projet. Il seroit trop long, mon révérend père, de vous développer ici toutes ces intrigues : vous savez mieux que moi qu'en pareilles circonstances l'ennemi commun de notre salut ne s'oublie pas. On mit tout en œuvre pour reculer, et même pour éluder les ordres du saint Siège. Quoi qu'il en soit, ce changement inattendu surprit l'ablégat, mais il ne le déconcerta pas : la résistance, loin de le rebuter, ne servit qu'à animer son courage et à redoubler

ses  
ce  
d'in  
à p  
plus  
une  
rom  
D  
Sain  
pou  
cela  
Prov  
enco  
mar  
avoi  
vérit  
de l  
enco  
jour  
de la  
à ter  
pou  
trou  
suivi  
dit-il  
ne su  
paro



ses efforts; et je dois ici dire, à la louange de ce digne prélat, qu'il ne donna aucun signe d'impatience ni de dégoût; qu'il sut se roidir à propos contre les obstacles, et qu'il renoua plusieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paroissoit entièrement rompue.

De leur côté, les missionnaires de la Terre-Sainte et les Jésuites travailloient de tout leur pouvoir à apaiser la tempête; mais avec tout cela rien n'avançoit; le moment marqué par la Providence n'étoit pas loin, mais il n'étoit pas encore venu. Enfin tout se calma: les prélats maronites reconnurent les pièges qu'on leur avoit tendus; ils ouvrirent les yeux sur leurs véritables intérêts qui n'étoient autres que ceux de la religion, et ils se rendirent. J'ignorois encore cette heureuse nouvelle, lorsqu'un beau jour, de grand matin, on vint me dire à l'issue de la messe que M. le patriarche avoit mis pied à terre au séminaire, où il m'attendoit. Je sortis pour l'aller saluer, mais il me prévint, et je le trouvai à la porte de notre maison, où il entra suivi de la plupart de ses évêques. Mon père, dit-il à notre supérieur, on ne dira plus que je ne suis pas le conseil des Jésuites. Ces agréables paroles relevèrent nos espérances, et nous en

augurâmes bien; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces prélats nous firent l'honneur de prendre chez nous un léger déjeuner; et, sans entrer dans aucun éclaircissement, ils remontèrent à cheval, et prirent le chemin du monastère de Louaisé. Mgr Assemani fut charmé de les voir, et sa joie fut d'autant plus grande, qu'elle étoit inespérée. Après les premières civilités, on entra d'abord en matière, et l'on prit de concert tous les arrangements nécessaires.

Les choses étoient dans cette heureuse disposition, lorsque le visiteur apostolique m'envoya dans un monastère éloigné d'Antoura d'environ huit lieues pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la suite. Là, dès le lendemain, un expert vint me remettre une lettre de Monseigneur, qui me prioit de me rendre incessamment à Louaisé, où le concile devoit s'ouvrir le jour suivant; il m'avoit chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui sont à présent au-dessus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'ablégat. J'obéis, je revins précipitamment, et j'arrivai à temps. Ce fut le 30 septembre dernier que le synode commença. On ne pouvoit choisir un jour plus convenable

à cette  
latine  
fameux  
et éd  
dent.  
avoit  
par u  
qui d  
paisib

Vo  
qui s  
religi  
de ma  
le che  
deux  
pour  
pour  
près  
che d  
après  
sièges  
pour  
giens  
étoien  
périe  
Pape  
moie

à cette grande action ; c'étoit le jour où l'Église latine honore la mémoire de saint Jérôme, ce fameux docteur, qui a éclairé de ses lumières et édifié par ses vertus l'Orient comme l'Occident. Pour abrégér la durée du concile on avoit auparavant préparé toutes les matières par une exacte discussion ; l'on avoit réglé ce qui devoit être proposé, et en quelques séances paisibles tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda, et les cérémonies qui s'observèrent. On avoit paré l'église des religieux du monastère de Louaisé avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible. Dans le chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le patriarche ; l'autre du côté de l'épître pour l'ablégat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étoient à droite et à gauche deux rangs de chaises pour les évêques ; après eux et dans le même rang, mais sur des sièges plus bas, étoient les missionnaires invités pour assister au concile en qualité de théologiens du Pape. Vis-à-vis des missionnaires étoient des religieux maronites, ayant leur supérieur à leur tête. Entre les théologiens du Pape et les religieux, les curés maronites formoient une ligne et étoient pareillement assis,

et derrière tous ces rangs de sièges l'élite de la noblesse maronite se tenoit debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auroient pu naître, Mgr Assemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourroit prétendre; que les missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce règlement, les pères de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les évêques, de leur côté; après eux se rangèrent les jésuites; après les jésuites, les capucins, les carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Ce bon ordre qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence et une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé on partit processionnellement du monastère pour se rendre à l'église. Voici les noms des prélats qui composoient cette auguste assemblée :

*Joseph*, patriarche des Maronites.

*Joseph Assemanni*, ablégat apostolique.

*Simon*, archevêque de Damas.

*Servus Dei*, archevêque de Bairut.

*Élias*, archevêque d'Agra.

*Étienne*, archevêque de Patron.

Pr  
Ig  
Je  
M  
Ga  
To  
To  
autres  
absen  
B  
Ga  
Ga  
Ou  
tholiqu  
maron  
tèrent  
Gr  
lui un  
Ab  
Éti  
y envo  
Vou  
rend p  
ques.  
politai  
ce son  
person

*Philippe*, archevêque de Gébail.

*Ignace*, archevêque de Tyr.

*Jean*, archevêque de Laodicée.

*Michel*, archevêque de Banias.

*Gabriel*, archevêque d'Alep.

*Tobie*, archevêque de Nablos.

Tous ces prélats étoient maronites. Trois autres archevêques de la même nation étoient absents, à cause de leur grand âge. Savoir :

*Basile*, archevêque de Tripoli.

*Gabriel*, archevêque de Keidan.

*Gabriel*, archevêque d'Acre.

Outre ces prélats, d'autres archevêques catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation maronite, furent invités au concile, et y assistèrent :

*Grégoire*, archevêque surien. Il avoit avec lui un évêque de sa nation.

*Abraham*, archevêque d'Alep, arménien.

*Étienne*, archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un député à sa place.

Vous serez sans doute surpris, mon révérend père, qu'on ne parle ici que d'archevêques. Ne les prenez pas pour autant de métropolitains. Il faut se faire au langage du pays : ce sont des évêques qui prennent ce titre, et personne ne le leur conteste. D'ailleurs, que

les prélats d'un concile soient évêques ou archevêques, peu importe. Dans ces assemblées c'est le caractère qui décide, et non pas la dignité, et il est incontestable que ce que nous appelons en France un évêque *in partibus*, est juge de la foi comme l'évêque du plus grand et du plus riche diocèse.

Dans ce synode tous les ecclésiastiques étoient revêtus d'habits sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chasubles. Les évêques étoient habillés pontificalement; et ce qui distinguoit les prélats maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'est qu'ils portoient sur la tête une mitre superbe et magnifique, que le saint Père leur avoit envoyée en présent.

Dès qu'on fut entré dans l'église, chacun prit la place qui lui avoit été désignée, et l'on s'arrangea sans embarras et sans confusion. On commença par invoquer le Saint-Esprit, et le patriarche se disposa à célébrer la sainte messe. Pénétrés des sentiments de la plus tendre piété, tous les assistants fondoient en larmes, et si la majestueuse simplicité de ce religieux spectacle n'avoit pas de quoi éblouir les yeux, rien n'étoit plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'église on avoit placé une chaire assez élevée; j'y montai après l'évan-

gile,  
envi  
sur l  
auro  
pouv  
autre  
sage.  
de r  
les e  
avec  
où l'  
orate  
ne da  
rite p  
fait p  
rieur  
je l'ai  
ment  
vous  
reste  
core d  
besoin  
mons  
autres  
cette  
des m  
des a

gile, et je prononçai un petit discours qui dura environ une demi-heure : il rouloit tout entier sur le sujet de l'assemblée; toute autre matière auroit été déplacée. C'étoit bien alors que je pouvois m'appliquer à moi-même ce que disoit autrefois l'apôtre saint Paul : *Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits*. Il n'y avoit rien de recherché dans mon discours; mais, comme les esprits étoient bien disposés, on m'écouta avec bonté. Il est des circonstances heureuses où l'on trouve passable dans la bouche d'un orateur chrétien, ce qu'en d'autres temps on ne daigneroit pas écouter. Mon sermon ne mérite pas de vous être envoyé : mais comme il fait partie de la cérémonie, et que mon supérieur exige de moi cette marque d'obéissance, je l'ai traduit en notre langue le plus littéralement que j'ai pu, et je l'ai transcrit pour vous; vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Au reste je compte sur votre indulgence plus encore que sur celle des Maronites, et j'en ai plus besoin. Les François, quand il s'agit de sermons, se piquent d'être plus délicats que les autres peuples : d'ailleurs vous trouverez dans cette pièce beaucoup d'expressions figurées, des métaphores qui paroissent un peu outrées, des applications presque continuelles de l'É-

criture. En France tout cela pourroit choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux, et j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder et au génie de la langue qu'on parle, et au goût des auditeurs devant qui l'on parle.

*Hæc dies quam fecit Dominus; exullemus, et lætemur in eâ.*

C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait; faisons éclater notre joie et notre allégresse. *Psaume CXVII.*

VÉNÉRABLES pères des chrétiens, augustes juges de la foi, fermes et brillantes colonnes de l'Église, dignes chefs des armées du Seigneur, sages conducteurs du peuple fidèle...: ainsi parloit autrefois le saint roi David dans un de ces divins transports que lui inspiroit l'Esprit saint. La pierre qu'une aveugle nation a rejetée, est devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui seule soutient un édifice mystérieux; pierre contre laquelle viennent se briser les plus immenses colosses. Quelle merveille! s'écrioit-il. Le bras du Tout-Puissant a pu seul opérer ce prodige, et lui

imp  
à ja  
Seig  
larn  
tenc  
niss  
tent  
quan  
in eâ

M  
catio  
pierre  
myst  
colos  
le sch  
que l  
ler ne  
Chris  
meté  
quam  
in eâ.

Ici  
pas à  
rangé  
rectio  
de br  
des ar



imprimer cette inébranlable fermeté ! Bénissons à jamais un si beau jour, c'est le jour que le Seigneur a fait, et s'il doit être marqué par nos larmes, que ce soient des larmes de joie, de tendresse, de reconnoissance, ou plutôt, bannissons les pleurs, et que l'univers entier retentisse de cantiques d'allégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus, et lætemur in eâ.*

Me trompé-je, Messeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles ? La pierre angulaire, c'est Jésus-Christ ; l'édifice mystérieux qu'elle soutient, c'est l'Église ; les colosses qui viennent se briser, c'est l'erreur, le schisme, l'hérésie ; et ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit signaler notre joie, c'est celui où l'épouse de Jésus-Christ va triompher par le courage et la fermeté de ses défenseurs assemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus, et lætemur in eâ.*

Ici, quel charmant spectacle n'offre-t-elle pas à mes regards ! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille : par l'ordre et sous la direction du premier de tous ses chefs, se lèvent de braves et d'invincibles capitaines, revêtus des armes spirituelles, le bouclier de la foi en

main, le casque de la sagesse en tête. Quel appareil menaçant ! tremblez, démons, tremblez pour votre empire, j'en vois les destructeurs ; ces héros sont sûrs de vaincre. Quand on combat au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire ? Ce n'est pas seulement un ange qui conduit ces redoutables guerriers ; c'est l'Esprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui soutient leur bras, et qui dirige leurs coups. Ils comptent sur votre assistance ; ô mon Dieu ! vous leur avez promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre leurs forces réunies, et que tous les jours vous seriez avec eux jusqu'à la consommation des siècles. C'est vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois et le signal et le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas se promettre de l'épée du Seigneur ?

Sous la protection de ces anges tutélaires, ne craignez rien, peuple Maronite, petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choisi entre mille, ne craignez rien. Un légat apostolique détaché de la Chaire de saint Pierre vient à vous : quelle distinction ! Depuis plusieurs siècles il n'est point de peuple dans l'Orient qui puisse se vanter d'en avoir eu de pareille. En-

voy  
tien  
aid  
la n  
bea  
du S  
E  
seco  
blez  
votr  
à le  
votr  
perr  
tout  
Esp  
de e  
mien

M  
Dieu  
a fa  
de la  
post  
à ren

voqué par le souverain Pasteur de tous les chrétiens, il vient se joindre à vos pasteurs, et les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Tressaillez donc de joie dans ce beau jour, et bénissez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, révérendissimes pères en Dieu, secondez les intentions du saint Père, et comblez l'espérance de ce peuple fidèle. Malgré votre zèle, il s'est glissé des abus; c'est à vous à les réformer. Votre vigilance les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me soit donc permis d'exciter l'une, et d'animer l'autre; c'est tout mon dessein. Soutenez ma foible voix, Esprit saint: vous allez décider par la bouche de ces pasteurs; daignez leur parler par la mienne.

### PREMIÈRE PARTIE.

Messeigneurs..... que la providence de notre Dieu est admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la société, et surtout de la société chrétienne! Elle a voulu que les postes les plus élevés fussent les plus difficiles à remplir, et les plus délicats pour la conscience;

elle a voulu que le plaisir flatteur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Elevés sur la tête des autres, vous en êtes, dit l'apôtre saint Jacques, responsables au souverain Maître; vous devez veiller sur eux, comme devant un jour lui rendre compte de leurs ames. Placés sur le chandelier de l'Église, écoutez la belle leçon que vous fait Jérémie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie : Prophète, pasteur des peuples; je t'ai établi, non pas afin que tu jouisses dans un tranquille repos des honneurs et des distinctions attachées à ta dignité; mais afin que tu déracines, que tu détruises, que tu dissipes, que tu plantes, que tu édifies : *Ecce ego constitui te ut evellas, et destruas, et dissipes, et œdifices, et plantes.* Voilà les devoirs inséparables de ton glorieux ministère; dans mes desseins, c'est moins un honneur qu'un fardeau. C'est à vous, sentinelles de la maison d'Israël, que s'adresse cette instruction.

Figurez-vous donc, Messieurs, que le souverain Pontife vous dit aujourd'hui par la bouche de son légat apostolique ce que disoit autrefois l'Épouse du Cantique des cantiques : *Manè surgamus ad vineas, videamus si floruit*

vineas  
nous  
la vig  
fruits  
dont  
ques,  
de l'E  
verne  
état e  
Grâ  
jamais  
vigne  
affreu  
ses d'  
bonté  
présen  
verrez  
le Pro  
sylvâ,  
de l'h  
tres en  
rez-vo  
duire c  
ture ne  
véne  
des ro  
l'accro

*vineæ , si flores fructus parturiunt.* Levons-nous du matin , visitons les vignes , voyons si la vigne a fleuri , si les fleurs promettent des fruits. Je ne crains pas de le dire , la vigne dont parle ici la vigilante Épouse des Cantiques , est la figure de cette partie du domaine de l'Église confiée à vos soins et à votre gouvernement : levez-vous donc , et voyez en quel état elle se trouve : *Surgamus ad vineas.*

Grâces au Dieu immortel , et qu'il en soit à jamais béni , vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie et privilégiée de ces désastres affreux qui désolent les autres vignes des églises d'Orient ; le Seigneur jusqu'ici , par une bonté spéciale et une assistance particulière , l'a préservée de ces funestes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le Prophète appelle *singularis ferus , aper de sylva* , l'infâme animal des bois , la cruelle bête de l'hérésie. Depuis bien des siècles ces monstres en sont bannis ; mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le sol pourroit produire d'excellents raisins , et qui faute de culture ne produisent que du verjus ; des herbès vénéneuses qui peuvent empoisonner les fruits , des ronces et des épines qui en empêchent l'accroissement et la fertilité ; des terrains vides

où l'on pourroit semer le grain de la parole de Dieu et de l'instruction chrétienne; peut-être enfin y trouverez-vous, selon l'expression de la même Épouse, de petits renards qui, sans y faire des ravages marqués, la détruiraient insensiblement, si vous ne prenez soin de les détruire eux-mêmes : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas*. Vous m'entendez assez, sans que je m'explique davantage.

Gardiens fidèles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jetez avec moi un coup-d'œil sur la portion de votre héritage, et vous découvrirez aisément les dégats que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien n'échappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la religion et qu'anime l'ardeur du zèle.

Illustres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat et les beautés de votre Église ! j'y retrouve presque tous les traits qui distinguoient, qui caractérisoient l'Église naissante de Jésus-Christ, lorsque dans le sein du judaïsme et de la gentilité on la vit, par le plus surprenant de tous les miracles, sortir des mains d'un Dieu son auteur.

Je la comparerois volontiers, cette Église, à la toison mystérieuse de Gédéon, sur laquelle la rosée du ciel tomboit en abondance, tandis

que  
dév

Je  
ché  
sir à

les  
fiers

épai  
min

guid  
com

dépl

E

breb

Past

ges

tent

mieu

mili

de v

fle

l'hér

soit

vou

dans

rant

hela

que tout ce qui l'environnoit étoit desséché , dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerois volontiers à cette nation chérie du Ciel , que le Seigneur prenoit plaisir à conduire lui-même à travers les déserts , les rochers , les montagnes ; tandis que ses fiers ennemis marchaient au milieu des plus épaisses ténèbres , une colonne brillante et lumineuse dissipait les horreurs de la nuit , et guidait ses pas. Vous ne désavouerez pas ces comparaisons ; elles ne sont ni hasardées , ni déplacées.

Elle forme une bergerie séparée dont les brebis , toujours dociles à la voix du souverain Pasteur , ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers , et qui par leur docilité se mettent à l'abri de la fureur des loups. Disons mieux et parlons sans figure : elle forme , au milieu même de l'infidélité , un peuple entier de véritables adorateurs , que respecte le souffle contagieux et empesté du schisme et de l'hérésie ; et l'on peut dire de vous ce que disoit le texte sacré , des premiers fidèles , que vous persévérez unanimement , constamment , dans la doctrine des Apôtres : *Erant perseverantes in doctrinâ Apostolorum*. Puissiez-vous , hélas ! la conserver à jamais cette foi si pure ,

et, de génération en génération, la transmettre à vos neveux jusques à la consommation des siècles!

Non contents de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus saints de la religion et du christianisme : comme les premiers fidèles, vous vous assemblez dans les temples du Dieu vivant; vous y offrez assiduellement le tribut de vos prières. Là, réunis ensemble, vous chantez en l'honneur du Très-Haut des cantiques de louanges et d'actions de grâces; et la fraction du pain sacré fait vos plus chères délices. *Erant perdurantes in templo in communicatione fractionis panis, et orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers fidèles, devant le Dieu de Majesté vous ne paraissez que comme des ombres anéanties; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans les cœurs, et rend respectable à tout un peuple infidèle la religion sainte que vous professez : *Gratiam habentes ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous ni de divisions, ni de démêlés, ni de dissensions; la discorde n'ose y présenter les sombres lueurs de son funeste flambeau. Vous n'êtes ni à Apol-

lo ni à  
Pierre  
saint qu  
entre le  
un conc  
multitu  
cœur et  
dentium  
Que  
n'en ter  
scurcir  
On n  
comme  
ions : n  
iennes  
ne craig  
et perma  
de faire  
ou ne  
soupçon  
et porte  
ne sont  
obligé d  
passé d  
ce prod  
du Seig  
que sain



lo ni à Cephass; vous êtes tous à Pierre, et par Pierre à Jésus-Christ. La charité de l'Esprit saint qui vous unit, forme entre vous, comme entre les premiers fidèles, une union parfaite, un concert charmant, qui de cette prodigieuse multitude de croyants semble ne faire qu'un cœur et qu'une ame : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una.*

Que de vertus ! mais quelques taches légères n'en terniroient-elles point l'éclat, et n'en obscurciraient-elles point la splendeur ?

On ne voit point parmi vous d'incestueux comme à Corinthe; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des vierges chrétiennes d'habiter presque au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette dangereuse et permanente proximité, ou ne soit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne fasse naître dans les ames foibles des soupçons injurieux à l'honneur du sanctuaire, et porter des jugemens qui, pour être faux, ne sont pas téméraires ? On n'est pas toujours obligé de croire que la vertu d'Étienne ait passé dans tous les cœurs, et que chaque jour ce prodige se renouvelle. Vous êtes les anges du Seigneur, il est vrai, mais souvenez-vous que saint Paul veut que, forcées par la néces-

sité de se trouver à nos assemblées, les femmes ne paroissent devant vous que voilées; et n'oubliez jamais la belle réflexion de saint Jérôme. Le Sauveur du monde, dit ce Père, permit, pendant sa vie mortelle, à la calomnie de porter sur lui et sur ses disciples une dent sacrilège; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du sabbat, de manger avec les pécheurs et les publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition et à la révolte: mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie, et dans une matière si délicate les soupçons, même les plus légers et les plus mal fondés, lui parurent si injurieux aux disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la plus maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que des hommes déjà consacrés aux autels, déjà honorés du sacerdoce, des hommes qui, plus encore que les chrétiens ordinaires, doivent, par leur état et leur caractère, être élevés au-dessus de la chair et des sens, et dont la pureté, pour répondre à la sainteté de leur ministère, doit égaler, approcher du moins de celle des intelligences célestes, poussés par une vicieuse cupidité, se chargeassent de chaînes qui les at-

tachent  
plus d'u  
toujour  
ces liens  
réprouv  
Accusez  
morale:  
rendre d  
On ne  
Saphire  
avoir en  
n'y voit  
acheter  
es riche  
un prix  
ments; r  
des fon  
l'argent  
nie! Est  
tuitemer  
comme l  
e grand  
a pensé  
docteur  
des cho  
un trafi  
Quel de

tachent à la terre, et se formassent, peut-être plus d'une fois, des liens que la religion bénit toujours dans de simples laïques, parce que ces liens sont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les lévites de la loi nouvelle? Accusez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale: tolérer de pareils désordres, c'est s'en rendre complice.

On ne voit point parmi vous d'Ananies et de Saphires, qui mentent au Saint-Esprit, après avoir employé la rapine dans l'holocauste; on n'y voit point de fidèles mal instruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Esprit saint et les richesses spirituelles de la grâce: mais fixer un prix à la matière de deux augustes sacrements; mais vendre pour de l'argent la liberté des fonctions ecclésiastiques; mais pour de l'argent délier les consciences, quelle simonie! Est-ce donc là, grand Dieu, donner gratuitement ce que gratuitement on a reçu, comme le conseille, ou plutôt comme l'ordonne le grand Apôtre? Non, sans doute: mais, selon la pensée de saint Bernard, un des plus grands docteurs de l'Église d'Occident, c'est faire et des choses saintes, et des plus sacrés ministères un trafic honteux et un commerce indigne. Quel détestable abus! Si vous n'ôtiez ce scan-

dale du milieu d'Israël, vous en seriez responsables devant Dieu, vous qui présidez à cette assemblée et qui jugez la terre.

Vous êtes les pères des pauvres : mais les pauvres sont-ils toujours secourus ? On ne sauroit vous faire les reproches foudroyants que faisoit autrefois le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiël aux pasteurs d'Israël : Malheur à vous, leur disoit-il, pasteurs avides et intéressés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau, qui vous nourrissez de son lait, qui vous habillez de sa laine, et qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras : *Vae pastoribus Israël qui pascebatis vosmetipsos; lac comedistis, et lanis operiebamini, et quod crassum erat occidebatis : gregem autem meum non pascebatis.* Vous ne portâtes jamais et l'injustice et la cruauté jusqu'à ces criants excès : mais l'indigence ne paroît-elle jamais devant vous sans être soulagée, et puis-je conclure votre éloge comme le texte sacré concluoit celui des premiers fidèles ? Quoiqu'ils n'eussent, y est-il dit, qu'une fortune assez bornée, cependant, par des libéralités bien placées, ils trouvèrent l'heureux secret de faire en sorte que les pauvres qui se joignoient à eux ne fussent jamais

dans l'in  
erat. No

dispensa

Jésus-Ch

hardie,

saint Ch

mières d

la nour

pavisti,

nérosité

les droit

Vous

louange

chantées

usage,

droits u

l'encein

à la maj

de son

Vous

tères :

sent les

les sout

temps à

l'arche

cisif, p

vous pa

I

z respon- dans l'indigence : *Nec quisquam inter illos egens*  
 lez à cette *erat*. Nourrir les pauvres, c'est un devoir in-  
 dispensable pour vous, pasteurs de l'Église de  
 mais les Jésus-Christ. Écoutez cette décision, elle est  
 on ne sau- hardie, mais elle n'est pas de moi ; elle est de  
 yants que saint Chrysostôme, une des plus brillantes lu-  
 bouche du mières de l'Église d'Orient : Ne pas leur donner  
 aël : Mal- la nourriture, c'est leur donner la mort : *Si non*  
 avides et *pavisti, occidisti*. Ce n'est donc point votre gé-  
 s-mêmes, nérosité que j'implore, je réclame uniquement  
 qui vous les droits de l'humanité.

Vous chantez assidûment dans les temples les  
 louanges du Très-Haut ; mais sont-elles partout  
 nourriture chantées uniformément ; mais, contre l'ancien  
 ar : *Va usage, n'y emploie-t-on pas en certains en-  
 tipso; lac droits une langue que votre Église proscriit de  
 et quod l'enceinte de ses murs, comme peu convenable  
 am meum à la majesté de ses cérémonies et à la dignité  
 ais et l'in- de son sacrifice?*

Vous êtes les dispensateurs des saints mys-  
 tères : mais la manne sacrée dont se nourris-  
 sent les fidèles, mais le pain des forts qui doit  
 les soutenir dans le passage redoutable du  
 temps à l'éternité, réside-t-il toujours dans  
 l'arche du Tabernacle ; et dans ce moment dé-  
 cisif, privées de ce secours salutaire, n'avez-  
 vous pas quelquefois le chagrin de voir périr

les ames confiées aux soins de vos subalternes, ou plutôt de vos coopérateurs ?

Vos lèvres doivent être les dépositaires de l'instruction, et l'important ministère de la parole qui fut le partage des Apôtres, doit être le partage de leurs successeurs. C'est par la prédication que s'est établie la religion ; c'est par la prédication qu'elle se perpétue : mais la doctrine chrétienne est-elle partout enseignée ; mais la parole est-elle partout annoncée, et n'est-il pas à craindre qu'une jeunesse grossière et mal instruite, sans lumières et sans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connoît pas, ou ne blasphème des vérités qu'elle ignore ?

Vous vous prosternez au pied des autels : mais les ornez-vous ? mais les embellissez-vous ? mais les enrichissez-vous de vos présents ? mais les couronnez-vous de vos dons ? et tandis que les dieux de la terre habitent au milieu de la splendeur et de la magnificence, le Dieu du Ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans les églises ruinées, négligées, sans ornements, sans décoration ? Et n'est-il pas à craindre que justement scandalisée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir sa source que dans l'esprit d'un vil et sordide intérêt, l'infidélité ne s'é-

crie : O  
chrétien

Mais  
j'oublie  
guides e  
ter le fla  
vigilanc  
pour de  
votre co  
invétére  
ment, j  
patience

S'il s  
des Mar  
peuples  
phez pa  
d'astre  
paroisse  
l'astre d  
monde,  
différen  
imprimé  
ne peuv  
mains,  
chemen

crie : Où est donc, où habite donc le Dieu des chrétiens ? *Ubi est Deus eorum ?*

Mais où m'emporte mon zèle ? Arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes guides et mes maîtres. Il est inutile de présenter le flambeau à des prélats si éclairés. Votre vigilance pastorale, Messeigneurs, suffira seule pour découvrir jusqu'aux plus légers abus, et votre courage, pour exterminer jusqu'aux plus invétérés : daignez me supporter encore un moment, je tâcherai de ne point abuser de votre patience.

## DEUXIÈME PARTIE.

S'il s'est glissé quelques abus dans l'Église des Maronites, cette Église si pure et si belle ; peuples voisins, peuples jaloux, n'en triompez pas, ne nous insultez pas. Il n'est point d'astre dans la nature, quelque brillant qu'il paroisse à nos yeux, qui n'ait ses taches ; et l'astre du jour lui-même, le flambeau même du monde, n'en est pas exempt ; mais avec cette différence cependant, que les taches du soleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains, au lieu que celles qui partent du relâchement et de la corruption des hommes, ne

sont pas ineffaçables. Rien n'est impossible à l'ardeur du zèle, Messieurs; le souffle de l'esprit du Dieu qui vous inspire, peut aisément purifier toutes les souillures; et animés d'un courage tout divin, il n'est point de monstre que vous ne soyez en état de faire tomber et expirer sous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes que de combats. Vous êtes les princes des peuples; vous êtes les héros de la religion; rassemblés autour du Dieu d'Abraham, c'est sous ses étendards que vous marchez; c'est par ses ordres que vous combattez : ne craignez rien ; la justice de la cause que vous défendez, est pour vous un gage infailible, et de sa protection, et de la victoire.

Inséparablement attachés à la Chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette chaire de vérité sera pour vous cette tour mystérieuse de David où étoient suspendus mille et mille boucliers, dont les braves d'Israël avoient coutume de s'armer pour leur défense; elle vous armera du glaive de la sévérité contre le relâchement, et elle vous fournira des armes victorieuses pour triompher. Jusqu'ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler sa constance, et c'est un oracle sorti de la bouche de la Vérité même,

que j  
meté  
vous  
L'e  
Dieu  
culté  
faut  
faut f  
dent  
panso  
gre,  
moni  
savoi  
t-il tr  
ment  
règles  
vous  
guide  
C'est  
press  
L'e  
cultés  
stacle  
pique  
rage;  
hauss  
toire



que jamais elles ne prévaudront contre sa fermeté : vos intérêts sont communs avec les siens ; vous vaincrez avec elle, vous vaincrez par elle.

L'entreprise est difficile, il est vrai, et à Dieu ne plaise que j'en dissimule ici la difficulté : ce sont des maux invétérés auxquels il faut remédier ; ce sont d'anciennes plaies qu'il faut fermer. Ah ! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le médecin qui doit les panser ! Il faudra y appliquer le sel et le vinaigre, mais savoir sagement en adoucir l'acrimonie ; il faudra y porter le fer et le feu, mais savoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher jusqu'au vif, mais savoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni règles ni lois à vous prescrire, votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumières de guides, et l'Esprit saint conduira votre main. C'est tout dire : suivez sa direction et ses impressions.

L'entreprise est difficile ; mais jamais les difficultés n'effrayèrent les grands cœurs. Les obstacles multipliés ne servent au contraire qu'à piquer leur valeur, et qu'à obstiner leur courage ; ce sont les dangers du combat qui rehaussent le prix, qui relèvent l'éclat de la victoire ; et jamais les honneurs d'un triomphe

glorieux ne furent justement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en est cependant quelqu'un parmi vous que fit chanceler sa propre foiblesse, ou qu'alarmât l'incertitude du succès : pour l'encourager et soutenir sa valeur chancelante, je lui adresserois volontiers les belles paroles qu'adressoit autrefois saint Bernard à un prélat timide, qui, par une pusillanimité peu séante à son caractère, se croyoit trop foible pour remplir ses devoirs et pour porter le fardeau que l'Église lui avoit imposé. Pardon, Messieurs, pardon si, dans ce discours abrégé, je cite une seconde fois ce grand homme : son inflexible droiture, son austère probité, ses talents supérieurs, sa vertu reconnue, et sa fermeté vraiment apostolique, l'avoient mis en possession de parler en docteur et en maître, aux maîtres et aux docteurs de l'univers chrétien.

Que craignez-vous, lui disoit-il ? Dieu ne vous demande rien d'impossible. Dans le poste que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guérissiez les malades, il exige seulement que vous preniez soin de leur guérison : il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroissement, il exige seulement que vous plantiez avec Paul, que vous arrosiez avec Apollon :

abandon  
sante,  
jurez-le  
travaux  
soit au-  
donc,  
paresse  
son père  
rempli  
cher, il  
ler, par  
dez poi  
Ciel tou  
rieux et  
ordina  
mauvai

On p  
rents d  
spectiv  
ment g  
rapetiss  
raël, re  
ses terr  
géants

Repr  
suivons  
son pe

abandonnez le reste à sa bonté toute-puissante, à sa providence paternelle, et conjurez-le de rendre vos efforts utiles et vos travaux profitables. Est-il rien en cela qui soit au-dessus de vos forces? Voudriez-vous donc, ajoutoit-il, ressembler à ce fils lâche et paresseux dont parle l'Évangile? Envoyé par son père pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces et d'épines, loin de le défricher, il s'assit à terre, et il refusa d'y travailler, parce qu'il désespéra d'y réussir. Ne perdez point courage; avec l'aide et le secours du Ciel tout devient possible à un ministre laborieux et zélé; et l'impossibilité prétendue nait ordinairement de notre nonchalance et de notre mauvaise volonté.

On peut plus qu'on ne pense. Bien différents des objets que nous présente la perspective, il est certains monstres que l'éloignement grossit à nos yeux, et que la proximité rapetisse. A l'entrée de la terre promise, Israël, revenu de ses premières frayeurs et de ses terreurs paniques, extermina facilement des géants qu'il avoit crus invincibles.

Reprenons, Messieurs, reprenons, et suivons les idées guerrières. Juge et chef de son peuple, Gédéon se vit autrefois environné

de formidables ennemis : leur nombre, dit l'Écriture, égaloit celui des grains de sable qui bordent la mer. Les Amalécites, les Madienites, et toutes les plus fières et les plus belliqueuses nations de l'Orient armées contre lui, avoient conjuré sa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avoit renvoyés chez eux, parce qu'il les croyoit trop foibles pour soutenir le choc et la mêlée, il ne lui restoit pour toute défense que trois cents braves qui l'accompagnoient. N'étoit-il pas naturel qu'il appréhendât d'être accablé par la multitude? Oui, sans doute : mais jamais ces indignes frayeurs ne trouvèrent entrée dans son cœur; il n'oublia pas que sa petite armée étoit l'armée du Seigneur; et bientôt son Dieu lui donna un présage assuré de la victoire.

Dans un songe mystérieux, j'ai vu, dit un soldat, comme un pain d'orge cuit sous la cendre; j'ai vu ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du général, la parcourir, la renverser, et porter partout le désordre : *Visus est mihi, quasi subcinericius panis volvi, et in media castra descendere; et cum pervenisset, ad tabernaculum, percurrit illud, atque subvertit.* A ce récit : Ce pain d'orge, s'écria

d'un a  
fidenc  
que l'é  
*aliud,*

Ani  
sonner  
pour t  
courte  
cera l  
faites :  
*Quod*  
obéi :  
mi; to  
prenn  
ce tra

Le  
c'est l  
qui ré  
de pu  
mond  
et à s  
ennen  
dèles,  
enviro  
rent d  
ment  
c'est  
prélat

d'un air prophétique le depositaire de la confiance, ce pain d'orge ne peut être autre chose que l'épée victorieuse de Gédéon : *Non est hoc aliud, nisi gladius Gedeonis.*

Animé par ce présage favorable, Gédéon fait sonner la charge. Il rassemble ses guerriers, et pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles : Enfants, ce glaive vous tracera le chemin du combat; suivez-moi, et faites seulement ce que vous me verrez faire : *Quod me videritis facere, hoc facite.* Il est obéi : on marche, on court, on vole à l'ennemi; tout cède, tout plie, et les nations liguées prennent l'épouvante et la fuite. Appliquons ce trait d'histoire à mon sujet.

Le Gédéon des chrétiens, le Chef de l'Église, c'est le souverain pontife; ce glaive victorieux qui répand partout la terreur, ce sont ces clefs de puissance et de force que le Sauveur du monde a promises et accordées à saint Pierre et à ses successeurs; ces nations de l'Orient ennemies du peuple de Dieu, ce sont les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, qui vous environnent, et qui, ligués ensemble, conspirent contre vous. Ces braves choisis, qui forment et composent la petite armée du Seigneur, c'est la nation maronite, ce sont ses illustres prélats assemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, Messieurs, le Gédéon de la loi nouvelle vous dit par la bouche de son ablégat : Je compte moins sur votre nombre que sur votre courage ; il s'agit de sauver un troupeau qui est le vôtre et le mien ; nos intérêts sont communs ; réunissons nos armes, et faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille et mille fois les puissances infernales ont senti la pesanteur de mon bras : qu'elles sentent aujourd'hui la pesanteur du vôtre ; armez-vous comme moi de la foudre, et osez la lancer ; rien ne sauroit tenir contre nos coups réunis. Frémisse l'esprit d'intérêt, périsse la simonie ! depuis long-temps l'Occident a exterminé ces monstres, hannissons-les de l'Orient ; vous êtes mes collègues et mes confrères dans l'épiscopat, entrez dans mes justes desseins, secondez mon ardeur et mon zèle. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre Église, effaçons les taches légères qui la défigurent, rendons-lui son ancien lustre et sa première beauté. Que ce premier concile national fasse refleurir la discipline parmi vous, qu'il remette les lois ecclésiastiques dans toute leur vigueur ; qu'à jamais il puisse

servir  
dèle,  
dans v

Que  
tions,  
voix d  
la voix  
la méc  
je jug  
ture de  
l'auteu  
somm  
couron  
cette  
vine la  
celle  
rez la  
fortifi  
taire p  
guéris  
fie tou  
lats d  
dans  
contr  
de la

Ap

servir à vos successeurs d'exemple et de modèle, et qu'à jamais ce beau jour soit marqué dans vos fastes en caractères ineffaçables.

Quelles tendres, quelles pressantes invitations, Messeigneurs ! Cette aimable voix est la voix du Père commun de tous les fidèles : c'est la voix du Pasteur des pasteurs ! pourriez-vous la méconnoître, et refuser de la suivre ? Non, je juge mieux de votre docilité, et de la droiture de vos intentions. Vous fûtes, Esprit saint, l'auteur d'un si beau projet : soyez-en le consommateur ; descendez du Ciel : venez achever, couronner notre ouvrage, et faites briller sur cette auguste assemblée un rayon de votre divine lumière. Vous êtes, par essence, par excellence, l'Esprit de force et de vérité ; éclairez la vigilance de ces dignes pasteurs, et fortifiez leur courage : que votre souffle salutaire purifie tout ce qu'il y a de souillé ; qu'il guérisse tout ce qu'il y a de malade ; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Inspirez ces prélats dociles qui sont vos organes, et mettez dans leurs bouches fidèles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la gloire, au salut de la nation maronite. *Ainsi soit-il.*

Après cette courte exhortation on acheva la

messe, et dès qu'elle fut finie, on publia l'ouverture du synode avec les cérémonies accoutumées. Ainsi se termina la première séance. On indiqua la seconde pour l'après-dinée; ce fut dans cette seconde séance qu'on commença à entrer en matière. On lut la lettre du Pape; elle fut écoutée avec respect; et l'on convint des abus qu'il falloit réformer: on y travailla les trois jours suivants dans six séances différentes, de trois heures chacune; et le 3 octobre sur le soir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitième et dernière par les acclamations ordinaires, et par de solennelles actions de grâces. On chargea M. Assemanni de faire rédiger et les actes et les réglemens du concile, de les envoyer à sa Sainteté; et chaque prélat se retira dans son diocèse. Nous ne serons exactement et sûrement instruits des arrangements de ce synode, que quand le souverain Pontife l'aura approuvé et fait publier. Rappelez-vous, mon révérend père, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer presque au commencement de cette lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, et qui paroissent les plus criants et les plus révoltants: l'un regardoit l'habitation des religieuses auprès de l'appartement de l'évêque, et dans

l'enceinte regardoit de l'argent de deux abus encore d'Alep ou en arabe tume de en syria sur le re

On ne travailler tablissem projets e seront fo et la pro tre autre aura aup diocèse religieux choisis p verra étu un sémin toutes le tant min

Dans diocèse,



l'enceinte des monastères d'hommes ; l'autre regardoit la distribution des saintes huiles pour de l'argent. Nous savons sûrement que ces deux abus sont entièrement abolis ; nous savons encore que, depuis le synode, les Maronites d'Alep ont cessé de chanter dans leurs églises en arabe, et qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'office et de dire toutes les prières en syriaque ; nous ne savons rien de certain sur le reste.

On ne s'est pas contenté dans le concile de travailler à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline ; on y a formé des projets et fait des réglemens qui dans la suite seront fort utiles pour l'instruction des fidèles et la propagation de la foi. En voici deux, entre autres, dont je me souviens. Chaque évêque aura auprès de lui pour les besoins de son diocèse un ou deux missionnaires, prêtres ou religieux, capables de cet emploi ; ils seront choisis parmi les naturels du pays, et on les enverra étudier à Rome, où ils seront élevés dans un séminaire, et formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux et important ministère.

Dans les principales paroisses de chaque diocèse, surtout dans les bourgades et dans les

gros villages, on établira des maîtres d'école, qui, gagés ou par l'évêque, ou par les habitants, ou par des personnes charitables, enseigneront la jeunesse *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre est si fort du goût de M. le cardinal Zondadari, qu'il a déjà promis de fournir à la dépense et à l'entretien de quatre ou cinq de ces maîtres; et nous ne doutons pas qu'en Europe bien des âmes généreuses et zélées n'imitent un si bel exemple.

Voilà, mon révérend père, tout ce que je puis vous mander du fameux synode national des Maronites. C'a été un grand événement pour ce pays, et la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la religion. Ce récit vous fera sentir que la vigilance pastorale de notre saint père le Pape s'étend sur l'Orient comme sur l'Occident, et que les brebis les plus éloignées des yeux du Pasteur universel ne sont pas les moins dociles et les moins fidèles. Je me recommande à vos saints sacrifices, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

---

Le P. Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce synode, et il mourut

le 15 de  
Je me p  
après av  
cateur d  
vertus d

Une c  
nante qu  
ticulier.

toujours  
barras d

eut souv

il recevo

cœurs; e

grandes

de se pré

soient à l

marques

refusait,

aimable v

seulement

différent

Au res

rée; et la

de ses co

autorité

rien ent

consulte

le 15 décembre 1740, âgé de soixante-cinq ans. Je me persuade que le public reconnoissant, après avoir lu avec plaisir le sermon du prédicateur du concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formoit son caractère propre et particulier. On le vit toujours égal à lui-même, toujours gai, toujours tranquille, malgré l'embarras des affaires, et les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevoit tout le monde, lui gagnoit tous les cœurs; et si la foiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettoient hors d'état de se prêter aux besoins de ceux qui s'adressoient à lui, il assaisontoit son refus de tant de marques de bonté, que ceux mêmes à qui il se refusoit, se retiroient toujours contents. Cette aimable vertu lui avoit attiré la confiance non seulement des particuliers, mais du corps des différentes nations et des évêques.

Au reste sa douceur étoit une douceur éclairée; et la supériorité de ses lumières, la sagesse de ses conseils, lui avoient acquis une si grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'osoit rien entreprendre de considérable sans le consulter, et que son sentiment l'emportoit

ordinairement sur celui de tous les autres.

Pendant le cours de sa dernière maladie, jamais on ne remarqua en lui aucun mouvement indélébile de trouble ou d'impatience. Attaché sur le lit de douleurs, il conserva toujours une égalité d'âme admirable, et la douce sérénité qui se répandoit jusque sur son visage édifioit tous ceux qui le visitoient, et qui venoient lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières. On l'entendoit souvent s'écrier : Ah ! le bon maître, que le Dieu que nous servons ! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disoit en sortant : *C'est un saint.*

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chambre, et de faire venir des janissaires pour écarter la foule et empêcher le désordre. Son enterrement eut plus l'air d'un triomphe que d'une pompe funèbre. Tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les catholiques est venu nous faire des complimens de condoléance, et mêler ses larmes aux nôtres : nous perdons plus que vous, nous disoient-ils obligeamment ; c'est un frère que vous perdez, et nous, nous perdons un père. Le P. Fromage avoit le talent d'élever les

ames j  
reconn  
qu'il a  
long-  
de tren  
vrages  
établi  
églises  
nites à  
qui ent  
ville, e  
l'érecti  
asile pe  
tant de  
nous n  
récomp  
rateur.

ames jusqu'à la plus haute perfection, et nous reconnoissons, parmi cent autres, les disciples qu'il a formés de sa main. Sa mémoire sera long-temps en bénédiction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages françois qu'il a traduits en arabe. Il a établi des catéchismes publics dans les trois églises d'Alep; il a appris aux prêtres maronites à prêcher; il a érigé deux congrégations qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué plus que personne à l'érection d'un monastère, qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété. Chargé de tant de mérites et de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il est allé en recevoir la récompense des mains du souverain rémunérateur.

---

## RELATION

**D'une Mission faite dans les environs du mont Liban.**

**MON RÉVÉREND PÈRE,**

IL y a quelques années que j'envoyai en France une petite relation de ce qui m'étoit arrivé dans les missions du mont Liban; on en parut content, et l'on me pria d'en envoyer de temps en temps de semblables, pour la consolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, et pour animer le zèle de ceux qui s'y sentent appelés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui. Je crois devoir cette satisfaction à des personnes que je respecte, et dont les prières sont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions apostoliques, je joins un détail succinct de ce que j'ai remarqué de singulier dans les différents pays

que j'ai  
fût-ce q  
vérend  
du méri  
lier; te  
affecté  
relation  
riosité,  
faire.

Dès  
me fair  
m'envo  
montag  
déjà re  
j'en'ai  
Ciel, j'y  
accompl  
voit pa  
vaux. S  
aurions  
dants. J  
persuas  
sent dé  
s'exerc  
avons  
idées,  
rience

que j'ai parcourus. Ce mélange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous savez, mon révérend père, que tous les lecteurs ne sont pas du même goût. Chacun a son attrait particulier ; tel se sent affecté par un objet, tel se sent affecté par un autre. J'espère que dans cette relation, et la piété fervente, et l'innocente curiosité, trouveront également de quoi se satisfaire.

Dès que je sus l'arabe de façon à pouvoir me faire entendre et le parler aisément, on m'envoya faire une mission au nord de nos montagnes, et c'est de cette mission que j'ai déjà rendu un compte exact. L'année dernière j'en ai fait une autre vers le midi, et grâce au Ciel, j'y ai eu à travailler et à souffrir. Je n'étois accompagné que d'un de nos frères : il pouvoit partager mes peines et non pas mes travaux. Si j'avois eu un prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondants. Nous avons été long-temps dans la fausse persuasion que sur ces montagnes, qui paroissent désertes, le zèle trouveroit à peine de quoi s'exercer ; mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous sommes bien revenus de ces idées, et nous avons appris par notre expérience qu'un prêtre seul ne sauroit suffire à

tout ce qu'il y a à faire dans ces missions. Ce n'est pas la moisson qui manque dans ce champ du Père de famille, ce sont uniquement les ouvriers, et le défaut de missionnaires est l'unique obstacle qui arrête les progrès de la religion, et l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au Ciel, et nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs sueurs à celles de Jésus-Christ, et nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arrosées de ses larmes et de son sang.

On s'imagine quelquefois en Europe qu'il faut des lumières supérieures et des connoissances extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On se trompe souvent : qu'on vienne se joindre à nous, qu'on apporte seulement, et de l'ardeur pour le travail, et de la bonne volonté, c'en est assez : Dieu suppléera au reste. Vous connoissez mes talents, mon révérend père; ils sont fort médiocres, et cependant le Seigneur a daigné se servir de moi, tout indigne que j'en suis, pour répandre le trésor de ses grâces, et faire éclater sa bonté sur des vases qu'il a choisis dans le souvenir de ses plus tendres miséricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacheroit-il

pas à de  
fois, ces  
nécessai  
pagne. T  
gueilleu  
matiques  
persuade  
bonnes g  
mais doc  
role. La  
pour por  
charitab  
jeter la s  
petite di  
tendrir c  
en dang  
Je par  
de ma m  
située d  
Avant d'  
protesten  
cursion,  
solation  
qui tout  
et un trè  
Je co  
village q



pas à des talents supérieurs ! Mais encore une fois , cette supériorité de talents n'est point nécessaire , surtout dans ces missions de campagne. Nous n'y trouvons ni des savants orgueilleux qu'il faille confondre , ni des schismatiques entêtés qu'il faille convaincre et persuader. Nous n'avons à instruire que de bonnes gens, ignorants et grossiers à la vérité , mais dociles et même avides de la sainte parole. La terre est bien préparée ; elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables et laborieuses qui veillent bien y jeter la semence. Pardonnez à mon zèle cette petite digression : il est difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moissons en danger de périr faute de moissonneurs.

Je partis avec mon compagnon , et le terme de ma mission devoit être Bescomta, bourgade située dans le voisinage du pays des Druses. Avant d'entrer dans aucun détail, je puis vous protester avec vérité que dans cette seule excursion , qui a duré deux mois , j'ai eu la consolation de confesser plus de mille personnes, qui toutes depuis long-temps avoient besoin et un très grand besoin de confession.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui se trouva sur notre route. Je fus

écouté avec une attention qui me charma , et je crus lire dans les yeux de mes auditeurs les vives impressions que je faisois sur leurs cœurs. J'en sortis sans confesser : mon dessein étoit à mon passage de préparer seulement les voies du Seigneur , de laisser au grain de la parole le temps de germer, et j'étois résolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette manière est la meilleure, quand elle est praticable. La méthode de ceux qui, en arrivant dans une mission, confessent indifféremment tout ce qui se présente, me paroît sujette à bien des inconvénients, et souvent la précipitation gâte l'ouvrage.

Je ne me trompois pas quand je m'imaginois qu'on avoit été touché de mes sermons : j'en eus, quatre heures après, une preuve bien consolante et bien sensible. A une petite lieue de cette bourgade, je rencontrai un de mes auditeurs sur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle est bâti un couvent de religieuses de saint Antoine. Il crut que j'allois encore prêcher dans ce monastère ; étonné plutôt, je pense , de mes travaux, que touché de la véhémence de mes discours , il leva les yeux au Ciel, et s'écria d'un air pénétré : Ah ! Seigneur, si nous avions dans notre pays deux ou trois

missionnaires  
tous des  
par-là c  
dans so  
du beso  
pour tr  
dans ce  
naïveté  
qu'ils n  
plus qu  
Ciel se  
mission

Avant  
che, j'e  
vris dan  
un de c  
notre D  
min un  
pour le  
respect  
yeux,  
son ha  
et tout  
je fus a  
champ  
depuis  
deur d

missionnaires comme celui-là, nous serions tous des saints. Ce bon homme marquoit assez par-là ce que la parole de Dieu avoit opéré dans son cœur, et la connoissance qu'il avoit du besoin où nous sommes de bons ouvriers pour travailler avec succès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudissemens que la naïveté rendoit estimables, me flattèrent moins qu'ils ne m'encouragèrent, et je ne songeai plus qu'à me rendre digne des succès dont le Ciel sembloit vouloir bien couronner ma mission.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre dont je découvris dans la suite le mystère, et où je vis briller un de ces traits singuliers de la providence de notre Dieu sur ses élus. Je trouvai sur mon chemin un père de famille qui, me reconnoissant pour le missionnaire de ce canton, m'aborda respectueusement, et me pria, les larmes aux yeux, de vouloir bien me transporter dans son habitation, et de venir le confesser lui et toute sa maison qui étoit fort nombreuse; je fus attendri et tenté de lui accorder sur-le-champ sa demande. Mon cher père, me dit-il, depuis long-temps nous souhaitons avec ardeur de voir un missionnaire, et j'ai un pres-

sentiment que vous nous visiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, sur la route de Bescomta, et serai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en passant chez vous? Il m'avoua ingénûment que le détour seroit long, et qu'il habitoit dans des montagnes perdues et presque entièrement séparées du commerce du reste des humains. Le devoir l'emporta sur la tendresse; mais en refusant de me rendre à ses empressements, je tâchai de le consoler de mon mieux. Je lui fis même espérer que peut-être dans un autre temps je pourrois aller à lui. Il me baisa la main, et me dit en se retirant: Vous y viendrez plutôt que vous ne pensez; nous prions tant le bon Dieu, qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui; il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la sincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin sans faire beaucoup d'attention à ces dernières paroles. J'entrai dans le village, où je fis les mêmes fonctions, et où je suivis la même méthode que j'avois suivie dans la bourgade dont j'ai parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes dispositions, et je puis dire avec vérité que Dieu donna à mes travaux les mêmes succès.

Je me remis en route; je parcourus divers

villages  
ayant pa  
tagnard  
terme.  
comme  
prendre  
mes. Il  
déserts,  
passer p  
cipices,  
surpris  
l'horreu  
rocher c  
par les t  
tre à l'al  
retraite;  
la lune.  
pleuvoit  
cette éta  
fournit  
rendit le  
Le len  
cûmes u  
haute m  
Nous  
que de t  
c'étoit le

villages qui se trouvèrent sur mon passage, et ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne songeois qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, et comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déserts, monter de montagnes en montagnes, passer par plusieurs abîmes, côtoyer des précipices, et pour comble d'infortune nous fûmes surpris d'une assez grosse pluie, au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors sur un rocher où nous courions risque d'être dévorés par les tigres et par les ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger il falloit chercher une retraite; nous en découvrîmes une au clair de la lune. C'étoit une étable mal couverte, où il pleuvoit presque partout. La ressemblance de cette étable avec la crèche de Jésus-Christ nous fournit de consolantes réflexions, et nous en rendit les incommodités plus supportables.

Le lendemain à la pointe du jour nous aperçûmes un couvent qui couronnoit la tête d'une haute montagne que nous voyions d'assez loin.

Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers ce monastère: c'étoit le seul lieu habité qui se présentât à nos

regards. Pour y arriver il falloit percer au hasard des buissons et des broussailles, sans aucun chemin frayé; nous nous y déterminâmes, et après bien des peines et des fatigues nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En sortant de cette petite forêt d'épines et d'arbrisseaux nous nous trouvâmes assez près d'une grosse métairie qui étoit isolée au milieu d'un désert affreux; nous nous y présentâmes: mais quel fut notre étonnement, lorsque nous reconnûmes dans le maître de la maison celui-là même qui, quelques jours auparavant, nous avoit fait tant d'instances pour nous engager à venir exercer chez lui notre ministère! il ne parut pas moins surpris que moi; transporté de joie, il me reçut comme un ange descendu du Ciel pour le sauver lui et toute sa famille. Dès qu'il me vit, il se prosterna à mes pieds. Je le relevai et l'embrassai.

Que pensez-vous de cette aventure, mon révérend père? le hasard seul y auroit-il part? Je ne saurois me le persuader. Pour moi je vous avoue bonnement qu'en rapprochant et ce qui m'avoit été dit, et ce que je voyois de mes yeux, cet événement me parut avoir quelque chose d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, et je ne pus

m'em  
qui,  
dui  
à qu  
être  
sera-  
turel.  
de pa  
roit d  
ne pas  
turelle  
des tr  
esprit

Que  
profite  
secour  
dence.  
peler  
campa  
travau  
rent un  
religio  
profité  
entier  
sa cons  
des lar  
gèrent

m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu qui, malgré mes refus obstinés, m'avoit conduit comme par la main chez ces pauvres gens à qui mon secours étoit si nécessaire. Peut-être me taxera-t-on de simplicité et m'accusera-t-on de vouloir trouver partout du surnaturel. Je ne suis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois aussi qu'il y auroit de l'obstination et même de l'incrédulité à ne pas reconnoître certaines opérations surnaturelles, surtout quand elles sont marquées à des traits qui saisissent et qui frappent tout esprit raisonnable.

Quoi qu'il en soit, mon hôte ne songea qu'à profiter de la grâce que Dieu lui faisoit, et du secours inattendu que lui présentoit la Providence. Il rassembla tout son monde, il fit rappeler tous ceux qui étoient dispersés à la campagne; il ordonna d'interrompre tous les travaux, et les jours que je passai chez lui furent uniquement consacrés aux exercices de la religion et de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, et fût occupé tout entier au soin de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Mon arrivée leur fit verser à tous des larmes de joie; mais bientôt elles se changèrent en larmes que leur arrachoit ou la vi-

vacité de la contrition , ou la tendresse de la dévotion. Là je crus devoir changer de système ; et comme je prévis bien que de long-temps je ne pourrois revoir ces chrétiens, je prêchai et je confessai. Je n'avois point à craindre de brusquer les choses ; la moisson étoit mûre, et l'espérance que le maître leur avoit donnée de voir bientôt un missionnaire, les avoit engagés à rentrer sérieusement en eux-mêmes, et à se disposer à la participation des sacrements. Tous se confessèrent et communiquèrent. Dépositaire de leurs sentiments, témoin de l'édification réciproque qu'ils se donnoient mutuellement , je m'écriois au fond de mon cœur : Béni soit à jamais le Père des miséricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la rosée du Ciel sur ces climats abandonnés ! Que nos catholiques d'Europe. ne font-ils un aussi bon usage de ces secours qu'ils ont chaque jour entre les mains !

Je ne vous dirai rien de la manière dont on me traita pendant mon séjour : je n'eus pas à m'en plaindre , mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me faisoit, des respects qu'on me rendoit, et des soins excessifs que me prodiguoit une pauvreté généreuse. Avant de nous séparer, tous se mirent à genoux, et

me d  
la leu  
qui re  
soupi  
attend  
m'épa  
scène  
rois d  
j'avois  
nées ;  
couro  
mercia  
mis qu  
me fai  
Seigne  
ges , e  
doit e  
les exh  
leur a  
dence.  
rions  
si nous  
qui vo  
nirons  
ses mi  
qu'à la  
congé



me demandèrent ma dernière bénédiction. Je la leur donnai, et dans le moment, aux larmes qui recommencèrent à couler, se joignirent les soupirs et les sanglots. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, et je vous avoue que pour m'épargner l'embarras de cette touchante scène, si j'avois connu les chemins, je me serois dérobé sans dire adieu à personne. Mais j'avois besoin de guide dans ces routes détournées; tous s'offrirent à m'en servir, et je ne courois aucun risque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne volonté, et je ne permis qu'au maître et à un de ses domestiques de me faire compagnie. Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tarissoient point sur ses louanges, et leur tendre reconnoissance se répandoit continuellement en actions de grâces. Je les exhortai à profiter des moyens de salut que leur avoit ménagés une mystérieuse Providence. Mon cher père, me dirent-ils, nous serions les plus malheureux de tous les hommes si nous n'en profitions pas. C'est Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous; nous l'en bénirons à jamais, et à jamais nous chanterons ses miséricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vue de Bescomta: ce fut là que je pris congé d'eux et les renvoyai.

Bescomta est une assez grosse bourgade dont les habitants sont partie catholiques maronites, partie catholiques du rit grec. Selon le conseil du grand Apôtre, je me crus d'abord redevable aux domestiques de la foi, et je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, et je ne les confessai que quand je m'aperçus que les consciences étoient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode, et le fruit surpassa mon attente. Je ne me prescrivis aucuns arrangements particuliers, sinon pour l'ordre des matières. Je mêlai toujours l'instructif et le pathétique, et je faisois alternativement une conférence et un sermon. L'éclat que firent les exercices de la mission chez les Maronites piqua la curiosité des Grecs, et ils voulurent entendre le missionnaire à leur tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs chefs, et m'envoyèrent inviter à prêcher chez eux. J'y allai : ils avoient fait cette démarche sans la permission de leur archevêque. Quand j'arrivai, le prélat étoit à l'église, où il officioit. On m'annonça à lui; il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher; cependant il ne voulut pas s'y opposer. Je me préparai donc à donner à son peuple la satisfaction qu'il souhaitoit. J'é-

tois en  
devois  
pût fai  
d'emba  
il régn  
du sac  
s'accus  
légers  
solutio  
modoi  
fesseur  
épargn  
honteu  
qu'elle  
confes  
tête de  
et si u  
j'auroi  
assez p  
tin; m  
pliqua  
ment q  
à une  
remen  
curé é  
étonne  
donne

tois embarrassé sur le choix du sujet que je devois traiter. Je voulois un sujet utile, et qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirèrent d'embaras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnoit de grands abus dans l'administration du sacrement de pénitence; que les pénitents s'accusoient tous ensemble de quelques péchés légers, et que le ministre leur donnoit une absolution générale; que cette coutume accommodoit également et les pénitents et les confesseurs : les pénitents, parce qu'elle leur épargnoit la honte de déclarer certaines fautes honteuses et grièves; les confesseurs, parce qu'elle leur épargnoit la peine d'entendre des confessions entières et séparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus si dangereux et si universel. Je ne l'attaquai pas de front, j'aurois appréhendé de révolter des esprits déjà assez prévenus contre les pratiques du rit latin; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon sermon, qui n'étoit proprement qu'une instruction, les qualités nécessaires à une bonne confession, et j'insistai particulièrement sur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le curé étoit au milieu de l'auditoire. Je fus bien étonné de voir les applaudissements qu'il me donnoit. Non content de m'applaudir, il par-

loit quelquefois aussi haut que moi, et disoit à ses paroissiens assemblés : *Hhadq*, ou *Hedq*; c'est-à-dire, cela est vrai, nous le croyons. A l'exemple du pasteur, sur qui tout le troupeau avoit les yeux fixés, on parut goûter tout ce que je disois ; mais en fut-on touché? je ne saurois vous l'assurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton sont tous fort grands comédiens, et il n'est pas aisé de démêler s'ils ressentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étoient pour moi, et je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le sermon la plupart ne daignoient pas me regarder, et lorsque j'eus prêché, les plus considérables d'entr'eux sortirent de l'église, et vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étois assez disposé, parce que je croyois pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance; mais mes chers Maronites chez qui je logeois ne voulurent jamais le souffrir, et je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours et d'appareil, et j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les  
festés d  
vient d  
rien n'  
avidés.  
rivières  
animau  
comme  
l'appre  
sautere  
rappro  
autres  
assez la  
corps  
celles  
y vont  
singuli  
fut atte  
n'avoie  
Le c  
vu, su  
d'une g  
sautere  
celles  
une qu  
mais q  
loit tou

Les environs de Bescomta sont souvent infestés de sauterelles ; il est des années où il en vient des légions entières qui ravagent tout, et rien n'échappe à la voracité de ces insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivières du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : je ne conçois pas , leur disois-je , comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premières sauterelles qui se présentent sur la rive , se rapprochent et se serrent les unes contre les autres , et formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau ; de leurs corps elles font une espèce de pont, sur lequel celles qui les suivent passent à l'autre bord, et y vont porter la désolation. Ce trait me parut singulier ; j'avois peine à le croire, mais il me fut attesté par plusieurs témoins oculaires qui n'avoient aucun intérêt à m'en imposer.

Le curé m'ajouta que dans ses terres il avoit vu , sur la pointe d'une montagne, un serpent d'une grosseur extraordinaire, qui attendoit les sauterelles au passage, et qui mangeoit toutes celles qui s'approchoient de lui ; qu'il en entra une quantité prodigieuse dans sa gueule béante ; mais qu'aussitôt que ces sauterelles qu'il avoit toutes vivantes eurent pénétré dans ses en-

trailles, elles le dévorèrent à son tour, et le rongèrent de façon que bientôt il n'en resta plus que les épines et les arrêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paroisse, n'est pas destitué de toute vraisemblance.

Je comptois terminer là mes courses apostoliques, et je songeois à revenir promptement sur mes pas par la même route pour pouvoir recueillir ce que j'avois semé en passant ; mais je ne pus me refuser aux empressements des habitants de Métain ; j'y trouvai deux cents chrétiens maronites à qui j'annonçai les vérités du salut, et à qui j'administrai les sacrements de pénitence et d'eucharistie. J'admirai l'innocence de mœurs qui régnoit parmi ces catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs, qui sont en plus grand nombre qu'eux dans cette bourgade, et il semble que l'infidélité qui les environne ne serve qu'à entretenir et leur fermeté dans la pureté de la foi, et leur ferveur dans les pratiques du christianisme.

Le curé m'édifia encore plus que les paroissiens. C'est un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante : il ne manque à rien de ce qu'il doit à son troupeau ; sa vigilance se soutient, et il porte avec allégresse tout le poids du ministère. Il est cependant d'un âge

fort av  
de cent  
avec u  
nante d  
et qu'i  
pèce d  
visible

L'ét  
abond  
qu'elle  
coucha  
pays; e  
quillen  
rière m  
percér  
se fire  
ment d  
salle f  
avoien  
à terre  
qui le  
rent p  
dont  
de mo  
ni ga  
lorsq  
allum

fort avancé; et tous m'ont assuré qu'il a plus de cent-dix ans. Ce bon vieillard me raconta, avec un air simple et naïf, une chose surprenante qui lui étoit arrivée il y a quelques mois, et qu'il regarde avec raison comme une espèce de miracle, du moins comme une marque visible de la protection de Dieu sur lui.

L'été passé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes et presque continuelles. Un soir qu'elles redoublèrent extraordinairement, je me couchai à terre sur ma natte, à la façon du pays; et, selon ma coutume, je m'endormis tranquillement. La fontaine que vous voyez derrière ma maison s'enfla tout-à-coup, les eaux percèrent la muraille en plusieurs endroits, et se firent plus d'un passage. Comme l'appartement est au rez-de-chaussée, bientôt toute la salle fut inondée. Mon neveu et ma nièce, qui avoient leurs lits séparés, et qui étoient couchés à terre comme moi, se sentant pénétrés des eaux qui les environnoient de toutes parts, se levèrent promptement pour remédier à ce désordre dont ils ignoroient la cause; ils approchèrent de mon lit pour savoir si les eaux ne m'avoient ni gagné ni étouffé. Quelle fut leur surprise, lorsqu'à la lueur de la lampe, qui étoit encore allumée, ils s'aperçurent que l'inondation m'a-

voit respecté, et que les eaux qui environnoient mon lit de tous côtés avoient formé une espèce de rempart. Elles demeuroient comme suspendues, et croissoient sans se répandre. Ils me réveillèrent, et j'échappai à ce petit déluge. Les voilà présents : ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je me rappelai le prodige que Dieu avoit autrefois opéré en faveur d'Israël au passage de la mer Rouge. Mon premier soin fut de remercier le Seigneur de cette grâce singulière, et de chanter en son honneur, comme les Israélites, des cantiques de bénédiction et d'actions de grâce. En vérité, mon révérend père, poursuivit-il avec un air touché et pénétré, en vérité il faut que Dieu soit bien bon pour prodiguer sa protection et ses merveilles à un pécheur comme moi, et à un homme décrépité qui est presque hors d'état de rien faire désormais pour son service et pour sa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux sentiments de ce respectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux ; il se pourroit bien faire que les tendres alarmes du neveu et de la nièce pour la vie d'un oncle qui leur est cher, et la frayeur du bon

curé : a  
nière  
être u  
reco n  
N ie  
je vou  
ce ; ex  
J' y en  
u n frè  
près d  
tume  
mang  
le mo  
cent a  
affoib  
déma  
soixa  
vingt  
encor  
suré c  
celles  
ou six  
resser  
vieille  
rons  
des g  
robust

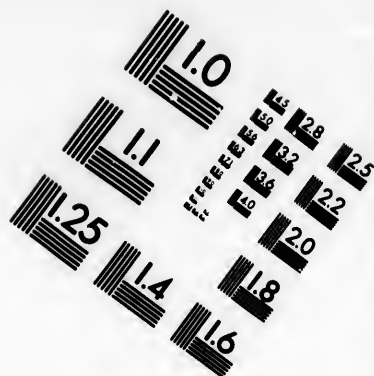
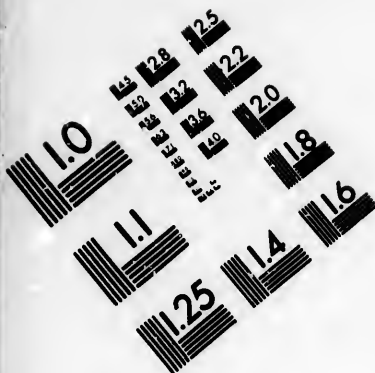
I



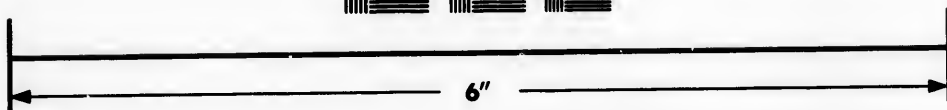
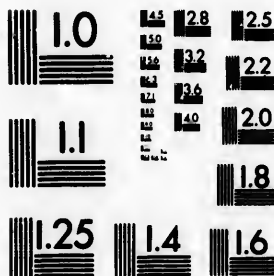
curé : aient un peu grossi les objets ; mais la manière affectueuse dont il s'exprimoit ne sauroit être une marque équivoque de sa foi et de sa reconnaissance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce prêtre maronite ; ces exemples ne sont pas rares dans ce pays. J'y en ai vu de plus âgés que lui : j'ai parlé à un frère religieux de saint Antoine qui avoit près de six vingts ans. Quoique , selon la coutume des moines d'Orient , il n'eût jamais mangé de viande depuis qu'il étoit entré dans le monastère , il se portoit encore assez bien ; cent ans d'abstinence ne l'avoient presque point affoibli ; et , à en juger par son visage et par sa démarche , on ne lui auroit pas donné plus de soixante et dix ans. J'en ai vu un autre plus de vingt fois ; il est à peu près du même âge , et encore plus vigoureux. Il m'a plusieurs fois assuré qu'il lui renaissoit des dents à la place de celles qui lui avoient été arrachées il y a cinq ou six mois , et à une surdité près , il ne se ressent presque point des incommodités de la vieillesse. Comparez cela à ce que nous admirons en France. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton , c'est qu'ils sont plus robustes que nous , et vivent pour l'ordinaire





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0

10  
11  
12  
15  
20  
25  
31.5  
40

plus long-temps qu'on ne vit en Europe : Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils sont moins délicats que nous. La manière dure dont ils sont élevés dès l'enfance, et la misère qui les accompagne dans tous les âges, leur ôtent presque tout sentiment de douleur.

Métain m'approchoit du pays des Druses, et comme j'avois déjà franchi les bornes de ma première destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins qui depuis long-temps se trouvoient abandonnés et sans pasteurs. L'état pitoyable où étoit la religion dans ces bourgades me perça le cœur, et me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignèrent les habitants à la vue d'un missionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voisinage des infidèles expose les pauvres chrétiens à la contagion, et je fus si touché de leur situation, que j'aurois volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avoit permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excursion pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres : car ils sont presque tous fermiers de ces demi-turcs, et ils en dépendent

absolu  
certain  
qu'y a  
fidèles  
trefois  
ils ont  
croyab  
à leur

Les  
la reli  
voyag  
m'instr  
et vou  
vous fi  
compte  
nés, d'a  
lieux s  
conté M  
entreti  
sujet. U  
sieurs s  
curiosi  
térresse  
compa

Il y  
francs  
formid

absolument. J'eus la consolation de retrancher certains désordres , et d'abolir certains abus qu'y avoit introduits le commerce avec les infidèles. Les révérends pères Capucins ont autrefois pénétré avant nous dans ces quartiers; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables , et ils l'ont fait avec un succès égal à leur zèle.

Les Druses sont une nation dont l'origine et la religion sont assez peu connues. Dans ce voyage j'ai été plus à portée que jamais de m'instruire exactement de l'une et de l'autre; et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse part de mes découvertes. Je puis compter sur les éclaircissements qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris sur les lieux se trouve conforme à ce que m'avoit raconté Mgr le patriarche des Maronites dans un entretien que nous avons eu ensemble sur ce sujet. Une colonie françoise établie depuis plusieurs siècles en Asie m'a paru devoir piquer la curiosité d'un François. Il est naturel de s'intéresser particulièrement à ce qui regarde ses compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a plusieurs siècles que les chrétiens francs viurent dans la Palestine avec une armée formidable ; tout plia sous les efforts de leurs

armes victorieuses, et bientôt Jérusalem devint leur conquête. Ils y établirent un roi de leur nation. Les Sarrasins chassés revinrent à la charge ; mais ce prince belliqueux et ses successeurs soutinrent pendant bien des années les assauts qu'on leur livra , et les repoussèrent. Cependant le nouvel état qu'on avoit formé s'affoiblissoit insensiblement ; et comme les Francs, occupés des guerres qu'ils se faisoient les uns aux autres, négligèrent d'envoyer des secours dans la Terre-Sainte, elle repassa sous la domination de ses anciens maîtres. Les affaires des chrétiens en Orient se trouvèrent ainsi délabrées ; les chefs ne songèrent qu'à repasser en Europe, et à y conduire le peu de troupes qui leur restoient. Dans cette retraite forcée, un seigneur de la maison de Dreux faisoit l'arrière-garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légères des ennemis, il ne put suivre les autres. Abandonné de ses compatriotes, il sentit bien que tôt ou tard il seroit accablé par le nombre. Pour se dérober à la fureur des infidèles qui ne faisoient aucun quartier, il se retira sur des montagnes. Les ennemis s'attachèrent à poursuivre le gros de l'armée, et perdirent insensiblement de vue cette petite troupe fugitive que

la situa  
taquer  
chréti  
mariér  
Ainsi v  
peuple  
de Dre  
formé  
leur est

Les S  
de gen  
tagnes ;  
chrétien  
et tand  
craigno  
étincelle  
tant de  
comme  
que la

<sup>1</sup> Cett  
à-fait de  
l'observe  
sades cett  
pour plu  
Mémoire  
fiantes, p

la situation des lieux ne permettoit guère d'attaquer qu'avec beaucoup de désavantage. Les chrétiens se fortifièrent dans ces déserts ; ils se marièrent à des filles des bourgades voisines. Ainsi vit-on naître au milieu de l'infidélité un peuple nouveau d'adorateurs fidèles, et du nom de Dreux que portoit le commandant, s'est formé par corruption le nom de *Druses* qui leur est resté<sup>1</sup>.

Les Sarrasins auroient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes ; mais ces implacables ennemis du nom chrétien vouloient qu'ils abjurassent la religion ; et tandis que les fugitifs la conserveroient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre que tant de sang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencèrent leurs poursuites, et persuadés que la religion s'entretient par les ministres,

<sup>1</sup> Cette opinion sur l'origine des *Druses* est tout-à-fait dénuée de fondement, *s'il est certain*, comme l'observe un autre missionnaire, *qu'avant les Croisades cette nation portoit déjà le nom de Druses*. Voyez, pour plus de détail, ce qu'on lit à ce sujet dans un *Mémoire sur la ville d'Alep*, tom. II des *Lettres Édifiantes*, p. 98.

(Note des Éditeurs.)



les prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement et qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les pasteurs, et le troupeau, sans conducteur, ne fut pas long-temps sans s'égarer. On cessa de prêcher la religion, et bientôt on commença à l'ignorer; on en oublia les principes, et bientôt les pratiques en furent négligées : la foi affoiblie leur devint moins chère, et ils la sacrifièrent volontiers pour sauver leur vie. Ce fut alors qu'ils cessèrent d'être chrétiens, sans cependant devenir tout-à-fait Turcs; et entre eux et les Mahométans, toujours il y a eu, et il y a encore aujourd'hui une différence essentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet, ils rejettent les principaux points de sa loi, ils n'admettent point la pluralité des femmes, ils ne reçoivent point le grand ramadan ou le carême des Turcs; ils boivent du vin, ils lisent l'Évangile avec un respect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *Uk-kals*, c'est-à-dire les *Spirituels*, qui font profession d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; et l'on peut dire que malgré l'oppression où les retiennent leurs durs et orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'âme chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou six fois

à un d  
tion. I  
regard  
qualité  
préven  
un air  
il aime  
tesses,  
j'étois  
maison  
dem Fa  
est pare  
gouver  
les chré  
la maiso  
apparen  
seigneur  
cipale a  
qui sa  
brage, l  
nant le  
obligé  
Seyde.  
ler, ni  
bien en  
apostoli  
présent

à un des chefs les plus distingués de cette nation. Il y est extrêmement respecté, et on le regarde comme un seigneur de la première qualité. Il est bien fait ; il a un extérieur fort prévenant, le visage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manières populaires, et il aime fort les François. Il me fit mille politesses, et j'oubliois presque en ce moment que j'étois au milieu de la barbarie. Il se dit de la maison de Guise. Il porte le nom de *Megadem Faros*, qui veut dire le *Duc Cavalier*. Il est parent du prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, et à qui obéissent les chrétiens et les Druses. Ce prince se dit de la maison des ducs de Florence, il veut dire apparemment de la maison de quelques-uns des seigneurs qui au onzième siècle avoient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu qu'il est obligé de donner tous les ans au bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler, ni même de le voir. J'en avois cependant bien envie, et j'avois dessein, dans cette course apostolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui présenter mes respects ; mais jamais je ne pus

arriver jusqu'à la bourgade où il tient sa petite cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avoit des chrétiens, et je me rendis à Choüifat, qui est assez près de Bairut. On voit dans ce village plusieurs grands mausolées, tous de même structure, et d'une seule pierre creusée, couverté d'une autre pierre assez bien travaillée : ils étoient tous vides, et les chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres et des médailles.

Assez près de là paroissent les restes d'un château qui a dû être autrefois extrêmement fort ; mais ce n'est plus maintenant qu'un amas de pierres entassées les unes sur les autres, et toutes d'une épaisseur et d'une longueur surprenantes. Elles avoient été taillées au bas de la montagne, dans un rocher dur ; et cependant il semble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre grasse. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, et chacune étoit de dix-huit à vingt pieds de haut, et de cinq ou six pieds de diamètre. J'examinai curieusement cet ouvrage, et je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de si surprenant. Je répondis que je ne concevois pas avec quelle machine

on avo  
pointe  
que n  
peine  
répon  
fait la  
truit.  
souve  
de pie  
unes  
autan  
bien u  
en es  
nous  
où no  
sions.  
forces  
nouse  
çoient  
le car  
gions  
repas  
pain e  
lentill  
chère  
la via  
canto

on avoit trouvé le secret de transporter sur la pointe d'une montagne si escarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrain plat et uni. Cette réponse ferma la bouche à ceux qui m'avoient fait la question, mais je n'en fus pas plus instruit. Au reste sur ces montagnes on voit assez souvent dans les anciens bâtimens de ces sortes de pierres d'une grosseur énorme. Quelques-unes ont près de vingt pieds de longueur, et autant de largeur : elles sont si polies, et si bien unies les unes aux autres, que la liaison en est presque imperceptible. De Choüifat, nous descendîmes dans un autre petit village où nous terminâmes enfin le cours de nos missions. Il étoit temps : nous étions épuisés de forces, et si le courage n'eût soutenu la nature, nous eussions succombé. Les chaleurs commençoient à se faire sentir : nous avions couru tout le carême sur les montagnes où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas consistoit pour l'ordinaire en un peu de pain et de blé bouilli ; quelquefois un peu de lentilles : c'étoit le régal des grands jours. La chère ne fut pas plus délicate après Pâques ; la viande et le vin sont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous couchions à terre sur

un simple tapis de poil de chèvre. Malgré ces incommodités, je prêchois deux ou trois fois le jour, et je confessois jusqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues; mais la Providence nous réservait encore une petite épreuve qui devoit couronner notre patience. En sortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes, je ne sais comment, dans un chemin étroit et peu frayé qui sembloit devoir nous y conduire. Nous nous trompions; il ne nous conduisit que jusqu'à un petit ruisseau au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques sentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions sur le point de nous égarer. Nous ne pouvions nous résoudre à revenir sur nos pas, et nous aimâmes mieux marcher au hasard au milieu des rochers et des buissons. La montagne où nous étions alors étoit si escarpée, et les broussailles dont elle étoit couverte si épaisses, que nous courions risque d'être obligés d'y passer la nuit. En grim pant, nous nous attachions aux pierres qui quelquefois se détachent et nous entraînent avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buisson et à gagner le

haut d  
retour  
pas po  
bits ou  
croché  
avons  
plusieur  
bien ré  
arrivam  
et là n  
duisit  
Les chr  
charité  
autres  
le récit  
tures l  
et leurs  
généro  
fimes p  
pouvoi  
dre de  
bre de  
séjour  
cointa  
vers ce  
je m'é  
Dieu

haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arrière et de descendre quelques pas pour aller chercher une partie de nos habits ou les ornements d'autel qui s'étoient accrochés aux épines à travers lesquelles nous avions passé. Nous fimes ce manége pendant plusieurs heures; mais après avoir bien roulé, bien rétrogradé, Dieu bénit nos efforts, nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit; et là nous reprîmes un chemin qui nous conduisit droit au village que nous cherchions. Les chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité; ils s'empressèrent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hospitalité; et le récit que le bon frère leur fit de nos aventures les engagea à redoubler leurs attentions et leurs soins. Nous répondîmes à l'excès de leur générosité par l'ardeur de notre zèle, et nous fimes pour ces hôtes charitables tout ce qu'ils pouvoient exiger de notre ministère et attendre de notre reconnoissance. Comme le nombre de ces chrétiens étoit fort petit, notre séjour ne fut pas long. Nous regagnâmes Bescointa; et sans nous y arrêter, nous marchâmes vers ces premiers villages où je vous ai dit que je m'étois contenté d'annoncer la parole de Dieu sans y confesser.

J'y trouvai les esprits et les cœurs dans des dispositions admirables. Les semences de pénitence que j'y avois jetées en passant avoient germé et fructifié au centuple. Les impressions subsistoient dans toute leur vivacité. Je recueillis aisément et promptement une moisson si belle et si mûre; et comblé des bénédictions que le Ciel avoit répandues sur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avois laissé deux esclaves qui s'y étoient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à la foi, et ils avoient fait profession du mahométisme, tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faisant passer dans un pays catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le sein de l'Église et de professer librement leur ancienne religion. Ils se disoient tous deux Polonois; mais le nom de chrétien qu'ils avoient porté suffisoit seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut et à leur délivrance, et à mon retour j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jeta sur ces pauvres misérables un regard de compassion; il seconda ma bonne volonté, et me présenta un moyen facile de les sauver. Des vaisseaux vénitiens mouillèrent à la rade voisine; les officiers vinrent chez nous par oc-

casion;  
sur leur  
et les tr  
suis à A  
de se se  
sept ou  
nations.

Nos p  
facilités  
vres de  
surée da  
dit, les li  
le Tobie  
mains m  
les cœurs  
et toujou  
dans ce p  
l'Occiden  
l'Orient  
dont, ap  
aujourd'

Ce gra  
plus cons  
tagne. T  
des senti  
dans ses f  
peut dire

casation; nous leur proposâmes de les recevoir sur leur bord; ils acceptèrent la proposition, et les transportèrent en Italie. Depuis que je suis à Antoura, Dieu m'avoit déjà fait la grâce de se servir de moi pour procurer la liberté à sept ou huit autres esclaves de différentes nations.

Nos pères trouvoient autrefois de grandes facilités quand il s'agissoit d'exercer ces œuvres de charité; ils avoient une ressource assurée dans la générosité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abunaufel. C'étoit le Tobie de ces cantons: son nom, gravé par les mains mêmes de la reconnoissance dans tous les cœurs de ses concitoyens, ne mourra jamais, et toujours sa mémoire sera en bénédiction dans ce pays. Il est juste de faire connoître à l'Occident ce chrétien incomparable, dont l'Orient a si long-temps admiré les vertus, et dont, après plusieurs années, il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme étoit le plus riche et le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des sentiments dignes du trône, il étoit noble dans ses façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, et une magnificence sans faste le



distinguoit de tous les autres grands. Il passoit dans tout le pays pour un fort grand génie. C'étoit effectivement un homme de très bon sens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, et qui savoit également et l'art de se faire craindre et l'art de se faire aimer. Les Vénitiens qui connoissoient ses talents lui rendirent justice, et le prièrent d'être leur consul. Ces témoignages d'estime et de confiance que lui donnoient des étrangers ne le rendirent point suspect à son maître. Au contraire ils le lui rendirent plus cher encore et plus précieux. Le prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honoroit comme son père, et il le consultoit comme son oracle : il lui laissoit le soin de lever ses deniers sur les chrétiens, et d'exercer sur eux la justice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Établi par le choix du souverain, juge de son peuple, il en étoit le père par sa bonté. Élevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochoit par sa tendresse et son affabilité ; il avoit le secret de faire respecter l'autorité sans la rendre odieuse, et de rendre même aimable le joug qu'il faisoit porter. Une tendre compassion pour les malheureux faisoit

son caract  
bloit être  
non seule  
tinguées  
sants, et  
hospitalité  
exclus : il  
enfants ; il  
soins ; sa v  
es soulage  
loit infini  
son zèle p  
toit inexp  
rien pour a  
il ne pouv  
que les M  
iques, san  
quand on  
comme un  
iens sont  
urel que  
oit-il, je  
dans ma n  
ment des l  
dans le ba  
Les Jést  
père : son

son caractère propre et particulier; elle sem-  
bloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte,  
non seulement pour les personnes les plus dis-  
tinguées du canton, mais pour tous les pas-  
sants, et il exerçoit envers eux une généreuse  
hospitalité. Les pauvres mêmes n'en étoient pas  
exclus : il les regardoit comme ses plus chers  
enfants; il ne pouvoit se refuser à leurs be-  
soins; sa vigilance les découvroit, sa libéralité  
les soulageoit, et la bonté de son cœur le ren-  
doit infiniment sensible à toutes leurs misères.  
Son zèle pour tout ce qui intéressoit la religion  
étoit inexprimable, et il suffisoit d'être chré-  
tien pour avoir un droit acquis sur sa tendresse.  
Il ne pouvoit entendre parler des persécutions  
que les Mahométans suscitoient aux catho-  
liques, sans gémir et sans verser des larmes; et  
quand on lui reprochoit cet excès de tendresse  
comme une espèce de foiblesse : Tous les chré-  
tiens sont mes frères, disoit-il; n'est-il pas na-  
turel que je partage leurs peines? Oui, ajou-  
toit-il, je les porte tous dans mon cœur; et  
dans ma maison je ressens, malgré l'éloigne-  
ment des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent  
dans le baigne de Constantinople.

Les Jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sin-  
cère : son amitié étoit fondée sur l'estime sin-

gulière qu'il faisoit de notre compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu et pour les missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il descendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos pères et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la religion. Il nous auroit honorés plus souvent de ses visites, s'il eût suivi son inclination; mais il n'osoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui, sachant qu'il étoit le protecteur du christianisme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentissoit du nom du grand Abunaufel, un Turc puissant qui demouroit dans le voisinage des Druses eut envie de voir cet homme si célèbre parmi les chrétiens; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, et de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignoit. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendit un piège; il étoit

trop sur  
d'esprit  
entrevue  
suivante  
de son c

« Seig  
» voir, p  
» mais m  
» dois pa  
» protest  
» vous v  
» flatté d  
» gnez, q  
» votre c  
» tenter  
» en réal  
» tion de  
» naturel  
» a tant  
» de la m  
» court. I  
» peu plu  
» barbe é  
» et gros  
» Ceux q  
» j'ai dar  
» de gran

trop sur ses gardes pour y tomber : en homme d'esprit il se défendit avec politesse de cette entrevue , et il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie et l'amabilité de son caractère s'y développent parfaitement.

« Seigneur, vous pouvez avoir envie de me  
» voir, parce que vous ne me connoissez pas :  
» mais moi, parce que je me connois, je ne  
» dois pas avoir envie d'être vu, et je vous  
» proteste que je ne mérite pas l'honneur que  
» vous voulez me faire. Je suis cependant si  
» flatté du désir empressé que vous me témoi-  
» gnez, que ne pouvant contenter entièrement  
» votre curiosité, je veux du moins la con-  
» tenter en partie : si vous ne me voyez pas  
» en réalité, vous aurez du moins la satisfac-  
» tion de me voir en peinture. Voici donc au  
» naturel le portrait du personnage qu'on vous  
» a tant vanté. Ma taille est un peu au-dessus  
» de la médiocre; j'ai la tête grosse et le cou fort  
» court. Mon regard est fier. J'ai les yeux un  
» peu plus qu'à fleur de tête, le front large, la  
» barbe épaisse, les couleurs vives, le nez court  
» et gros, mais il ne sied pas mal à mon visage.  
» Ceux qui veulent un peu me flatter disent que  
» j'ai dans l'air et dans le port quelque chose  
» de grand, et que je suis assez vénérable. Ce

» que je puis dire avec vérité , c'est que mon  
 » visage tient beaucoup de ces médailles anti-  
 » ques que les Romains nous ont laissées sur  
 » nos montagnes, et ressemble fort à ces vieux  
 » rois qu'il me souvient d'avoir vus peints sur  
 » les tapisseries. Me voilà trait pour trait tel  
 » que je suis. Jugez maintenant , Seigneur , si  
 » l'on peut avoir la curiosité de voir un homme  
 » bâti de la sorte , et s'il doit avoir lui-même  
 » la passion de se montrer. Je crois vous servir  
 » en vous épargnant la peine de faire un voyage  
 » pour voir un pareil objet ; nous y perdriions  
 » vous et moi. »

Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit par cette lettre qu'à la solidité de l'esprit il joignoit l'enjouement. Un homme de ce caractère ne pouvoit vivre trop long-temps pour le bonheur de son peuple : il mourut dans un âge fort avancé, et il mourut en héros chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuse : c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un oeil tranquille. Dans ces derniers moments il ranima toute la vivacité de sa foi, toute la ferveur de sa piété : il reçut les sacrements de l'Église avec une présence d'esprit admirable ; et sans aucun symptôme violent, il rendit sa

grande am  
 s'endormit  
 Content de  
 mis le com  
 le Seigneur  
 fier à la mo

Tandis q  
 noissance r  
 le cœur de  
 mais quand  
 manifestère  
 universel,  
 des larmes  
 dition du p  
 tains évén  
 vertus et sa  
 ces pronost  
 trop facile

Dès qu'i  
 parents jet  
 blèrent pl  
 de la mais  
 voyèrent d  
 d'alentour  
 se fit un d  
 illustre me  
 larmes. Pl

grande ame entre les mains de son Dieu, et s'endormit doucement du sommeil des justes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ses mérites pendant sa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes souffrances.

Tandis qu'il vivoit, les sentiments de reconnaissance ne se renfermèrent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit secourus et obligés : mais quand il mourut, ils furent plus vifs, et se manifestèrent avec plus d'effusion. Le deuil fut universel, et jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus sincères. Si l'on en croit la tradition du pays, sa mort fut annoncée par certains événements extraordinaires : mais ses vertus et sa religion font mieux son éloge que ces pronostics douteux et incertains qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eût expiré, ses domestiques et ses parents jetèrent de grands cris qu'ils redoublèrent plusieurs fois au-dedans et au-dehors de la maison, selon la coutume du pays. Ils envoyèrent des exprès dans toutes les bourgades d'alentour pour inviter aux funérailles. Chacun se fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illustre mort, d'arroser son tombeau de ses larmes. Plus de mille personnes des villages cir-

convoisins assistèrent à ses obsèques, et pas un seul des ecclésiastiques séculiers et réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bande, et dès qu'ils étoient près de la maison du défunt ils s'annonçoient par de grands cris et des gémissements lamentables : la famille, qui étoit à la porte pour les recevoir, leur répondoit par des cris et des gémissements semblables. Cette lugubre scène se renouvela jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sais quoi de frappant, et réveille dans le cœur certains sentiments d'horreur et de tendresse dont on a peine à se défendre. Les pauvres gens de la campagne, qui avoient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paroissoient consternés, et la douleur étoit peinte sur leur visage.

Le troisième, le septième et le trentième jour, les prières recommencèrent, et l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Ces peuples croyoient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur reconnoissance, et pour procurer dans le Ciel un bonheur éternel à un homme qui pendant toute sa vie n'avoit travaillé qu'à faire leur félicité sur la terre. On juge assez par ce seul trait que les Orientaux pensent bien différemment de nos protestants sur l'efficacité de la

É  
prière pour  
guste et d  
soulagemen  
gatoire. Le  
cette dévot  
jusqu'à de  
ont vendu  
d'être en é  
pour leurs  
prétendue  
d'avoir intr  
nous l'y av  
morial, et  
si louable  
il n'y a rien  
à nos usag  
et de la pr  
une cérém  
rope. Lors  
leurs comp  
assister à l  
coursier qu  
et étendant  
la croupe d  
de toute l'  
tants pouss  
cris redou

prière pour les morts, et sur la vertu de l'auguste et divin sacrifice de la messe pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. Les Maronites surtout ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois jusqu'à de pieux excès, et j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur restoit, afin d'être en état de faire prier et dire des messes pour leurs parents. Que messieurs de la religion prétendue réformée ne nous accusent point d'avoir introduit cette coutume dans le Levant; nous l'y avons trouvée établie de temps immémorial, et nous n'avons eu qu'à entretenir une si louable et si charitable pratique. Au reste, il n'y a rien dans tout cela qui ne soit conforme à nos usages; mais quand le mort est illustre et de la première qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs compliments de condoléance n'ont pu assister à l'enterrement, l'écuyer fait venir le coursier que montoit ordinairement son maître, et étendant la veste du défunt sur la selle et sur la croupe de ce cheval, il le promène au milieu de toute l'assemblée. A ce spectacle les assistants poussent de grands gémissements; à ces cris redoublés succède un triste et morne si-



lence, et chacun se retire pour pleurer et pour prier. Je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

~~~~~

Du P. Ch  
prison

Mo

CESSEZ  
ce que no  
de notre  
est glorie  
voués au  
d'essuyer  
en sont l'  
semblance  
trouver,  
persécution  
une relati  
en état de  
d'être un

---

**LETTRE**

**Du P. Chébert, missionnaire au Levant, sur l'em-  
prisonnement des missionnaires à Damas.**

**MON RÉVÉREND PÈRE,**

**P. C.**

**CESSEZ de nous plaindre, et félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au calice de notre divin Maître. Qu'il est flatteur, qu'il est glorieux pour des hommes qui se sont dévoués aux travaux du ministère apostolique d'essuyer les souffrances et les tribulations qui en sont l'apanage; d'avoir des traits de ressemblance avec leurs premiers modèles, et de trouver, en étendant l'empire de l'Église, les persécutions qui l'ont établie! Vous demandez une relation exacte de cet événement; je suis en état de la faire, puisque j'ai eu le bonheur d'être un des prisonniers.**

La ville de Damas, extrêmement grande et peuplée, offre aux missionnaires un champ vaste et pénible à cultiver. Dès la naissance du christianisme, saint Paul y trouva des persécuteurs, et ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721 nos missionnaires eurent recours à M. le marquis de Bonac, alors ambassadeur de France à Constantinople, et ils le prièrent d'obtenir de la Porte un firman qui les mît à couvert des insultes et des violences auxquelles ils étoient exposés. Ce seigneur zélé pour le progrès de la religion et pour la sûreté des sujets du Roi obtint ce qu'ils désiroient. Vous serez peut-être bien aise de savoir en quelle forme s'expédient les ordres du grand-seigneur.

« Respectable visir, grand conseiller qui gouverne les affaires par la pénétration de son esprit, très-puissant et noble bacha de Damas, chef de la caravane de la Mecque, mon visir, le bacha que Dieu fasse prospérer, le plus juste des juges mahométans, le vertueux et preux dépositaire de la science des apôtres et des prophètes, que Dieu seconde et augmente ses vertus !

» A l'arrivée de ce commandement, vous saurez que le marquis de Bonac, ambassadeur du Roi de France à notre sublime Porte, et

le modèle  
tienne,  
une requ  
ligieux d  
ordre qu  
de leur p  
cer leur r  
empire, c  
dence co  
ayant ap  
tres offic  
françois  
empêchés  
fonctions  
nies cont  
né le pré  
que pers  
tions sus  
command  
insulte le  
la bien g  
d'iemetve  
(ce qui, se  
à l'année  
Munis d  
croyions  
Nous che

» le modèle des seigneurs de la nation chrétienne, a envoyé à notre trône de félicité, une requête, afin que tous les évêques et religieux dépendants de France, de quelque ordre qu'ils soient, se tenant dans les bornes de leur profession, ne soient empêchés d'exercer leur religion dans toute l'étendue de notre empire, où ils font jusqu'à présent leur résidence conformément aux capitulations; et ayant appris que le chef des janissaires et autres officiers avoient inquiété les religieux françois habitant à Damas, et les avoient empêchés de lire l'Évangile, et d'exercer les fonctions de leur rit, en leur faisant des avanies contre les capitulations, nous avons donné le présent commandement pour empêcher que personne ne contrevienne aux capitulations susdites; ainsi, à l'arrivée de ce noble commandement, vous ne souffrirez pas qu'on insulte lesdits religieux. Fait à Constantinople la bien gardée, au commencement du mois d'iemetvel (mai), l'an mil cent trente-trois. » (ce qui, selon notre façon de compter, revient à l'année 1721).

Munis d'un pareil commandement, nous nous croyions en sûreté, mais le calme dura peu. Nous cherchâmes encore des protections au-

près du bacha de Damas. M. le marquis de Villeneuve, plus respecté pour ses qualités que pour son caractère d'ambassadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une étoit écrite au gouverneur par son *Capi-Kaikie*, c'est-à-dire, son agent à la Porte; l'autre étoit du grand musti; elle étoit adressée à Ali Effendi, *tefterdar*, c'est-à-dire, intendant ou receveur des deniers du grand-seigneur.

La mission est partagée entre les Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites. Les supérieurs de ces trois ordres se disposoient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos alarmes, et nous plongea dans l'état que je vais décrire.

Le frère David fut frappé en pleine rue par un soldat, sans avoir donné occasion à cette brutalité. Cet infidèle, après plusieurs soufflets, lui déchargea sur la tête nue un coup du plat de son coutelas, et le coup fut si violent, que le coutelas en demeura recourbé, et que la blessure fut considérable. Cette action déterminà les trois supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au bacha; et afin de trouver occasion de faire en même temps leurs

plaintes, il  
palais du g

Le tefter  
les reçut a  
lettre que  
écrivait; il  
manière in  
Remettez,  
lui est ad  
musti; il es  
Ces deux  
auront plu  
le cérémon  
teur. Il app  
donne aux

Les sup  
connoissan  
leur guide  
ment, en le  
On ne cor  
l'on ne su  
doit une n

Aband  
gieux res  
lettres ad  
d'abord a  
nant, qui

plaintes, ils conduisirent avec eux le frère au palais du gouverneur.

Le *testerdar*, à qui ils s'adressèrent d'abord, les reçut avec bonté; il ouvrit avec respect la lettre que le chef de la religion musulmane lui écrivoit; il nous témoigna son chagrin sur la manière indigne dont le frère avoit été traité: Remettez, ajouta-t-il, au bacha la lettre qui lui est adressée; je vous rends celle du grand mufti; il est à propos que le bacha la lise aussi. Ces deux recommandations jointes ensemble auront plus de force; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. Il appela un *toukadar*; c'est le nom qu'on donne aux domestiques des grands.

Les supérieurs missionnaires, pénétrés de reconnaissance, marchèrent quelque temps avec leur guide; celui-ci les quitta ensuite brusquement, en leur disant qu'il ne savoit pas l'arabe. On ne comprit point ce qu'il vouloit dire, et l'on ne sut que long-temps après qu'il demandoit une récompense.

Abandonnés de leur guide, les quatre religieux restèrent dans un grand embarras. Les lettres adressées au bacha doivent se remettre d'abord au *Kaikié*, c'est-à-dire, à son lieutenant, qui a soin de les lui présenter. Une foule

de peuple remplissoit toutes les avenues qui conduisent à son appartement; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *sarafi* : c'est le changeur du bacha. Sur le soir ils se présentèrent à la porte du *kaïkié*, ils en furent deux fois repoussés avec violence. Ils résolurent alors de passer par-dessus les règles ordinaires, et d'aller droit au bacha.

L'aga qui étoit en fonction à sa porte prit les lettres, et lui en fit la lecture; les missionnaires furent appelés; le bacha leur reprocha qu'ils engageoient les chrétiens du pays à se faire Francs : Je saurai bien, dit-il, remédier à ce désordre, et je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui se fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, et vous n'y serez plus long-temps : les religieux vouloient se justifier, mais ils furent à peine écoutés, et ils se retirèrent.

Le lendemain matin un *toukadar* vint les chercher. Le religieux de la Terre-Sainte avoit disparu; le supérieur des Capucins, le P. de Lerne notre supérieur, et le frère David, furent saisis : on les conduisit devant le *kaïkié*. Il étoit d'autant plus irrité contre nous, que le bacha avoit paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avoit laissé les chrétiens Francs pé-

nétrer ju  
de nos an  
tif d'intér  
que som  
violence

Quelles  
prison les  
place du  
chargea  
joignit un  
vingt jour  
ne recevo  
lucarne p  
que son  
rendu tre  
modités,  
mit pend  
danger. I  
point, et  
ils nous a  
cun sentin

On app  
prisonnen  
échelle, e  
dar; il co  
propre m  
livrance a

nétrer jusque dans son palais. Quelques-uns de nos amis nous ont assuré depuis qu'un motif d'intérêt, et l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable, l'engagèrent à la violence dont il usa.

Quelles que fussent ses vues, il fit mettre en prison les trois religieux ; je fus substitué à la place du quatrième qui manquoit ; on nous chargea des chaînes les plus pesantes, et on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux qui ne recevoit qu'un faux jour par une espèce de lucarne pratiquée dans le toit. Le P. de Lerne, que son grand âge et ses infirmités avoient rendu trop foible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fièvre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes ne diminueoit point, et ces cœurs, plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés, ne s'ouvroient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre emprisonnement. M. Martin, consul de cette échelle, écrivit une lettre très-forte au testard ; il connoissoit notre innocence, et de son propre mouvement il avoit agi pour notre délivrance auprès du kaïkié ; il porta la lettre du



consul au bacha, et lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté si le kaïkié y consentoit : celui-ci exigea une rançon considérable, que nous n'étions point en état de payer ; et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il couroit d'offenser notre ambassadeur, et le grand-seigneur lui-même, n'apaisa point une colère que l'avarice animoit.

M. l'ambassadeur nous avoit recommandés au *Bazerghan Bachi*, c'est-à-dire au marchand qui fournit au bacha des étoffes. Il vint nous voir dans notre prison. Je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui ; une cinquantaine de pièces de drap seront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense ; on y suppléera : ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons accepter un service qui demande une reconnoissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter ; d'ailleurs M. l'ambassadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il étoit déjà

sorti, et  
ouverte

Nous  
mais elle  
obligés  
qui nous  
cent cir  
distribu

Nous  
quilles ;  
n'osons  
ceux qu  
doivent  
envoie,  
Demand  
fices le  
être con  
dont ne  
prêtes.

sorti, et deux heures après la prison nous fut ouverte.

Nous croyions être redevables à sa libéralité; mais elle n'étoit point gratuite, et nous fûmes obligés dans la suite de nous retrancher ce qui nous étoit le plus nécessaire pour lui payer cent cinquante piastres qu'il nous dit avoir distribuées pour nous.

Nous sommes actuellement un peu plus tranquilles; le calme durera-t-il long-temps? Nous n'osons nous en flatter : Dieu est le maître, et ceux qui prêchent la croix de Jésus-Christ doivent être disposés à porter celles qu'il leur envoie, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos saints sacrifices le courage qui nous est nécessaire pour être constamment les modèles de la loi sainte dont nous avons l'honneur d'être les interprètes. Je suis avec un profond respect, etc.

A Seyde, le 25 juin 1742.

---

## HISTOIRE

Des différentes persécutions exercées contre les catholiques d'Alep et de Damas.

**SYLVESTRE**, auteur de ces persécutions, étoit un de ces hommes remuants et audacieux que l'intérêt et l'ambition conduisent, que l'honneur et la probité n'arrêtent point, qui ne regardent que ce qui leur est utile dans ce qui leur est proposé, et le saisissent toujours au préjudice de ce qui est légitime. Schismatique furieux et opiniâtre, mais souple et intrigant, il se proposoit d'éteindre la foi à Damas et dans la Syrie. Pour y réussir, il falloit être élu patriarche d'Antioche. Athanase son ennemi l'étoit : il plia sa haine à son ambition, sut gagner ses bonnes grâces, et se fit nommer par lui-même son successeur.

Les habitants de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur ; ils connoissoient le caractère violent et emporté de Sylvestre, et ils cherchèrent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons, et plus avantageux à la

ville. Ils c  
l'ordonna  
Sylvestre  
transport  
il en fut a  
firmée à  
manœuvr

Il s'attach  
de Const  
quelques  
porte un  
patriarch  
exiler, so  
voient so

Son an  
puissance  
des moye  
naires fr  
comme i  
prétention  
ses amis  
tinrent le  
de nous e

L'expé  
la vigilan  
notre am  
les missio

ville. Ils choisirent pour patriarche Cyrille; on l'ordonna : il fut intronisé à Damas avant que Sylvestre le fût à Constantinople, où il s'étoit transporté. Cette ordination imprévue l'étonna; il en fut alarmé; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le patriarche de Jérusalem et celui de Constantinople, il s'appuya du crédit de quelques seigneurs ottomans, et obtint de la porte un commandement qui, en l'établissant patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler son concurrent et tous ceux qui suivoient son parti.

Son ambition étoit satisfaite; il croyoit sa puissance assurée, et il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les missionnaires françois en furent le premier objet : comme ils étoient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux patriarches ses amis du moyen de les éloigner; et ils obtinrent le firman ou l'ordre qu'ils demandoient de nous exiler et de nous bannir entièrement.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à la vigilance de M. le comte d'Andrezel, alors notre ambassadeur à la Porte : par ce firman les missionnaires étoient chassés de tous les en-

droits où il n'y auroit pas de consul ou de nation française. On voit assez que cet ordre ne regardoit que la mission de Damas. M. l'ambassadeur en porta ses plaintes au grand-visir; il représenta à ce ministre combien cette démarche étoit contraire aux capitulations; on en suspendit l'exécution; on travailloit à l'annuler, lorsque la mort nous enleva cet ambassadeur, si digne de la confiance du Roi et des regrets de la mission.

A la première nouvelle de ces ordres dont Sylvestre étoit porteur, son compétiteur Cyrille se retira dans les montagnes. L'usurpateur partit de Constantinople avec cet air de triomphe par lequel la passion satisfaite croit se donner du lustre et couvrir la honte de ses démarches; il se disoit chargé de lettres qui l'autorisoient à mettre dans les fers quiconque se refuseroit à ses lois. Il étoit accompagné d'un religieux, son procureur ou son agent, aussi furieux et plus fourbe que lui, et d'un chavich qui devoit être l'exécuteur de ses ordres et le ministre de ses cruautés.

Il entra dans Alep; son commandement fut signifié; on somma tous les chrétiens de le reconnoître pour patriarche; l'évêque Gerasimos fut arrêté et envoyé en exil. Délivré de ce con-

current v  
 professi  
 sées; l'un  
 contenoit  
 des Fra  
 croient,  
 concile,  
 le saint  
 devoit é  
 pour les  
 nière de  
 protestat  
 avec les  
 ce qui e  
 Ces fo  
 tholique  
 comme t  
 bre des  
 rent, all  
 patriarc  
 n'en fut  
 voya le  
 chavich  
 des Gre  
 M. le  
 violenc  
 ve neu

current vertueux, il proposa deux formules ou professions de foi qu'il avoit lui-même dressées ; l'une étoit pour les prêtres catholiques, et contenoit une malédiction contre la religion des Francs et contre tous les dogmes qu'ils croient, contre le Pape, et contre le huitième concile, c'est-à-dire, selon les Grecs, contre le saint concile de Florence : cette profession devoit être lue publiquement. L'autre étoit pour les laïques ; elle consistoit dans la manière de souscrire à la première, et dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les prêtres francs, ni de croyance dans ce qui est enseigné par le Pape.

Ces formules révoltèrent beaucoup de catholiques ; ils regardèrent cette souscription comme une espèce d'apostasie. Le grand nombre des prêtres la reçurent ; ceux qui refusèrent, allèrent dans les montagnes se joindre au patriarche Cyrille : l'église des pères francs n'en fut pas moins fréquentée ; Sylvestre envoya le jour de la fête du saint-sacrement son chavich avec des hommes armés pour se saisir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le consul y étoit ; il fut témoin de cette violence, et il envoya faire des plaintes au gouverneur. On arrêta le chavich, son escorte, et

quelques hérétiques qui favorisoient la manœuvre. Sylvestre fut cité ; il lui en coûta douze bourses pour éviter la prison. L'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des catholiques et des dispositions du bacha fit impression sur lui, et suspendit au moins ses fureurs. On crut même quelque temps son caractère changé : il passa de la plus impérieuse arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Constantinople, et que le grand-seigneur, dont il avoit passé les ordres, ne le regardât comme un esprit brouillon et digne des punitions qu'il avoit sollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laissa entrevoir inspira de la hardiesse à ceux qu'il persécutoit : on le menaça, il disparut, et s'embarqua pour la capitale de l'empire, chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la religion. Les catholiques présentèrent au cadî une longue requête où étoient exposés leurs griefs contre ce faux patriarche : il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission : l'objet et la conclusion de la requête étoit la déposition de Sylvestre ; elle fut obtenue. La victoire étoit entière ; deux députés vinrent l'annoncer ; par malheur le troisième resta à Constantinople ; il se nommoit Cher-

veri Bit  
 il y réus  
 voulut bi  
 convint q  
 tioche, m  
 de. Const  
 bitants d  
 deroient  
 d'abord  
 religion  
 par inté  
 mais il se  
 séparere  
 permissi  
 leur pays  
 y conser  
 leurs con  
 ses mœu  
 et prop  
 confirmé  
 exilé, ma  
 néces:ai  
 légitime  
 tueux p  
 élu à sa  
 Plus s  
 que Gér  
 II

veri Bitar. Sylvestre entreprit de le gagner, et il y réussit. Ce député flatté de se voir recherché voulut bien se prêter à un accommodement; on convint que Sylvestre resteroit patriarche d'Antioche, mais qu'Alep seroit sous la juridiction de Constantinople, et qu'on enverroit aux habitants de cette ville tel évêque qu'ils demanderoient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommoit Grégoire. Peu attaché à la religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître; mais il se démentit bientôt: les catholiques se séparèrent de lui; ils demandèrent au cadî la permission de se choisir un évêque qui fût de leur pays et indépendant de tout patriarche. Il y consentit. Ils nommèrent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, d'un caractère liant et propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople. Gerasimos étoit exilé, mais non pas déposé. Sa démission étoit nécessaire pour que l'élection de l'autre fût légitime; il la donna sans peine, et ce vertueux prélat consacra lui-même celui qui étoit élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gerasimos, Maxime se fit un plan de gou-



vernement qui accrédita la religion, et charma tous ses diocésains. Les prêtres qui s'étoient laissé tromper par Sylvestre vinrent se jeter entre les bras de ce pasteur charitable, qui les reçut avec bonté, et après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les églises et les écoles des missionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme, qui dura quelques années, rappela dans la Syrie les beaux jours du christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur et presque inconnu dans Constantinople. Mais l'inaction et l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet et ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva son ancien protecteur, le prince Scaltatogli, fils de Maurice Cordato, premier interprète du grand-seigneur. Il lui fit une peinture vive et touchante de ses malheurs, surprit la compassion de ce prince, et parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople, muni des recommandations les plus pressantes. Là il recommença ses manéges; il demanda la révision de son procès. La protection du prince fit admettre sa requête; le grand-seigneur lui donna même un commandement par lequel,

anéantissa  
le rétabl  
riarchat,  
uridiction  
et à se fair  
qu'il n'avo  
années de  
Le patri  
ordre du g  
Damas, c  
référence  
son nouv  
habitants q  
oyer son  
ar un relig  
ne même,  
euse. On d  
ents perso  
igneur ce  
omme un  
ance ne s'  
plus tyrann  
dienses. I  
ime comm  
e zèle, cor  
bjet que l  
nir. Ce co

anéantissant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétablissoit dans tous les droits de son patriarcat, soumettoit de nouveau Alep à sa juridiction, l'autorisoit à y nommer un évêque, et à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les sept années de son exil.

Le patriarche rétabli se hâta de notifier cet ordre du grand-seigneur. Il vint à Tripoli et Damas, et cette dernière ville fut choisie de préférence pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitants d'Alep, et se contenta de leur envoyer son commandement par son chavich et par un religieux son procureur. Cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuse. On dressa un acte signé de plus de six cents personnes, où l'on représentoit au grand-seigneur ce même Sylvestre qui l'avoit trompé, comme un méchant homme, dont la puissance ne s'établissoit que par les vexations les plus tyranniques et les persécutions les plus odieuses. L'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme sans passion, et dont le zèle, conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, et avoit le talent de la maintenir. Ce contraste produisit enfin l'effet désiré.

Les religieux françois surtout étoient les victimes de choix sur lesquelles Sylvestre aimoit à exercer sa fureur. Il fit défendre aux catholiques, sous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfants à l'église ou à l'école des missionnaires. Il fit présenter par son procureur une requête contre eux au grand juge; mais on n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Constantinople; on le craignit. Le P. Seguiran, missionnaire jésuite, fut chargé d'écrire à M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur à la Porte, au nom de tous les autres missionnaires: il le fit; la lettre fut accompagnée d'un mémoire des habitants de Damas qui contenoit cinq articles principaux: ils l'accusoient:

1° D'avoir dit au bacha que les catholiques ne refusoient de communiquer avec lui que parce que c'étoit le grand-seigneur qui l'avoit fait patriarche. C'est une imposture.

2° D'avoir défendu aux pères et mères, sous peine de la vie, d'envoyer leurs enfants à l'école des missionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans.

3° D'avoir suscité aux missionnaires françois des procès injustes, et de leur avoir causé des insultes sans nombre.

4° D'avoir  
françois, e

5° D'avoir  
Alep par  
cha contre  
çois.

Ces gri  
furent un  
quatrième  
toute l'att  
France est  
préférence  
ambassade  
quis de V  
qu'il dem  
missionnai  
leur repos  
mémoires  
ait été inq

La pers  
cette ann  
que M. d  
2 janvier  
ambassad

4° D'avoir parlé en public contre le nom françois, et contre les ministres du Roi.

5° D'avoir mis le trouble et le désordre dans Alep par les lettres qu'il avoit écrites au bacha contre les chrétiens et les religieux françois.

Ces griefs, envoyés à Constantinople, y firent une grande impression; surtout le quatrième parut d'une conséquence digne de toute l'attention. On sait combien le Roi de France est respecté à la cour ottomane, et la préférence éclatante que l'on y donne à nos ambassadeurs sur tous les autres. M. le marquis de Villeneuve eut toute la satisfaction qu'il demanda, et l'on expédia en faveur des missionnaires un commandement qui assura leur repos; du moins je n'ai lu dans aucun des mémoires de nos missions, que celle de Damas ait été inquiétée jusqu'en 1744.

La persécution qu'elle essuya sur la fin de cette année se trouve décrite dans une lettre que M. de Lanc, consul de Seyde, écrivit le 2 janvier 1745 à M. le comte de Castellane, ambassadeur du Roi à la Porte.

MONSEIGNEUR,

« Je dois rendre compte à votre Excellence  
 » d'une persécution que viennent d'essuyer les  
 » missionnaires de la compagnie de Jésus à Da-  
 » mas, sans y avoir donné occasion. Le *meut-*  
 » *salle*m de Damas, qui gouverne en l'ab-  
 » sence du bacha, étant chargé d'un billet par  
 » lequel le sieur Caire, négociant à Seyde,  
 » promettoit de payer neuf cents piastres pour  
 » le loyer du kan, ou bâtiment qu'il occupe  
 » en cette ville, m'écrivit, le terme échu, de por-  
 » ter ce François à le satisfaire. Celui-ci me  
 » fit entendre qu'il alloit à Damas lever l'ar-  
 » gent de ses débiteurs, et satisfaire le *meut-*  
 » *salle*m, à qui je mandai cette réponse. Il par-  
 » tit en effet; mais au lieu d'aller à Damas, il  
 » s'arrêta dans un village qui est à moitié che-  
 » min. Le *meut-salle*m s'ennuya de ce délai,  
 » et il voulut rendre les Jésuites responsables  
 » de la dette. Il envoya chercher leur supé-  
 » rieur, lui présenta le billet, et lui demanda  
 » la somme énoncée. Le missionnaire lui repré-  
 » senta l'injustice du procédé; le *meut-salle*m  
 » l'exigea, et ne lui accorda que cinq jours de  
 » délai. Il se repentit ensuite de l'avoir ac-

cordé, e  
 On le co  
 mé Ron  
 matique  
 les catho  
 mit en li  
 On le r  
 sallem ex  
 tres. Ces  
 le sieur  
 échelle,  
 tion de  
 passer p  
 Caire s'é  
 part d'a  
 temps a  
 ferme. E  
 gner, il  
 public :  
 qu'un l  
 sieur Ca  
 avoit de  
 Cinq  
 de Dam  
 tronpe  
 devant  
 eux tou

accordé, et il ordonna qu'on le mit aux fers.  
On le conduisoit en prison, lorsqu'un nommé Ronzouma, procureur des Grecs schismatiques de Damas, et dont la haine contre les catholiques est connue, pria qu'on le remit en liberté et s'offrit pour être sa caution.  
On le relâcha : mais le lendemain le meut-sallein exigea des Jésuites cent vingt-six piastres. Ces pères me le mandèrent. Je chargeai le sieur Fornetti, second drogman de cette échelle, d'aller à Damas pour avoir satisfaction de cette affaire ; je lui commandai de passer par le village où je savois que le sieur Caire s'étoit arrêté, et de lui ordonner de partir d'acquitter sa dette. J'écrivis en même temps au meut-sallein une lettre polie, mais ferme. Il y eut égard, et pour me le témoigner, il fit revêtir les Jésuites d'un *Abe* en public : c'est la réparation la plus grande qu'un homme de ce rang puisse faire. Le sieur Caire fut obligé de lui payer ce qu'il avoit demandé à ces pères en pure avanie.  
Cinq jours après que le drogman fut parti de Damas la persécution recommença. Une troupe d'enfants se rassembla sur le soir devant la porte des Jésuites, dirent contre eux toute espèce d'injures, et y jetèrent une

» grêle de pierres. Le supérieur, qui revenoit  
 » des fonctions de sa mission, fut maltraité. Le  
 » lendemain, dans le temps que l'un des deux  
 » pères qui sont à Damas venoit de finir sa  
 » messe, ils furent saisis tous les deux par les  
 » gens du meut-sallem, et conduits dans la  
 » maison de Ronzouma. On les accabla d'in-  
 » jures; on inventa les calomnies les plus atro-  
 » ces et les plus ridicules : de là on les condui-  
 » sit au palais du meut-sallem, où plusieurs  
 » faux témoins déposèrent contre eux tout ce  
 » qu'on leur avoit suggéré.

» On rappela toutes les accusations intentées  
 » anciennement et récemment contre tous les  
 » missionnaires; on en imagina de nouvelles.  
 » Ils furent renfermés dans un cachot affreux  
 » où on les chargea de chaînes. L'affaire de-  
 » vint si sérieuse, que les chrétiens de leurs amis  
 » leur conseilloyent de s'accommoder. Le meut-  
 » sallem leur demanda dix bourses ( 15,000 li-  
 » vres ); ensuite on leur promit qu'il se con-  
 » tenteroit de deux, à condition qu'ils ne  
 » porteroient pas leurs plaintes au consul de  
 » Seyde. Les pères répondirent que j'étois peut-  
 » être déjà instruit, ou que, quand même ils  
 » se taieroient, je le serois bientôt. On les re-  
 » tint deux jours en prison; ils n'en sortirent

» que pou  
 » lem, q  
 » bastonn  
 » pieds, c  
 » lorsque  
 » dèrent q  
 » cesseurs  
 » core po  
 » persécut  
 » auprès  
 » avoit d  
 » gens du  
 » ils se ca  
 » leur ma  
 » les avoi  
 » les Jésu  
 » trois b  
 » rendu.  
 » sence d  
 » la cara  
 » tour p  
 » fusc j'a  
 » crédit  
 M. le  
 affaire a  
 dre du  
 une jus

» que pour être trainés au palais du meut-sal-  
» lem, qui commanda qu'on leur donnât la  
» bastonnade. Ils avoient déjà les entraves aux  
» pieds, et le bras étoit levé pour les frapper,  
» lorsque des gens apostés, sans doute, deman-  
» dèrent grâce pour eux. Le premier des inter-  
» cesseurs fut Ronzouma, qui passe bien en-  
» core pour avoir été le premier auteur de la  
» persécution. Ils étoient occupés à chercher  
» auprès de leurs amis l'argent qu'on leur  
» avoit demandé, lorsqu'on les avertit que les  
» gens du gouverneur étoient à leur poursuite ;  
» ils se cachèrent : on saisit le frère qui gardoit  
» leur maison. Le cadi s'étoit plaint de ce qu'on  
» les avoit élargis sans sa participation. Enfin  
» les Jésuites furent obligés de payer près de  
» trois bourses, et à ce prix le frère leur fut  
» rendu. Ces violences se sont faites dans l'ab-  
» sence du bacha qui a été chargé de conduire  
» la caravane à la Mecque. J'attends son re-  
» tour pour en avoir satisfaction ; s'il me la re-  
» fuse j'aurai recours à votre Excellence ; son  
» crédit répond du succès. »

M. le comte de Maurepas fut instruit de cette affaire avant les Jésuites de France : il prit l'ordre du Roi, et demanda en son nom à la Porte une justice éclatante contre l'officier turc qui



avoit maltraité les missionnaires. Le sieur Caire fut rappelé en France, et perdit son établissement. Les missionnaires avoient cependant écrit; leurs lettres n'arrivèrent que bien après le temps où l'on auroit dû les recevoir. Mais, sur l'avis qu'il en avoit eu au bureau de la marine, le P. Roger, procureur des missions du Levant, avoit chargé d'un placet le P. Perrusault qui étoit à l'armée de Flandre à la suite de sa Majesté, et qui le présenta au ministre des affaires étrangères. M. le marquis d'Argenson écrivit à M. le comte de Castellane deux lettres très pressantes, l'une par la voie de Marseille, l'autre par celle de Venise. Elles eurent leur effet. On fit rendre les six bourses extorquées aux Jésuites de Damas avec la dernière violence : on leur donna un diplôme ou sauvegarde pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation le patriarche Sylvestre recommença ses brigandages. Il ordonna des évêques, il les distribua dans toutes les villes du patriarcat. Ces hommes sans foi et pleins de rage contre les catholiques exercèrent contre eux toutes les fureurs de leur chef.

M. de Lane, témoin de ces désordres, manda à M. le comte de Castellane, que le moyen

le plus sûr  
mal, étoit  
grand-seign  
fut demand  
Lane fut ch  
portoient e  
vestre et le  
patriarchal  
a porté un  
sont fréqu  
ne laissons  
bles de, ce  
du Roi, fo  
la conserv  
gloire de s  
famille roy

La joie  
perte que  
Lerne, jés  
à Tripoli,  
travaillé a  
éloignés  
dans les m  
cent les  
ses soins  
ble d'eff  
rage. O

le plus sûr pour couper jusqu'à la racine du mal, étoit de solliciter vivement auprès du grand-seigneur la déposition de Sylvestre. Elle fut demandée et accordée sur-le-champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres, qui portoient en même temps la déposition de Sylvestre et le rétablissement de Cyrille sur le siège patriarchal d'Antioche. Ce double événement a porté un coup mortel au schisme. Nos églises sont fréquentées, et les catholiques, à qui nous ne laissons pas ignorer qu'ils ne sont redevables de ces changements heureux qu'au zèle du Roi, font sans cesse des vœux au Ciel pour la conservation de sa personne sacrée, pour la gloire de son règne et pour la prospérité de la famille royale.

La joie de ces succès a été troublée par la perte que la mission a faite du P. Yves de Lerne, jésuite de la province de France, mort à Tripoli, au mois de juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la religion dans ces pays éloignés pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les missions toutes les qualités qui annoncent les hommes apostoliques, et il mit tous ses soins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer son zèle ou d'ébranler son courage. On ne l'entendit jamais se plaindre ni

des travaux dont il étoit accablé, ni des persécutions qu'il avoit à soutenir. Il fut jeté plusieurs fois dans d'horribles prisons; plus d'une fois il a été frappé de la peste en secourant ceux qui en étoient atteints. Aux fatigues inséparables des missions, il joignit des jeûnes fréquents, des veilles extraordinaires, des austérités excessives. Il étoit révééré comme un saint, et sa vie entière s'est passée dans les exercices de la sainteté. La grandeur de son ame se développa toute entière aux approches de la mort. Il l'avoit trop souvent affrontée pour la craindre, et il l'envisageoit avec joie comme l'entrée d'une éternité glorieuse où il posséderoit son Dieu. C'est dans ces sentiments que, muni des sacrements de l'Église, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

M. le consul et toute la nation françoise l'ont honoré de leurs regrets; le curé et les paroissiens de Sgorta, bourgade à deux lieues de Tripoli, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur église; nous avons accordé à leurs instances ce précieux dépôt. A ses obsèques tous versoiént des larmes : les regrets se sont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur père, et ils le révéèrent presque, comme leur apôtre.

Écrite à

JE VO  
déserte,  
sique, e  
d'un de  
appelle  
est prod  
La situa  
de la ri  
miers q  
terre n  
peine s  
que la v  
qui n'  
C'est u  
loin da  
danger

## LETTRE

Écrite à M. Savary, agent-général des affaires du  
duc de Mantoue en France.

De Bassora, le 19 d'octobre 1675.

Je vous écris de Bassora, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique, et d'une demi-lieue du bord occidental d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve* : il est produit par l'union de l'Euphrat et du Tigre. La situation de Bassora est charmante du côté de la rivière, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à beaucoup près si agréable. A peine sort-on des murailles, qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déserts immenses qui n'offrent pas même le moindre buisson. C'est une terre sèche et brûlée qui s'étend très-loin dans l'Arabie. Il seroit inutile et même dangereux d'en entreprendre la traversée; c'est

pourquoi plusieurs de nos missionnaires sont passés en Perse pour chercher le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maisons de Bassora ne sont faites que de terre ou de brique séchée au soleil; la couverture en est plate et de terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrain inutile et inhabité. Elle est présentement au pouvoir de la Porte, qui s'en est emparée depuis dix ans, et en a chassé les bachas arabes, qui ne reconnoissoient le grand-seigneur que par quelques petits présents qu'ils lui envoient. Le commerce que l'on fait ici consiste en perles que l'on pêche dans le golfe Persique, en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, et en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de Surate et des autres parties des Indes, dans les mois de juillet et d'août, des vaisseaux qui retournent en novembre et décembre. Il vient aussi des caravanes de marchands d'Alep et de Bagdad pour acheter les marchandises des Indes.

Tous les habitants de Bassora sont mahométans, si vous en exceptez cinquante ou soixante maisons de chrétiens que l'on appelle vulgai-

rement de S  
ont que le  
ni sacremen  
le nom de J  
siste à se la  
saint Jean,  
ici une mis  
qui travail  
étrangers (  
avons eu la  
mois que n  
sionnaires,  
à la messe,  
chrétiens. J  
quement l

Nous all  
anglois qu  
avant de m  
sieur, de  
notre voya  
pire turc,

Le 17 m  
le soir à  
lieu est t

<sup>1</sup> Ils son  
Jean bap.

rement de *Saint-Jean*. Ces chrétiens, qui n'entendent que le nom, ne connoissent ni mystères, ni sacrements, ni cérémonies; ils ignorent même le nom de Jésus-Christ. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent saint Jean, et Adam, le premier père. Il y a ici une mission de pères Carmes-Déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces chrétiens étrangers (1) que l'on nomme aussi *Sabis*. Nous avons eu la consolation, dans le séjour de cinq mois que nous avons fait chez ces saints missionnaires, de voir plusieurs de ces sabis venir à la messe, et faire toutes les fonctions de bons chrétiens. Ils ont une église où l'on fait publiquement le service divin.

Nous allons passer bientôt sur un vaisseau anglois qui doit nous porter à Surate; mais avant de m'embarquer, permettez-moi, Monsieur, de vous faire un tableau très abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'empire ture, jusqu'à notre sortie.

Le 17 novembre 1674 nous mouillâmes sur le soir à la rade d'Alexandrette en Syrie. Ce lieu est très mal sain, et n'est considérable

<sup>1</sup> Ils sont venus des environs du Jourdain, où saint Jean baptisoit.

qu'à cause du voisinage d'Alep. Il en est comme le port.

Son nom d'Alexandrette a fait croire à plusieurs qu'Alexandre-le-Grand vint avec sa flotte prendre terre en cet endroit, lorsqu'il couroit à la conquête de l'Asie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de Jonas, lorsqu'il fut rejeté sur ce lieu par la baleine. Les pères de la Terre-Sainte ont ici une église publique pour les catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chasse de cette ville presque tous ses habitants; il n'y reste que ceux qui n'ont pas le moyen d'en sortir, principalement dans les grandes chaleurs. Alexandrette est gouvernée par un vice-consul françois et un anglois, dépendant tous deux des consuls françois et anglois qui résident à Alep. M. le vice-consul françois nous reçut dans sa maison avec beaucoup de civilité, et nous y demeurâmes jusqu'au moment de partir pour Alep, qui est éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour Alep, au nombre de cinq missionnaires. Nous prîmes, suivant la coutume, un janissaire pour nous escorter. Le vice-consul françois nous

avertit de  
droits que  
compter p  
nous dit q  
Porte, av  
ce droit. I  
nous pass  
vimes de l  
antrefois l  
nous dit c  
fanée et c  
reste une  
plus aujou  
un patriar  
vâmes à A  
bre de F  
de nous.  
vaisseau à  
avait lâch  
s'en étoie  
porte dan  
fort com  
Bossora  
de cent l  
Alep e  
plus mar  
séjour d

avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque caravane de France doit compter pour passer d'Alexandrette à Alep. Il nous dit que M. de Nointel, ambassadeur à la Porte, avoit fait exempter les missionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, et nous passâmes les plaines d'Antioche. Nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier siège de saint Pierre. L'on nous dit que la principale église avoit été profanée et changée en mosquée. Cependant il en reste une aux chrétiens de cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et ils ont un patriarche schismatique. Le 21 nous arrivâmes à Alep, accompagnés d'un grand nombre de François qui étoient venus au-devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaisseau à Alexandrette, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet sous l'aile, et qui s'en étoient retournés à Alep, d'où on les apporte dans des cages. Ces messagers volants sont fort communs dans ce pays; ils vont même de Bossora à Bagdad, qui en est éloigné de plus de cent lieues.

Alep est une ville des plus peuplées et des plus marchandes de l'empire turc. Durant le séjour de six semaines que nous y avons fait,



nous avons remarqué ce qu'il y avoit de plus considérable. Sa situation est agréable à la vue; le pays en est plat et très abondant; elle m'a paru plus grande et plus peuplée que Rouen; c'est un des premiers gouvernements de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des monastères; on les appelle *Kans*. Nous allons descendre au grand Kan, qui est la demeure de M. Dupont, consul françois, dont nous fûmes reçus avec beaucoup d'honnêteté; il ne voulut pas même recevoir le droit de consulat pour le peu d'effets que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille chrétiens de différentes sectes: Grecs, Arméniens, Suriens et Maronites. Les Maronites sont tous catholiques, et dépendent de leur archevêque qui est au mont Liban. Les Suriens ont aussi un archevêque qui est un très zélé catholique, et qui a ramené au bercail plusieurs brebis égarées. Les missionnaires, actuellement résidans ici, sont Jésuites, Capucins, et Carmes-Déchaussés. Ils travaillent continuellement à la conversion de ces pauvres chrétiens, qui joignent au schisme plusieurs hérésies, et qui gémissent sous la dure tyrannie des Turcs. Les

missionnaire  
ment à la co

Nous avo  
plus long-te  
cause du ran  
Aucune car  
Alors il se fa  
ville; on en  
quantité de  
très beau  
dans les tou  
d'artillerie.

C'est ain  
de pénitenc  
tant que le  
commence  
le fil bleu d  
de l'alcora  
bon leur se  
fendu par

Il se fa  
des march  
tout ce qu  
pire, com  
maroquin  
gent et du  
contraire

missionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la conversion des Mahométans.

Nous avons été obligés de séjourner à Alep plus long-temps que nous n'aurions voulu, à cause du ramadan ; c'est le carême des Turcs. Aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il se fait de grandes réjouissances dans la ville ; on environne les mosquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très beau spectacle ; on donne des concerts dans les tours, et ensuite on fait une décharge d'artillerie.

C'est ainsi que les Turcs ouvrent leur temps de pénitence, qui consiste à ne point manger tant que le jour dure. Mais lorsque la nuit commence, et que l'on ne peut plus distinguer le fil bleu d'avec le fil noir, suivant l'expression de l'alcoran, ils peuvent manger tout ce que bon leur semble, excepté ce qui leur est défendu par la loi.

Il se fait à Alep un très grand commerce des marchandises de Perse et des Indes, et de tout ce qui croît et se fabrique dans cet empire, comme coton, noix de galle, drogues, maroquin, etc. Les François y portent de l'argent et du papier commerçant, les Anglois au contraire y font leur commerce, sans employer

ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre et des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit: aussi les meilleures maisons d'Alep sont-elles angloises.

Le 7 de janvier 1675 nous partimes d'Alep pour Diarbekir. Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue; c'étoit le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, et nous marchâmes deux lieues sans nous reconnoître; mais le jour ayant commencé à paroître, nous nous aperçûmes que nous étions très mal accompagnés. Notre caravane consistoit en trente muletiers qui conduisoient du savon, et en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois marchands seulement étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'aperçût pas notre foiblesse. Nous diminuâmes de nombre, car le froid et la neige retinrent plusieurs marchands qui devoient partir avec nous, et nous fûmes obligés de camper sur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigue, et de séjour dans un petit village, nous arrivâmes à *Samancour*, petite ville de Syrie où demeurent quelques chrétiens. Nous ne pûmes savoir de quelle secte ils étoient, parce que le valet que nous avions pris à Alep

pour nous  
quelques n  
Nous pa  
de repos, e  
et les mau  
sitné dans  
long-temps  
bekir n'eût  
ment à Co  
Pologne. I  
par le bou  
furent obli  
bek.

Le 2 de  
nous entré  
la Mésopo  
sainte par

Quoiqu  
cette prov  
plus fertil  
ne pûmes  
que le dé  
Nous dép  
sionnaires  
enrent av  
peine d'a  
lieues, t

pour nous servir d'interprète, ne savoit que quelques mots d'italien.

Nous partîmes de Samancour après six jours de repos, et nous arrivâmes, à travers les neiges et les mauvais chemins, à Galgas, bourg syrien situé dans les montagnes. Nous serions restés long-temps dans ce bourg, si le bacha de Diar-bekir n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à Constantinople, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passèrent par le bourg où nous étions, et les communes furent obligées de refaire les chemins du Diar-bek.

Le 2 de mars nous passâmes l'Euphrate, et nous entrâmes dans les plaines admirables de la Mésopotamie, pays célèbre dans l'Écriture sainte par la demeure du premier patriarche.

Quoique la neige couvrit toute la terre, cette province nous parut la plus belle et la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à Diarbekir, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux Capucins missionnaires dans cette ville. Ces pères nous reçurent avec joie. Nous les avons mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les

traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui depuis plus de cent ans n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les arabes voleurs étoient obligés de rester chez eux; et vu la foiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau.

Nous restâmes un mois entier chez les missionnaires Capucins, à cause du débordement de la rivière. Ce retard nous donna le temps d'examiner Diarbekir, capitale du Diarbeck, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tigre, l'un des plus beaux fleuves du monde. Du côté de la terre, vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes; c'est quelque chose de ravissant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve sont les murailles de la ville bâtie sur un roc escarpé. Une petite côte en pente douce la sépare du Tigre. Les murs de Diarbekir sont de pierre de taille, très élevés du côté de la plaine, et flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications sont à l'antique. Le château est séparé de la

ville par un  
du bacha.

Il y a plu  
kir; on y  
missionnaire  
médecine,  
cet art. Le  
est malade  
nent les Fr  
nous les av  
leurs mala

Le maro  
de galle, so  
commerce  
sont rempl

Le Tigr  
embarquâ  
faite comm  
on y attac  
de navigue  
se trouven  
se serve de  
jours de n  
du fleuve l  
digueuse; r  
appréhenc  
hautes mo

ville par une forte muraille; c'est la demeure du bacha.

Il y a plusieurs sortes de chrétiens à Diarbekir; on y voit aussi beaucoup de Juifs. Les missionnaires Capucins y font profession de médecine, et ne doivent leur tranquillité qu'à cet art. Le bacha se sert même d'eux lorsqu'il est malade. Les peuples de tout ce pays prennent les François pour autant de médecins, et nous les avons vus plusieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le maroquin, les toiles de coton et les noix de galle, sont les objets les plus importants du commerce de Diarbekir. Les bois des environs sont remplis de ces sortes de noix.

Le Tigre étant de nouveau navigable, nous nous embarquâmes sur un kélek. Cette machine est faite comme un train de bois; elle est carrée, et on y attache quantité d'outrés. On est obligé de naviguer ainsi sur le Tigre, les rochers qui se trouvent dans son lit empêchent qu'on ne se serve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse; nous ne passâmes point ces lieux sans appréhender les Kurdes qui logent dans ces hautes montagnes. Le 13 d'avril nous descen-

dimes à Mossoul ou Mosul. Cette ville est voisine de l'endroit où Ninive a subsisté; on en voit encore quelques ruines à demi ensevelies sous les terres. Mosul est éloigné de soixante lieues de Diarbekir; l'enceinte de ses murs est très vaste; mais elle contient peu d'habitants: le plus grand nombre sont chrétiens nestoriens. Les pères Capueins missionnaires se maintiennent aussi à Mosul en pratiquant la médecine. Nous fîmes nos pâques en cet endroit avec ces révérends pères, qui nous témoignèrent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du christianisme dans ces cantons; ils nous dirent que de l'autre côté du Tigre, au pays des Mèdes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit plusieurs bourgades de chrétiens. C'est de ce même côté que l'on aperçoit les ruines de Ninive. Au milieu est un tombeau que l'on tient, par tradition, être celui du prophète Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le lundi de Pâques, 15 avril, nous repartîmes de Mosul sur nos kéleks. Le cours du fleuve devint plus doux. Le pays que nous vîmes jusqu'à Bagdad étoit plat, agréable et abondant. Deux jours après nous aperçûmes une petite ville nommée Tichery, et nous com-

mençâmes  
des Arabes  
bords du T  
endroit, et  
ondes, non  
kélek au g  
pris par les  
faisoit la ga  
ques lieues  
du fleuve,  
ruines de l'  
peuple Juif  
Ces ruines  
la vue; elle  
certain resp  
descendre;  
un certain  
de la tour  
les ruines d  
dernes. Le  
Bagdad, qu  
ville n'est r  
léans. Les  
bâties de b  
cienne Ba  
même mati  
Tigre, du

mencames à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper sur les bords du Tigre. Comme il est très large en cet endroit, et qu'il roule majestueusement ses ondes, nous nous laissions aller sur notre kélek au gré de l'eau, sans crainte d'être surpris par les voleurs; mais pendant la nuit on faisoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du peuple Juif sous le règne de Nabuchodonosor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue; elles sont immenses, et impriment un certain respect. Ce jour-là nous continuâmes de descendre; et si la nuit ne nous eût surpris en un certain endroit, nous eussions vu les débris de la tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le 19 d'avril nous arrivâmes enfin à Bagdad, qui est la nouvelle Babylone. Cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maisons des riches habitants sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone; les murs sont faits de la même matière. Bagdad est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée, dans une très



belle situation. Le pays paroît gras; et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit, que des palmiers qui croissent sur son rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les Persans. Les pères Capucins y ont une mission. Avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre, et nous conduisirent dans leur maison. Les missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laisser les choses comme ils les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cents chrétiens dans Bagdad, et chaque secte y a le libre exercice de sa religion.

Le commerce de Bagdad se fait par les négociants de Mosul et de Bassora qui viennent y prendre des marchandises de Perse et des Indes, et de là les transportent dans tout l'empire, et même jusqu'en Europe. Le 21 d'avril nous nous rembarquâmes dans une barque pour descendre à Bassora, d'où je vous écris, et dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Avant que d'arriver où nous sommes maintenant, nous passâmes devant plusieurs villes et villages dont je ne vous parlerai

point, par  
considérab  
à Génasir  
plusieurs  
lieux où se  
à cause de  
une douan  
l'Euphrate  
bien fortifi  
seigneur.

Le 3 de  
toute la m  
à peu près  
Je finirai  
mot des L  
rient pres  
rarement  
sont sage  
aux lettres  
seuls exe  
toute leur  
beaucoup  
Turcs les  
aucun em  
un musul  
frent, pa  
un Turc s

point, parce que je n'y ai rien remarqué de considérable. Nous nous arrêtaimes seulement à Génasir, petite ville où le Tigre se divise en plusieurs branches. Nous le passâmes dans des lieux où son lit est fort étroit, lieux dangereux à cause des Arabes. Près de Cornar, où il y a une douane, se fait la jonction du Tigre et de l'Euphrate. Cette ville autrefois frontière est bien fortifiée, et sous la domination du grand-seigneur.

Le 3 de mai, après avoir descendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à Bassora. Voilà à peu près, Monsieur, quel a été notre voyage. Je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins. Ils sont très graves et ne rient presque jamais; ils ne se battent point, et rarement on voit des querelles parmi eux. Ils sont sages et rusés, et ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce et les armes sont leurs seuls exercices. Pour les chrétiens, presque toute leur science consiste à savoir par cœur beaucoup de psaumes. Ils sont timides; les Turcs les méprisent; ils ne peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc sous peine d'avoir la main coupée.

*N. B.* Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de Bassora à Surate, parce que, quand nous sommes arrivés dans cette rade, les vaisseaux par lesquels je vous écrivis, étoient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine et de la fatigue dans notre voyage des Indes, à cause des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompensés par la joie que nous ressentîmes l'autre jour, en mouillant à la rade de cette ville, de voir au milieu des Indes trois vaisseaux de notre grand Roi porter le pavillon blanc, et de voir fleurir les lis dans les mers où nos ennemis sont si puissants. Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à Surate, une chaloupe d'un des trois vaisseaux qui portoit pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à sa bannière pour être anglois. Le commandant de la chaloupe nous dit que, des trois vaisseaux françois, deux étoient à la compagnie, et l'autre au Roi. Nous descendîmes dans la chaloupe pour aller saluer M. le général Baron, qui étoit sur un des vaisseaux de la compagnie, et pour voir trois de nos missionnaires qui étoient passés de Perse aux Indes sur des vaisseaux portugais. M. Baron estime beaucoup nos mis-

sions, il est  
caresses, pa  
homme est  
Indes. Il ét  
mençoient  
del. Dans  
terre pour  
rons un pa  
de nos miss  
évêques, so  
devons tra  
ici que Die  
Siam et de  
être très  
ouvriers. A  
toutes les  
données, d  
mon absen  
grâce de bi

sions, il est fort votre ami, et m'a fait mille caresses, parce que je vous appartenais. Cet homme est l'honneur des François dans les Indes. Il étoit temps qu'il arrivât; les lis commencent à se flétrir sur la côte de Coromandel. Dans huit ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, et de là nous chercherons un passage pour Siam qui est le lieu fixe de nos missions, et où résident nos seigneurs évêques, sous le commandement desquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici que Dieu dispose tellement le peuple de Siam et de la Cochinchine, que la moisson doit être très abondante; il ne manque que des ouvriers. Adieu, Monsieur; je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur de mon absence, et de lui demander pour moi la grâce de bien remplir mon ministère.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



---

# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                                                                                                                                                   |      |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|-----|
| LETTRE d'un missionnaire au P. Procureur des missions du Levant. . . . .                                                                                                                                                          | Pag. | 1   |
| LETTRE d'un missionnaire d'Alep, sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des chrétiens, et sur les principales circonstances de son voyage. . . . .                                                                                |      | 70  |
| LETTRE du P. Fromage, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. le Camus, de la même compagnie, procureur des missions du Levant, avec la relation d'un concile national tenu chez les Maronites le 30 septembre 1736. . . . . |      | 114 |
| RELATION d'une mission faite dans les environs du mont Liban. . . . .                                                                                                                                                             |      | 162 |
| LETTRE du P. Chabert, missionnaire au Levant, sur l'emprisonnement des missionnaires à Damas. . . . .                                                                                                                             |      | 203 |
| HISTOIRE des différentes persécutions exercées contre les catholiques d'Alep et de Damas. . . . .                                                                                                                                 |      | 212 |
| LETTRE écrite à M. Savary, agent-général des affaires du duc de Mantoue en France..                                                                                                                                               |      | 229 |

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

